

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

UNE NUIT TERRIBLE

Nous causions, il y a quelques semaines, un gentilhomme russe et moi, au bal de l'Hôtel de ville, dans l'embrasure d'une fenêtre, de la douceur de la température du mois de février 1867 où nous étions.

—Vous êtes bien heureux, me disait celui-ci, de jouir dans votre pays d'un aussi bel hiver. Il n'en est pas de même en Russie et les loups doivent s'en donner à cœur joie. Oh ! les loups !

—Les loups ! les loups ! Je parie que ces terribles carnassiers vous ont joué quelque méchant tour, dis-je à mon interlocuteur.

—En effet, vous ne vous trompez point.

—Parbleu ! racontez-nous cela.

—Volontiers, si cela peut vous intéresser.

Mon ami Arthur A... et Charles de P... se groupèrent sur une des causeuses dans un des salons assez éloigné de ceux où l'on dansait pour que les sons de l'orchestre ne nous arrivassent que comme un murmure lointain, et M. de Geroskoff commença en ces termes :

“ C'était en Gallicie, aux environs de Lemberg où ma sœur Aninia et moi nous étions en visite chez la comtesse Labanof... A peine avions-nous passé la moitié du temps que nos parents nous avaient fixé, que nous reçûmes la triste nouvelle que mon père était tombé subitement et dangereusement malade.

“ Les regrets de notre aimable hôtesse qui se séparait avec chagrin de ma sœur Aninia, qu'elle regardait déjà comme sa belle-fille, ne purent nous retenir. Nous nous décidâmes à partir sans délai, et à continuer même notre route de nuit ; la neige avait cessé de tomber, il faisait clair de lune et notre conducteur, le vieux chasseur de mon père, était un homme d'une expérience consommée. Enveloppés de fourrures, munis de provisions, nous montâmes dans notre traîneau.

“ Nous atteignîmes avant la nuit la grande forêt qui nous séparait de la maison paternelle, et qui s'étend à une grande distance dans la direction de la Lithuanie, pour se réunir aux immenses forêts de ce pays. La route que nous suivions était si large, que l'ombre des arbres n'empêchait pas les rayons de la pleine lune de nous éclairer ; mais la quantité de monticules de neige et de glace dont cette route était hérissée la rendait trop mauvaise pour que nous pussions aller aussi vite que nous l'eussions voulu : nos chevaux fatiguaient excessivement. Chacun de nous gardait un silence qui n'était interrompu que par le trot des chevaux et par le ronflement de la femme de chambre profondément endormie. Ma pensée était avec mon père malade ; je ne me cachais pas qu'à cause de son grand âge il pouvait y avoir du danger ; que ce danger devait même exister ; sans cela il ne nous aurait pas appelés avant le temps fixé. Aninia, de son côté, ne se sentait pas disposée à engager la conversation. Son âme était partagée entre deux sentiments ; nous approchions de minute en minute de ce père vénéré sur l'état duquel elle faisait des réflexions analogues aux miennes, pendant que nous nous éloignions de plus en plus de son fiancé.

“ Il était déjà près de minuit, et aucun incident extraordinaire n'avait encore interrompu notre voyage, lorsque tout à coup nos chevaux montrèrent une inquiétude inaccoutumée.

“ Leur souffle devenait haletant, et ils commençaient à courir beaucoup plus vite, sans être excités à ce redoublement de vitesse, ni par la parole, ni par le fouet. Nous avions ces animaux depuis plusieurs années et ils ne pouvaient quitter leur allure habituelle que par quelque motif extraordinaire. Ils paraissaient effrayés, retournaient souvent la tête et semblaient être stimulés par une puissance inconnue. Bientôt leur soubresauts furent plus marqués, et Kosko, notre conducteur, se vit forcé d'appliquer aux pauvres bêtes quelques corrections, auxquelles elles se soumirent, mais en manifestant une inconcevable résistance.

“ Aninia était trop profondément préoccupée pour donner la moindre attention aux chevaux ; mais moi, qui connaissais leurs habitudes, je me sentis singulièrement ému. Je commençai à prévoir quelque incident extraordinaire.

“ Dans ce même moment, le vieux Kosko me parut éprouver un sentiment pénible ; il regarda plusieurs fois, coup sur coup, derrière lui, prêta l'oreille avec une grande attention, puis il rendit tout à coup les rênes aux chevaux qui purent suivre leur instinct et partirent aussitôt à fond de train.

“ J'étais assis sur le devant du traîneau, si près de notre cocher que ma bouche était près de son oreille.

“ — Qu'avez-vous, Kosko ? lui dis-je assez bas pour qu'Aninia ne pût

m'entendre ; vous paraissez effrayé, et il me semble que vous partagez l'inquiétude des chevaux.

“ Le vieillard réfléchit un instant, puis il me répondit en remuant à peine les lèvres :

“ — Je crains que les loups ne soient sur nos traces ; le froid les a fait sortir des forêts ; la faim nous les amène, et nous sommes perdus si la vitesse de nos chevaux ne nous sauve de leurs dents meurtrières.

“ Moi qui vous parle, ajouta M. de Geroskoff en interrompant son récit, j'ai vu la mort sous de terribles formes ; mais ni le bruit des charges de cavalerie ni les batteries meurtrières ne m'ont jamais fait autant d'impression que ces paroles dites à l'heure de minuit, dans ces solitudes glacées, loin de tout secours humain. Ma première pensée fut pour Aninia. Je voyais déjà ses formes si belles et si délicates déchirées par ces monstres dévorants. On m'avait souvent parlé de la ténacité et de la vélocité avec lesquelles les loups poursuivent leur proie. Si nos chevaux ne succombaient pas, nous étions sauvés ; mais je me disais avec une sorte de certitude que leurs forces seraient épuisées par la persévérance des loups et que nous deviendrions les victimes de ces féroces animaux.

“ J'avais un couteau de chasse, un fusil et deux pistolets ; malheureusement ma provision de poudre et de plomb était si petite, qu'elle suffisait à peine pour abattre quelques-uns de nos ennemis.

“ Le vieux Kosko pressait les chevaux sans relâche. Peine inutile ! Il n'avait pas besoin de les exciter ; l'instinct naturel de ces pauvres animaux leur faisait mieux connaître le danger que nous le connaissions nous-mêmes.

“ J'étais continuellement occupé à regarder au loin derrière nous et à écouter dans le silence de la nuit le moindre bruit qui devait me donner l'horrible certitude de notre sort.

“ Kosko avait la vue et l'ouïe plus fines que moi, aussi me dit-il :

“ — Ils viennent !... ils viennent !... n'entendez-vous pas leurs cris et leur galop ?... Voyez ce point obscur qui se meut là-bas ; ils sont plus de cent.

“ Au même instant, je reconnus ce que la vue perçante de Kosko avait découvert avant la mienne.

“ Une sombre masse se mouvait d'une manière singulière, et approchait de plus en plus. Elle semblait voler au-dessus de la pleine couverte de neige ; on ne pouvait pas se rendre compte de cette marche, et pourtant la troupe avançait tellement, qu'elle menaçait d'atteindre et de dépasser bientôt nos chevaux, dont les forces commençaient à faiblir. Des sons sauvages et terribles perçaient les ombres de la nuit. Ils ressemblaient tantôt à un grognement, tantôt aux gémissements sourd

et douloureux d'un homme en danger, et dont on veut étouffer les plaintes par la violence.

“ Aninia ne se doutait encore de rien. Elle était tout entière à ses inquiétudes et à ses rêves. Je ne pouvais pourtant pas la laisser plus longtemps dans l'ignorance du danger qui nous menaçait. Déjà je distinguais les groupes séparés de ces monstres dévorants ; déjà plusieurs d'entre eux devançaient la grande masse, et s'approchaient comme une formidable avant-garde, à la distance d'une portée de fusil de notre traîneau.

“ J'épaulai mon arme et je visai le premier de ces monstres.

“ — Baisse la tête ! m'écriai-je en m'adressant à Aninia qui semblait se réveiller d'un profond sommeil.

“ Elle me regardait comme pour me questionner, mais il lui fut facile de lire sur ma figure que ce n'était pas le moment des explications, aussi baissa-t-elle machinalement la tête.

“ Le coup frappa le plus grand et le premier des loups qui se trouvait en tête des autres ; il tomba.

“ La détonation avait éveillé la femme de chambre qui jeta des cris perçants, persuadée que nous étions attaqués par des voleurs.

“ — Ce ne sont que des loups, lui dit le vieux Kosko avec un horrible sang-froid ; ils mangent celui qui vient de tomber. Nous voici débarrassés d'un ennemi ; mais une centaine d'autres resteront nos compagnons de voyage jusqu'à ce que...

“ Il ne continua pas, ne voulant pas révéler aux deux femmes toute l'horreur de notre situation.

“ Les chevaux animés par le coup de feu s'élançèrent avec une ardeur nouvelle pendant que les loups s'arrêtaient autour du cadavre.

“ Cela ne les retiendra pas longtemps, murmura Kosko ; je les connais, ils seront bientôt de nouveau à nos trousses, et nos chevaux deviendront leur proie.

“ C'est en ce moment qu'il me fut donné d'admirer la force d'âme d'Aninia ; elle s'occupa uniquement de la femme de chambre, la consola, l'engagea à se résigner, et surtout à mettre sa confiance en celui dont la volonté seule peut adoucir les bêtes féroces. Se jetant à genoux au fond du traîneau, elle exhorta la femme de chambre qui ne pouvait pas rassembler ses idées pour prier ; cette infortunée recommençait sans cesse ses cris et ses lamentations, en maudissant le malheureux voyage qu'elle avait entrepris. La belle figure d'Aninia, tournée vers le ciel, était éclairée par les rayons de la lune. On eût dit une auréole ; elle avait les mains jointes, et priait à demi-voix avec une quiétude parfaite, sans que son esprit parût aucunement troublé par ce péril imminent.

“ Son exemple m'encouragea et me donna quelque espérance.

“ Je chargeai de nouveau mon fusil que je tins prêt ; les chevaux s'efforçaient d'échapper à leurs cruels ennemis, mais au même instant nous entendîmes de nouveau le bruit de la troupe de loups, et j'aperçus bientôt quelques-uns de ces monstres qui devançaient les autres et qui tournaient de notre côté leurs gueules altérées de sang.

“ Un second coup de feu fit tomber le plus hardi ; je crus alors, j'espérai même que, favorisé par la halte répétée de ces animaux féroces auprès des cadavres des leurs qu'ils dévoraient, nous pourrions atteindre les limites de la forêt ou quelque habitation.

“ Hélas ! combien mes calculs étaient mal fondés ! Cette fois quelques secondes suffirent aux loups pour dévorer leur camarade ; j'avais à peine eu le temps de charger de nouveau qu'ils étaient déjà revenus derrière le traîneau.

“— Vos efforts sont inutiles chuchota Kosko à mon oreille ; bientôt les chevaux s'abattront et alors nous serons perdus.

“ En effet on remarquait déjà un ralentissement dans les efforts de nos pauvres coursiers. Leur souffle devenait de plus en plus haletant, leur course inégale, ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir, parce qu'ils savaient qu'il n'y avait que la plus grande hâte qui pût les sauver ; mais leurs forces s'épuisaient de plus en plus. Plusieurs fois déjà, l'un après l'autre, ils s'étaient abattus, et alors, s'ils se relevaient, c'était par un effort désespéré.

“ Nous nous trouvions dans une position horrible, et, si je tremblais, ce n'était pas pour ma vie, mais pour celle d'Aninia.

“ J'abatis encore quelques-uns de ces terribles animaux, mais ces pertes ne les arrêtaient plus dans leur course ; ils étaient maintenant tout à fait derrière nous ; leur grognement devenait plus distinct. J'apercevais leurs gueules sanglantes, leurs dents terribles, leurs langues pendantes et altérées, et leurs yeux qui jetaient des flammes.

“ Quelle horde hideuse ! C'était à faire frémir. Je n'avais plus de poudre ; je ne possédais plus d'autres armes pour me défendre contre ces loups furieux que mes deux pistolets qui n'étaient pas encore déchargés, mon couteau de chasse et la crosse de mon fusil.

“ Kosko avait remarqué tout cela.

“ Il nous reste encore une espérance, dit-il ; je me rappelle avoir vu, lorsque nous sommes passés par ici, une cabane de chasseur abandonnée, qui ne doit pas être bien éloignée d'ici ; si nous pouvons parvenir à l'atteindre, nous sommes sauvés momentanément. Dans le cas contraire, les loups nous déchireront et assouviront leur faim dévorante avec nos cadavres. Monsieur, continua-t-il d'une voix tremblante, si ce malheur nous arrive, vous avez vos pistolets chargés. Oh ! alors soyez charitable, et donnez à votre chère sœur une mort prompte pour qu'elle n'ait pas

à souffrir une lente et cruelle agonie sous les dents maudites des loups.

“ Je regardai avec stupeur ce vieux serviteur ; une larme roulait sur ses joues ridées ; il m'adressa encore un signe de tête, pour affirmer le sens terrible de ses paroles.

“ Jamais je n'oublierai ce moment. Un froid glacial s'empara de moi. Je regardai la douce et charmante figure de ma sœur, et, levant les yeux au ciel avec désespoir, il me semblait que le salut devait venir miraculeusement d'en haut sur cet être innocent et pieux qui, dans sa résignation à la volonté de Dieu, oubliait tous les dangers qui l'environnaient.

“ Tout à coup nous vîmes paraître des deux côtés nos ennemis acharnés. Je remarquai qu'ils flairaient le contenu du traîneau et qu'ils semblaient chercher à le reconnaître avant de l'attaquer.

Dans ce danger imminent, je sentais le désespoir m'étreindre le cœur. Ma main gauche saisit le pistolet, et, le regard incertain, je cherchai à la tête de ma sœur la place où la mort l'atteindrait le plus sûrement et le plus promptement, puis je me détournai avec une horreur inexprimable à la pensée de ce fratricide. Mes idées devenaient confuses, ma faible raison vacillait comme la flamme d'un flambeau exposé à un vent trop fort.

“ Ma main droite avait machinalement tiré le couteau de chasse ; un voile de sang s'était répandu sur mes yeux, et à travers ce voile je voyais Aninia qui priait, j'apercevais les loups affamés et les immenses plaines de neige.

“ Ce fut alors qu'un des animaux carnassiers s'approcha du traîneau en faisant un bond terrible pour s'y introduire, mais mon couteau l'atteignit en pleine poitrine et il tomba en râlant de l'autre côté.

“ Aninia s'évanouit et tomba sur sa femme de chambre, qui depuis longtemps était sans connaissance.

“ — Bien visé ! s'écria le vieux Kosko d'une voix ranimée ; épargnez votre poudre, servez vous du couteau et de la crosse ! Je vois déjà la cabane ! Soutenez la lutte encore quelques instants, et nous sommes sauvés !...

“ En ce moment le voile sanglant tomba de mes yeux, et je revins à la raison. Kosko fouetta sans miséricorde les chevaux ; les pauvres animaux firent encore un effort : ils semblaient prévoir que c'était le dernier service qu'ils rendaient à leurs maîtres, et ils voulaient y mettre aussi leurs dernières forces.

“ J'avais replacé, en attendant, mon pistolet dans la poche de mon habit et je me tenais debout le couteau en main.”

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

(A Continuer.)

CONFÉRENCES

DU R. P. FÉLIX A NOTRE-DAME.

(Voir page 74.)

3ÈME CONFÉRENCE, 24 MARS 1867.

L'HOMME ET L'ARTISTE.

Messieurs,

.....

Nous avons répondu à ces deux questions: Qu'est-ce que l'art, et quelle est la destinée de l'art? Quelle est l'essence de l'œuvre artistique, quelle est la vocation de l'artiste et sa vraie fonction dans l'humanité?

Aujourd'hui nous allons pénétrer plus avant dans la vie et la fonction pratique de l'artiste: il s'agit de rechercher quelles sont les conditions que doit apporter l'homme de l'art pour remplir la vocation qui est faite à l'artiste. Question éminemment grave dans le sujet qui nous occupe.

Deux choses, avons-nous dit, sont nécessaires à la création des chefs-d'œuvre: le travail et le génie. Ces deux conditions tiennent à l'artiste considéré comme tel. Mais ce serait une erreur de croire que ces deux conditions nécessaires suffisent pour l'élever et surtout pour le maintenir à la hauteur de sa mission. Dans l'artiste et au-dessous de l'artiste il y a l'homme, l'homme avec ses convictions, ses amours et ses libres déterminations; l'homme avec sa valeur et sa physionomie personnelles; et l'homme, plus que l'on ne saurait dire, réagit sur l'artiste; et selon qu'il croit, qu'il aime et qu'il agit, selon qu'il est religieux ou impie, croyant ou sceptique, homme de cœur ou d'égoïsme, homme de volupté ou de chasteté, son génie dans ses créations prend des directions tout à fait différentes.

I

Et d'abord, ce que l'homme doit apporter à l'artiste pour agrandir et élever ses œuvres, c'est la religion. Le génie de l'art, pour aller loin et monter haut, doit être avant tout éminemment religieux.

Ce qui agrandit les aspirations, ce qui approfondit le regard du génie artistique, ce sont les perspectives de l'infini et les horizons de l'invisible; et ce qui donne l'essor, c'est, pour lui comme pour l'oiseau, le souffle qui le saisit, l'enlève et le porte vers les hauteurs. Or, le souffle qui porte en

haut, c'est le souffle religieux, vrai souffle de l'esprit descendant de Dieu sur l'homme pour l'emporter au ciel; et ce qui ouvre large et radieux, devant les regards et les aspirations de l'artiste, les horizons de l'infini et les perspectives de l'invisible, c'est la religion, et la religion seule. Supprimez un moment, pour l'homme de l'art tout commerce avec Dieu, c'est-à-dire toute religion: à l'instant, je ne sais quelle barrière de ténèbres vient fermer devant lui toutes les ouvertures sur le ciel; une épaisse muraille intercepte pour lui la grande lumière de l'immortel et de l'infini; l'idéal disparaît comme un soleil couchant derrière un nuage; et le voilà seul, enfermé dans les limites obscures de la nature et du temps comme un prisonnier dans un cachot. L'idée de Dieu, qui, pareille à un lustre suspendu sur le monde, en éclairait toutes les beautés visibles d'un reflet de l'invisible, s'est éteinte pour ce déshérité de la grande lumière, et vous le voyez dans un triste face à face avec les beautés opaques et les spectacles obscurs, sans rayons du soleil et sans souffle de Dieu, sans rien d'*au delà*, pour éclairer son regard et inspirer son génie, demander à cette réalité qu'il veut peindre et à cette beauté qu'il veut reproduire une lumière qu'elles n'ont pas et une inspiration qu'elles ne peuvent donner.

Aussi qu'arrive-t-il d'ordinaire? L'instinct artistique dans l'homme de génie, triomphe malgré lui de la tyrannie du préjugé philosophique; une inconséquence heureuse arrache l'artiste aux étrointes souffrantes de son matérialisme et de son athéisme. Ses maîtres en impiété ont beau lui dire que la nature est tout, et qu'*au delà* il n'y a rien, le génie suit son instinct; il cède à son besoin d'invisible et d'infini; il cherche et plus haut et plus loin; et alors même qu'il se persuade que seule la réalité l'illumine et que seule la nature l'inspire, il reçoit sans s'en rendre compte, une irradiation de cet invisible qu'il méconnaît, et peut-être une inspiration venue de ce Dieu qu'il blasphème. C'est qu'il n'est pas donné à l'homme, si impie soit-il, de violer jusqu'au bout la loi de son génie et de briser l'indissoluble lien qui unit d'un hymen sacré l'art et la religion. Il y a, bon gré mal gré, une attraction de l'humanité vers l'infini. L'infini, même à notre insu, nous appelle et nous séduit toujours. Le génie, ah! le génie surtout, aspire à se plonger dans cet océan du vrai, du bien et du beau: il voudrait y abreuver ses désirs, que toutes les réalités d'ici-bas laissent inassouvis et trompés; et quand ce besoin d'infini vient à s'incarner dans une œuvre magistrale, il se répand en des harmonies, il s'exhale en des accents, ou bien il resplendit sur la toile ou sur le marbre dans une lumière qui atteste en ses inspirations une céleste origine, et en ses œuvres un reflet du surnaturel.

En effet, messieurs, l'artiste religieux répand sur ses œuvres un reflet qui ne vient pas de la nature, et que je nomme volontiers le rayon transfi-

gurateur du surnaturel. Le surnaturel est à l'art ce qu'il est à l'homme même; il est une gloire, une couronne, une auréole. Les artistes qui jettent sur la toile l'expression vraie de la figure de nos saints, mettent d'ordinaire autour de leur tête illuminée ce qu'on appelle le nimbe de la sainteté: ils éclairent de rayons plus éclatants ces douces et sereines figures; ils en font, à la lettre, des figures rayonnantes: physionomies célestes qu'on croirait éclairées par une lumière venue directement du ciel. Ce que ses nimbes sont aux figures de nos saints reproduites par le génie de l'art, le surnaturel l'est pour l'art lui-même tout entier. Le surnaturel donne au génie l'idée d'une lumière supérieure à celle que le soleil de la nature laisse tomber sur ses œuvres; il lui ouvre des perspectives qui demeurent éternellement fermées pour le génie confiné dans le naturalisme pur, si élevé soit-il encore. Et sous ce rapport je n'hésite pas à dire que l'artiste chrétien a des intuitions et des illuminations qui se dérobent au génie purement naturaliste. Quiconque est artiste me comprend. L'instinct du surnaturel est dans le génie de l'art quelque chose d'inné. Je conçois le génie rationaliste aux prises avec le surnaturel; le génie artistique, jamais. Je ne comprends pas un roi arrachant son diadème et jetant sa couronne.

Ah! cette alliance aussi nécessaire et sacrée qu'elle est puissante et féconde, si vous la niez, malgré ses témoignages historiques et ses manifestations vivantes, malheur à vous! vous n'êtes pas de la grande race des artistes; vous n'êtes pas dignes de figurer dans cette légion choisie qui porte étincelants sur son front la lumière du ciel et le rayon de Dieu. Tous les grands artistes m'apparaissent religieux. Je ne me place pas encore, pour le moment, au point de vue rigoureusement chrétien. Je regarde les artistes du sommet sublime de l'idée de Dieu; ils passent sous mes regards, couverts devant les hommes d'une gloire qui n'est surpassée que par le respect qui les prosternait eux-mêmes devant Dieu. Je vois Michel-Ange et Raphaël, inondés de l'éclat de leur gloire, marcher le regard fixé sur l'infini; j'entends l'immortel Haydn, commençant ses œuvres prodigieuses par ces mots sublimes: *In nomine Domini*, et les terminant par ce cri de glorification, plus sublime encore: *Laus Deo*, Louange et gloire à Dieu! J'entends Mozart et Palestrina faisant retentir sur la terre ces mélodies que l'on croirait empruntées à la musique du ciel, et communiquant aux âmes ce charme du divin et ce sens de l'infini qu'ils portaient en eux-mêmes; et je m'écrie: Oui, j'en jure par la vérité, oui, le génie de l'art est vraiment religieux, et l'apostasie de toute religion est comme une apostasie de l'art lui-même!

II

Mais, messieurs, ce n'est pas assez que l'artiste soit, dans un sens vague,

homme religieux. Il y a une religiosité vaporeuse et vide, qui ne suffit pas à donner le souffle à l'artiste et le vol à son génie. Il faut que l'artiste soit un *croquant* ; ce n'est pas assez qu'il soit un homme de religion, il faut qu'il soit un homme de conviction et de foi ; il faut du moins, qu'il ait la foi exigée par le sujet qu'il traite.

La foi, du moins une foi relative, est la condition fondamentale de toutes les grandes choses de l'art. Les créations artistiques ressemblent, sous ce rapport, à ce grand chef-d'œuvre de Dieu qu'on appelle l'Eglise ; elles reposent sur la foi ; elles ont pour principes efficace une conviction profonde. Ah ! ne l'oubliez jamais, l'art est une affirmation. Dans un tableau, dans une sculpture, dans un chant, dans un édifice, dans un poème, l'art affirme quelque chose, un fait, un mystère, une idée ; et ce fait, ce mystère, cette idée, il l'affirme dans la lumière même qui l'environne. Or, pour affirmer quelque chose, la première condition, c'est de croire à quelque chose. Or, quiconque parle a le devoir absolu de dire quelque chose ; et quiconque parle aux intelligences, pour leur dire quelque chose, a la stricte obligation de croire ce qu'il dit. Si vous ne croyez ce que vous dites, de quel droit me parlez-vous ?... Vous ne croyez rien, ne me dites rien. Le nihilisme de la foi n'a droit qu'au nihilisme de la parole, c'est-à-dire, au silence. Si votre art n'est pour moi la manifestation de l'idée, alors il n'est plus l'art ; je n'ai pas souci de vos œuvres ; mieux me vaut entendre parler la nature.

Ah ! messieurs, ce que, même sans la foi intime et la conviction sincère, vous pouvez réaliser dans le domaine de l'art, je ne l'ignore pas. Vous pouvez vous promener avec grâce et même avec éclat dans le champ fleuri où se joue la fantaisie. Mais nous ne parlons pas ici des amusements de l'art, nous parlons de ses vraies créations ; et les grandes créations de l'art ne sortent pas d'ordinaire de ces jeux artistiques. Vous pouvez aussi, même sans croire aux divinités du paganisme, lui emprunter, pour les reproduire, des légendes où la grâce poétique dissimule l'absence de la croyance dogmatique. Mais, il faut bien le dire, les grands chefs-d'œuvre de l'art ne jaillissent plus guère parmi nous de ces sources taries et trop souvent infectes. Ce que nous empruntons au paganisme, sans croire à ses divinités, ce n'est pas ce que d'illustres païens ont créé de plus beau en regardant, du fond des ténèbres mythologiques, les splendeurs de l'idéal ; presque toujours, hélas ! ce que nous allons demander à ce paganisme qui survit à la chute de ces dieux, c'est ce que lui-même a produit de plus honteux, le sensualisme et le matérialisme dans l'art. Ce que vous pouvez atteindre enfin, sans une foi sincère, c'est l'imitation qui, à force de travail et d'habileté, arrive à surprendre des admirations ; c'est le prodige de la couleur, du modelé, de l'exécution matérielle et de la perfection technique. Mais la grande chose de l'art, cette chose que

l'imitation est impuissante à suppléer, l'inspiration, ah ! l'inspiration vraie, ardente et enthousiaste, où donc la puiserez-vous ? Artiste, c'est à vous de répondre : dites, si la vérité que vous entreprenez de faire resplendir dans une œuvre créée, vous trouve incrédule, sceptique, et peut-être même railleur, de quelle source l'inspiration pourra-t-elle vous venir ?

J'entends dire que "les scènes évangéliques et les légendes chrétiennes offrent à l'artiste, quelle que soit sa conviction personnelle, le merveilleux avantage d'une donnée admise de tous, idéalisée par la conscience de chacun, et environnée par l'imagination d'un prestige de sainteté." J'entends dire que "l'artiste, dans ce cas, ne crée pas la poésie de son sujet, mais qu'il la reçoit toute faite ; que la moitié de son œuvre est esquissée par la croyance populaire, et que l'opinion générale ceint d'une auréole la tête de ses héros." J'entends dire enfin "qu'il suffit à l'artiste, pour réaliser le *grand art*, d'accepter un ensemble d'idées religieuses reçues, non pas comme un *symbole dogmatique, ce qui est assez indifférent*, mais comme un langage commun par lequel on se comprend*."

Ainsi vous l'entendez, la conviction personnelle, la foi dogmatique de l'artiste, n'entrera plus pour rien dans la création de son œuvre ! Qu'importe ce qu'il croit ou ne croit pas sur la vérité absolue de son sujet ? La poésie en'est toute faite ; il n'a qu'à la recevoir de l'imagination et de la conscience populaire, et la traduire avec force et souplesse ! En vérité, on se demande comment une telle pensée a pu tomber dans l'intelligence d'un homme qui a la prétention de poser à la fois en philosophe et en artiste. Cette séparation systématique de la perfection de l'œuvre artistique et de la croyance de l'artiste me paraît vraiment atteindre l'extrême limite de l'absurde.

Quoi ! c'est sérieusement que vous le soutenez ce paradoxe insolent qui outrage tout ensemble la religion, la philosophie et l'art : l'indifférentisme doctrinal de l'artiste devant les créations de l'art !... Quoi ! vous voulez faire revivre dans vos œuvres, avec l'auréole de leurs vertus, la physionomie de nos saints, et vous ne croyez ni à la vie surnaturelle, ni à la transfiguration céleste de nos saints ?

Quoi ! vous voulez peindre, avec toute sa beauté et tout son charme incomparable, le type de la pureté, dans celle que nous nommons par excellence la Vierge, la Vierge immaculée, Vierge mère, et vous ne croyez pas au privilège de sa conception immaculée ? que dis-je ! votre négation outrageante sourit devant la rencontre miraculeuse de la virginité et de la maternité dans cette femme sans égale, et vous vous flattez de mettre sur son visage et de répandre sur sa personne cette splendeur suave dans laquelle je me plais à contempler la mère de mon Dieu, qui est ma mère aussi !

Quoi ! vous ne croyez pas à la divinité du Christ que j'adore ; vous ne

* Renan, Etude sur la Tentation du Christ de Ary Scheffer.

saluez en lui qu'un homme idéalisé par la croyance des peuples, type humain de la beauté virile, et vous osez bien, de votre pinceau téméraire, toucher à cette figure qu'un grand artiste chrétien laissait longtemps inachevée, parce qu'il désespérait de la faire jamais assez belle ? Et vous vous flattez que je reconnaîtrai dans votre œuvre ce que j'aime, ce que j'admire, ce que j'adore dans sa personne ?

Messieurs, il m'en coûte de le dire : j'en rougis pour mon siècle et pour mon pays ; de ces Christs mutilés, de ces Christs déshonorés, portant un visage et un costume dont la trivialité révolte ensemble le bon sens et la foi, caricatures plutôt que portraits de mon Dieu méconnu, j'en ai vu offerts par le scepticisme ou la négation artistique aux suffrages des maîtres et aux admirations des croyants eux-mêmes ; et en les voyant j'ai baissé les yeux de tristesse et de honte ; et j'ai dit : Mutilation ! sacrilège !... Allez, peignez et sculptez l'homme, puisque vous ne croyez qu'à l'homme ; mais, de grâce, respectez notre Christ : de grâce, épargnez-moi la caricature de mon Dieu !...

Ce que nous disons ici des tableaux et des portraits que l'art sceptique fait du Dieu des chrétiens, ne pouvons-nous pas le dire aussi et des temples qu'on lui bâtit et des harmonies qu'on lui chante ? Est-ce que ce n'est pas surtout de cette absence de foi que viennent ces édifices religieux qu'un écrivain a bien nommés les *docks* de la prière, édifices bizarres qui signifient tout ce qu'on veut, hormis l'idée chrétienne ? O grands architectes, vous ne croyez pas à la divinité de mon Dieu ; comment dès lors lui élèverez-vous un temple digne de sa majesté ? Comment forcerez-vous la pierre à respirer sa vie et à traduire son symbole ? Et vous, princes de l'harmonie, vous entreprenez de faire planer sur l'autel, à l'heure du grand mystère, le chant du sacrifice ; et vous ne croyez ni à la réalité du sacrifice, ni à la présence du Dieu qu'on y adore ? Ah ! vous serez chatiés. L'âme sera absente de vos œuvres, votre scepticisme sera la trahison de votre génie ; et j'entends l'art et la foi vous crier d'une même voix : *Arrière les profanateurs !*

III

Mais si la croyance de l'homme doit entrer dans l'œuvre de l'artiste, la croyance toutefois ne suffit pas : avec la foi il y faut mettre l'amour ; car, selon le beau mot d'un écrivain, " art veut dire amour, et artiste celui qui aime."

L'amour ! ce mot trop profané s'impose ici à mon sujet. Je vous demande la permission de le prononcer plus d'une fois, dans son sens le plus rigoureusement chaste, et si je l'ose dire, le plus divinement pur ; et j'évoque en vous, pour y faire écho, la part la plus virginale et la plus angélique de vous-mêmes.

En quelque genre que ce soit, il n'y a pas de chef-d'œuvre de l'art qui ne soit une fleur ou un fruit d'amour.

Regardez le monde ou, si vous voulez, les mondes, c'est-à-dire, l'harmonie et la beauté dans l'univers : partout et en tout ce qui est beau dans un degré quelconque sort d'une création d'amour. L'amour, c'est-à-dire le mouvement de la vie qui s'épand hors de soi, est le principe créateur de toute beauté qui reluit. La création du monde entier n'est qu'un fruit de l'amour divin ; c'est l'amour de Dieu qui s'épand hors de lui-même, selon le penchant de sa divine bonté ; *amor sui diffusivus*. Ce qui n'aime pas ne produit pas. L'égoïsme absolu est la stérilité absolue, parce que c'est la vie exclusivement en soi. La stérilité n'est pas l'absence de la vie, mais c'est la vie retenue en soi. L'être vivant, mais stérile, est celui qui librement ou forcément retient la vie dans la captivité du moi. Mais partout où il y a une fécondité, une création, un fruit du bien ou du beau se montrant au soleil, il y a une vie qui sort d'elle-même pour se répandre hors d'elle-même, c'est-à-dire, un acte d'amour.

Il fallait jeter de haut sur ce mystère profond un regard discret. Nous voyons mieux, dans la lumière de ce regard, pourquoi et comment l'amour est vraiment la grande puissance et la grande vitalité de l'art. L'amour fait sur les œuvres de l'artiste quelque chose d'analogue à ce qu'il fait sur le visage de l'homme qui aime : il y fait fleurir la beauté. La haine enlaidit, l'égoïsme défigure ; l'amour embellit et transfigure. Quelle qu'en soit la raison, c'est un fait : tout visage épanoui par un amour virginal et pur s'empreint d'une beauté qui ne ressemble à aucune autre. Qui aime bien et dans l'ordre est beau de son amour même. Ainsi en est-il à peu près de l'œuvre de l'artiste ; on y voit, on y sent l'épanouissement harmonieux d'un cœur qui aime. C'est que l'homme ne trouve que dans un mouvement de son amour l'expression parfaite de la beauté ; et il n'atteint qu'à force d'aimer les sommets radieux de l'art.

Tel est en effet le rapport merveilleux du beau qui produit l'amour et de l'amour qui reproduit le beau. Ce beau une fois saisi par un regard lucide et une fois aimé par un cœur pur, l'amour éprouve cette généreuse ambition qui prépare la création des chefs-d'œuvre : l'ambition de le faire briller d'une splendeur nouvelle. Tel est le besoin naïf et charmant de tout ce qui aime sincèrement et purement : faire plus beau ce que l'on trouve déjà beau, et, s'il est permis de le dire, embellir la beauté même.

IV

Mais, messieurs, pour que cet amour dont je viens de parler obtienne dans l'art toute sa puissance et toute sa fécondité, il faut que, par un effort généreux, il devienne véritablement ce que nous disions tout à l'heure, un

amour *hors de soi*, un amour enlevé à lui-même par cette sainte et sublime chose que l'on appelle l'abnégation du moi ou le sacrifice personnel. Phénomène remarquable en toutes choses, et particulièrement dans l'art, ce qui fait les miracles et les chefs-d'œuvre, c'est l'abnégation ; l'abnégation artistiques dont le premier degré est l'oubli de soi, le second l'extase qui met hors de soi, et le troisième l'enthousiasme qui transporte en Dieu. L'égoïsme, même dans l'art, est une si monstrueuse et détestable chose, qu'on ne parvient à la gloire des grandes créations qu'à force d'oubli de soi, c'est-à-dire à force de réaction contre son propre égoïsme.

La première chose à obtenir dans l'art, c'est, avons-nous dit, la vision lumineuse de la vraie beauté. Or, remarquez-le bien, sans une certaine mesure d'oubli de soi, il n'y a pas de vraie clairvoyance de la beauté. La première condition pour arriver à la claire vue de la vraie beauté, ce n'est pas le regard ramené sur soi, mais bien le regard jeté hors de soi.

Quoi qu'il arrive, et quel que soit son génie, cet homme ne fera rien de vraiment grand et de vraiment admirable ; et si, à force de travail et de talent, il peut encore passer dans le monde artistique comme un astre qui étonne, il n'y passera jamais comme un soleil qui féconde. Car l'oubli de soi, l'abnégation, n'est pas seulement nécessaire pour avoir la pleine vision de la beauté et la sincérité de l'inspiration, elle est nécessaire aussi pour le travail douloureux de l'exécution. Les grandes choses de l'art, comme les grandes choses de la vertu, sont filles du sacrifice. Le génie porte avec lui partout cette loi de la fécondité qui atteint l'humanité au berceau : " Tu enfanteras dans la douleur." Et quelle douleur quelquefois ! Que de larmes, peut-être, l'artiste a laissé tomber sur ce chef-d'œuvre que le monde aujourd'hui couvre de couronnes d'honneur et de fleurs d'amour ! Il en est ainsi ; vos jouissances artistiques croissent dans les larmes ou le sang de l'artiste ; il vous fait, par la douleur de créer, le bonheur d'admirer ; et chacune de vos joies est pleine de ses souffrances !... Et voilà pourquoi l'homme de l'art est l'homme du sacrifice. En vain l'idéal aura brillé dans son âme inondée de lumière ; en vain la beauté lui aura souri du plus céleste et du plus séduisant de ses sourires ; en vain, en lui révélant tous ses charmes, l'aura-t-elle provoqué à reproduire son image ; en vain l'idée de la création à réaliser se sera levée à l'horizon de sa pensée comme une étoile brillante de clarté ; s'il répudie la souffrance, s'il repousse le sacrifice, l'idée ne fera pas sous sa main son incarnation splendide ; s'il ne met dans son œuvre les larmes, la sueur et le sang, son œuvre n'aboutira pas, le miracle ne se réalisera pas ; en un mot, s'il n'est sacrificateur, il ne sera pas créateur.

Ainsi nous retrouvons ici, dominant le monde artistique comme le monde moral, le monde social et le monde économique, la grande et féconde

loi de l'abnégation et du sacrifice. Et cette abnégation montant à un certain degré devient plus que l'oubli de soi ; elle transporte hors de soi ; elle engendre l'extase artistique, c'est-à-dire le génie arraché aux étroites limites du moi, le génie enlevé par la contemplation absorbante et l'amour ravisseur de la beauté idéale. L'extase ! Ah ! messieurs, je le sais, ce mot pourra faire sourire la médiocrité intelligente et superficielle ; mais, j'en suis bien assuré, le vrai génie de l'art ne s'en étonnera pas.

Arrivé là, l'artiste connaît, même sans sortir de l'ordre naturel, ce qu'il y a de plus divin dans l'homme, ce qui porte aux plus hauts sommets de l'art le génie artistique soulevé par son souffle puissant, l'enthousiasme ; l'enthousiasme, sans lequel jamais rien de tout à fait beau et de tout à fait grand ne se fait dans l'humanité ; l'enthousiasme, comme si vous disiez l'*Emmanuel* de l'artiste arraché à lui-même et transporté en Dieu, du moins porté aussi près de Dieu que le permet la nature. Ah ! je le sais, cet enthousiasme n'est pas encore celui qui transporte les prophètes, il n'est pas encore ce commerce rigoureusement divin qui est en essence la vie surnaturelle, la vie de la grâce telle que l'entend notre foi. Mais l'enthousiasme, comme son nom même le dit, est comme une apparition du divin dans l'homme, c'est comme un contact de Dieu qui le fait tressaillir. Oui, toutes les fois que l'âme humaine a senti passer en elle le souffle qui enlève, la flamme qui féconde avec cette rapidité prodigieuse qui semble l'affranchir tout à coup de la constitution normale de sa vie, c'est que cet âme a eu comme une apparition de l'infini : c'est qu'elle a senti plus ou moins au fond d'elle-même le passage de Dieu.

Ah ! je comprends, maintenant, pourquoi le rationalisme, et surtout l'athéisme, tuent le beau dans l'humanité, comme ils y tuent le vrai et le bien : c'est qu'en détachant l'homme de Dieu pour le rejeter tout entier en lui-même et sur lui-même, ils suppriment l'enthousiasme. Je comprends pourquoi un rationaliste célèbre a pu dire que le dernier mot de la science telle qu'il la comprenait, devait être l'extinction simultanée de la religion et de l'art. Je comprends enfin pourquoi la religion, et surtout la religion chrétienne, est la grande inspiratrice de l'art. C'est qu'elle réalise le véritable enthousiasme par l'héroïsme de l'abnégation ; et que le sommet de l'art n'est que l'enthousiasme à sa plus haute puissance.

V

Je pourrais m'arrêter ici ; mais pour achever de vous montrer la part de l'homme dans les œuvres de l'artiste, une chose demeure à vous signaler, sans laquelle ni cette pureté d'amour, ni cette sublimité de l'abnégation et de l'enthousiasme ne peuvent guère subsister. Cette chose sainte et belle entre toutes, dont les artistes ne peuvent abandonner le culte sans porter à l'honneur de l'art et à la beauté de leurs œuvres des atteintes plus ou

moins profondes ; cette chose, auxiliaire puissante et gardienne sacrée du vrai génie de l'art, qui a, comme ce génie lui-même, des intuitions lumineuses et des aspirations angéliques ; cette chose, vous l'avez devinée ; elle se nomme la *chasteté*, c'est-à-dire, selon la langue chrétienne et le vocabulaire de la conscience honnête, la vraie pureté de l'âme.

Sur quoi se fonde cette admirable alliance de l'art et de la chasteté, c'est ce qu'il n'est pas difficile de faire entendre à des âmes pures.

La chasteté fait plus que donner le tact de la beauté ; elle en donne l'amour ; elle est en sympathie naturelle avec tout ce qui est vraiment beau. Plus une âme a de lumière et de pureté, plus elle se passionne pour toute vraie beauté. Ce rapport intime, universel et constant, entre la pratique de la chasteté et l'amour de la beauté, n'a pas lieu d'étonner ; car la pureté est la plus belle image du bien reluisant au fond de l'âme humaine ; et comme la beauté reconnaît la beauté, elle aime, pour la même raison, la beauté qui lui ressemble. Et de même que la chasteté subit le charme de la beauté et l'aime d'un amour pur comme elle-même, elle éprouve en face de la laideur une répulsion instinctive. Un auteur en a fait la remarque judicieuse : " Plus une âme est pure et éclairée, plus la laideur lui est antipathique : toute âme que n'a pas pervertie une corruption précoce est repoussée par la laideur *." Et ce qui démontre encore mieux combien est profonde l'alliance qui unit à la pratique de la chasteté l'amour de la beauté, c'est qu'en même temps que la pureté nous attire vers ce qui est beau, ce qui est beau, de son côté, conspire à nous rendre plus pur. La noble passion du beau prédispose à la vertu ; et quel qu'en soit le mystère, on dirait qu'on se sent meilleur après avoir admiré.

Certes ce n'est pas moi qui conseillerais à une vertu tourmentée et à une chasteté militante de se contenter d'invoquer ce secours, la contemplation du beau. Mais il est incontestable qu'il y a dans la contemplation de ce qui est vraiment beau je ne sais quoi de purificateur. Et selon la remarque d'un jeune homme doué au plus haut degré du sens artistique, " on éprouve le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du beau †."

Au contraire, ce qui se sent impur plus ou moins repousse ce qui est beau. C'est que la laideur morale empreinte dans notre âme, en face du beau qui se découvre au regard, offre un contraste dont le sens intime blesse la vie dans son fond. C'est comme une splendeur de l'ordre qui accuse notre désordre et nous inflige cette étrange douleur : voir d'un même regard et la beauté qui est hors de nous et la laideur qui est en nous. Aussi l'homme qui porte en lui, à un certain degré, la dépravation morale,

* Lévêque.

† Tonnelé.

réagit, au détriment du sens artistique, contre la douleur que lui inflige ce contraste de la laideur en lui et de la beauté hors de lui. Ou il nie sa propre laideur en glorifiant ses désordres, ou il prend en dégoût la beauté qui le blesse ; et l'on a vu les hommes même les mieux doués arriver ainsi peu à peu sans y prendre garde et sans même le soupçonner, à amortir en eux cette fibre intime qui fait vibrer, dans un concert ravissant et un accord parfait toutes les facultés du génie artistique.

Les âmes pures, on ne saurait le méconnaître, ont des aspirations que n'ont pas les âmes impures. L'impureté dans les mœurs renverse ou du moins obscurcit l'idéal dans les arts. Au lieu de communiquer à la matière le rayon de l'esprit, elle fait tomber sur les clartés de l'esprit les ombres de la chair ; elle voile comme d'un épais rideau, aux regards de l'artiste, les splendeurs de son idéal.

Ainsi vous le voyez, messieurs, tout se tient dans les choses au fond d'une admirable unité ; le Vrai tient au Beau, le Beau tient au Bien, le Bien tient au Pur, le Pur tient au Parfait dans la sphère de l'art comme en toute autre sphère. La loi en est portée : entre le beau et l'impur l'alliance ne peut tenir ; et le génie de l'art répudie avec l'impureté des mœurs une association qui ne saurait durer. Un moment, sans doute, le vice et le génie peuvent se rencontrer comme une monstruosité dans le même individu. Mais, tôt ou tard, l'un des deux triomphe de l'autre : ou le génie de l'art, suivant ses inspirations généreuses, anéantit la pratique du vice, ou la pratique du vice, suivant ses instincts destructeurs, anéantit ou du moins humilie le génie de l'art. Mais le génie laissé à lui-même aime le pur et l'immaculé ; il admire comme les plus beaux reflets de l'idéal dans l'homme les splendeurs de la chasteté ; et les œuvres qu'il crée sous sa propre inspiration ont je ne sais quoi de chaste et de pur comme lui-même.

Ah ! peut-être, en entendant ces paroles, quelques hommes trop intéressés à répudier cette sainte alliance auront la tentation de réclamer. Ils s'écrieront : Exagération sacerdotale ! ascétisme ! monachisme ! fanatisme ! et peut-être ils ajouteront : cléricisme ! — Mais non, messieurs, croyez-le bien, tous ceux qui défendent cette alliance de l'art et de la chasteté ne sont pas des prêtres, des moines, des cléricaux. Ecoutez entre autres le témoignage d'un amour vivant qui échappe par ses œuvres mêmes à tout soupçon de monachisme ou de cléricisme ; témoignage d'autant plus irrécusable que l'acteur connaît mieux le monde dont il peint les mœurs et signale les égarements.

« Fouillez la vie intime de ceux qui méritent véritablement le nom d'artistes ; vous les trouverez tous hommes de bien, tous religieux et quelquefois *purs comme des saints*. Quant à ces hommes débraillés et corrompus qui prennent le nom d'artistes, je les ai vus traînant le matin dans

les ateliers, le soir dans les estaminets, la nuit partout. Ils sont toujours à la veille de produire une grande œuvre ; et après avoir toute leur vie hurlé contre ce qui leur est supérieur, ils disparaissent sans laisser d'autre trace de leur passage sur la terre que la fumée qui s'évanouit. Ces gens-là ne sont pas plus des artistes que les déserteurs ne sont des soldats, et que les banqueroutiers ne sont des commerçants. Toutes les classes ont leur écume ; ceux-là sont la nôtre."

Messieurs, nous prenons notre bien là où nous le trouvons, et j'adhère de toute mon âme à ce témoignage ultra-profane, proclamant avec nous la parenté naturelle du beau et du pur, le mariage sacré du grand art et de la chasteté.

Tels sont, messieurs, avec toutes les diversités et toutes les nuances que mille choses expliquent, les rapports intimes qui unissent l'homme et l'artiste, la valeur de la vie humaine et la valeur de l'œuvre artistique ! Oui messieurs, étant supposés et le travail et même le génie, pour monter haut dans la sphère de l'art et pour se maintenir sur ces hautes cimes d'où il emporte les sympathies générales et les admirations légitimes, voilà ce qu'il vous faut : il faut que vous soyez tout à la fois hommes de religion, hommes de foi, hommes de cœur, hommes d'abnégation et d'enthousiasme, et par-dessus tout, il faut que vous soyez des hommes de chasteté.

.

4ÈME CONFÉRENCE, 31 MARS 1867.

LES CAUSES DE LA DÉCADENCE ARTISTIQUE.

MONSEIGNEUR,

Après avoir montré la nature et le but de l'art, nous avons vu ce que peut l'homme pour le perfectionnement de l'artiste, ce que sa religion, sa foi, son amour, son abnégation, sa pureté, ses mœurs personnelles, font pour le progrès et pour la gloire de ses œuvres. Mais, il faut le reconnaître, l'artiste n'est pas un être isolé ; il vit dans une atmosphère intellectuelle, morale et littéraire, dont il subit les influences plus ou moins décisives ; et s'il est vrai de dire que la valeur de l'homme influe sur les œuvres de l'artiste, il est vrai de dire aussi que le siècle, par ses tendances dominantes, influe sur l'un et l'autre. Après avoir recherché le rapport qui existe entre l'homme et l'artiste, nous avons donc à rechercher le rapport qui existe entre l'artiste et son siècle, au point de vue du progrès ou de la décadence artistique.

L'art contemporain est-il en progrès ou est-il en décadence ? Question fort délicate, qui touche à la fibre toujours vibrante des susceptibilités artistiques, et qui n'est pas directement le sujet de ce discours.

.

Il s'agit de savoir quelle est l'influence qu'exerce aujourd'hui sur l'art l'atmosphère que nous respirons, et en particulier quel est le mouvement que tendent à imprimer aux œuvres de l'art contemporain les perversions intellectuelles, morales et littéraires de notre temps.

I

Et d'abord ce qu'il faut entendre ici, c'est la dégradante influence que doivent inévitablement exercer sur le domaine de l'art les grandes négations philosophiques et scientifiques signalées dans les conférences de 1865. L'artiste vulgaire, l'artiste servilement imitateur et grossièrement réaliste pourra demander en souriant :—Qu'y a-t-il de commun entre les erreurs philosophiques et les œuvres artistiques?... Qu'importent et le naturalisme, et le panthéisme, et l'athéisme, et le matérialisme, et le positivisme, et le fatalisme, et le scepticisme, alors qu'il s'agit des choses de l'art?—L'artiste qui a une main pour peindre avant d'avoir une tête pour penser, pourra poser cette question niaise. Mais l'artiste qui pense ne s'étonnera pas de voir la philosophie et l'art unis dans la solidarité des mêmes chutes et des mêmes décadences.

La première négation, qui est comme le point de départ des dégradations artistiques, c'est la négation absolue du *surnaturel*. En supprimant de l'âme humaine la croyance au surnaturel, il ôte par ce seul fait à la royauté de l'art son plus beau diadème. Nous l'avons fait remarquer dans la dernière conférence, supprimer le surnaturel, c'est découronner l'art. Je n'insiste pas sur ce point.

Il y a une négation qui porte aux conceptions de l'art et à ses créations un coup plus décisif, c'est la négation panthéistique. Le panthéisme est, de sa nature, destructif de l'art; il en supprime la base fondamentale en niant la distinction substantielle du fini et de l'infini, du réel et de l'idéal. "Otez Dieu de la création, dit un écrivain célèbre, le beau n'a plus de type essentiel; l'art manque de raison et de vie; et il n'en reste que le cadavre, ou il s'évanouit au sein d'une unité incompréhensible." L'art, en effet, pour vivre de sa véritable vie, suppose trois mondes: la nature, l'homme et Dieu; le naturel, l'humain et le divin. L'art, comme la science elle-même, ne peut atteindre toute sa perfection qu'en s'élevant par ces trois degrés jusqu'au centre de toute vérité et de toute beauté. L'artiste pas plus que le philosophe ne doit oublier que l'homme domine la nature et que Dieu domine l'homme. Jamais, dans les grandes créations du génie, ni la nature n'absorbe l'homme ni l'homme n'absorbe Dieu. Supprimer de l'art la beauté humaine, c'est lui ôter sa vie; en supprimer la beauté divine, c'est lui ôter son idéal, l'idéal transcendant, essentiellement supérieur à l'esprit qui le contemple et au génie qui le cherche. Que devient en effet l'idéal dans cette philosophie ambitieuse? Il tombe au

niveau de l'homme ; tout au plus il demeure à la hauteur de l'âme humaine. Toute idée qui surgit du fond d'une âme, c'est l'idéal, idéal purement personnel, relatif à la capacité du sujet qui le conçoit. Chacun, dès lors, pose lui-même devant lui-même comme son propre idéal ; l'art manque fatalement sa vocation ; il ne tend plus à *élever* l'humanité au-dessus d'elle-même : car l'art ne peut viser plus haut que son idéal, et l'idéal désormais n'est pas plus haut que l'humanité.

Telle est l'esthétique du panthéisme. Il y est encore question du *divin* mais du divin ramené à la mesure de l'homme.

Il ne semble pas possible à l'art de descendre plus bas. Pourtant le matérialisme pur fait faire à l'art un pas de plus dans la voie de ses dégradations. Nous disions tout à l'heure : l'art suppose trois mondes : la nature, l'homme et Dieu ; le naturel, l'humain, le divin. L'athéisme supprime directement le divin ; mais le matérialisme, qui implique l'athéisme, supprime même l'humain : du moins il supprime ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, c'est-à-dire son *âme*. Par là, il force l'art non-seulement à replier ses ailes d'ange pour retomber du divin dans l'humain ; il le force à tomber encore plus bas ; il le contraint à s'accroupir dans la matière. Et au bout de ces dégradations il y a, comme résultat fatal, cette chose artistiquement monstrueuse dont nous aurons à parler et que notre siècle a nommée le *réalisme*. Représenter *tel que* la réalité et la réalité matérielle seulement tel sera le suprême effort de l'art. Le reste ne serait plus que contradiction et mensonge. Pourquoi poursuivre un idéal ? Il n'y a plus d'idéal. Pourquoi faire dans vos œuvres resplendir la lumière et la beauté de l'âme, puisqu'il n'y a plus ni lumière ni beauté de l'âme ?...

Ici, messieurs, au confluent de tous ces courants d'erreurs philosophiques qui emportent aux décadences artistiques, nous rencontrons le *positivisme*. Le positivisme est la négation de l'idéal et la mort même de l'art, parce qu'il est le règne exclusif de la matière et du calcul. Tout ce qui éveille la passion de l'idéal, tout ce qui donne au génie le souffle et l'inspiration, le vol et l'essor, est éliminé par le positivisme et chassé comme des fantômes vides dans la région des chimères. Le sens religieux, chimère ; le sens de l'infini, chimère ; le sens de l'invisible, chimère ; le sens du bien, la conscience morale, chimère ; le sens psychologique, la science de l'âme, chimère ?... Et dès lors, que peut être, je vous prie, le sens artistique, si ce n'est une chimère jetant son prestige sur toutes les autres chimères ?...

Il y a une erreur qui suit dans l'ordre philosophique ces systèmes dégradants, comme l'ombre suit les corps ; c'est le fatalisme. D'après une théorie qui ne prend même plus la peine de s'adoucir ni de se voiler, le monde est un ensemble de *faits liés entre eux par la chaîne infrangible de la fatalité*. L'univers est le mécanisme universel. Dans ce mécanisme chaque fait est rivé à un autre fait ou à un ensemble de faits,

comme un rouage dans une machine tient à d'autres rouages. Rien n'échappe à cette loi du mécanisme universel, ni le monde intellectuel, ni le monde moral, ni le monde artistique. Vous comprenez tout de suite, Messieurs, quelle étrange esthétique doit sortir du sein de cette philosophie monstrueuse. Une œuvre d'art dépend d'abord de l'œuvre totale de l'artiste, chaque artiste ayant un *faire* déterminé fatalement par l'ensemble de ses facultés. L'œuvre totale de l'artiste dépend elle-même (toujours fatalement) de l'ensemble ou du groupe des artistes auquel il vient se rattacher. Mais ce groupe d'artistes contemporains n'est pas lui-même un fait isolé ; il dépend d'un ensemble plus vaste, c'est-à-dire du monde et de la société qui l'entoure. Cette voix des artistes, composant tel ou tel groupe dans l'histoire de l'art, n'est que l'écho agrandi du vaste bourdonnement populaire et de la voix multiple et infinie des peuples chantant à l'unisson. Ainsi, d'anneaux en anneaux, vous suivez la chaîne des nécessités qui se lient les unes aux autres ; et le premier anneau, d'où se déroule toute la chaîne, vous le trouvez dans la main de la fatalité. Une œuvre d'art est un *produit* comme un autre : le milieu en détermine la croissance, la beauté ou la laideur. Comme le froid ou le chaud l'humidité ou la sécheresse éliminent d'un lieu certaines plantes et y font se développer les autres ; ainsi les *circonstances environnantes* empêchent telle œuvre de paraître, et multiplient les œuvres qui leur sont opposées. La température morale fait non-seulement à peu près, mais *exactement* sur les œuvres d'art ce que la température physique fait sur les plantes ; et les deux végétations parallèles, mais soumises à la même loi, leur milieu étant donné, sont également fatales et nécessaires.

Et voilà ce que l'on a bien osé nommer la *philosophie de l'art* ; une théorie qui tue ensemble et l'art et la philosophie !...

Arrivé là, l'art, s'il existe encore, tombe avec tout le reste dans le grand abîme du *scepticisme* universel où il s'évanouit. Comme il n'y a plus de règle pour distinguer le vrai du faux dans l'ordre intellectuel, le bien du mal dans l'ordre moral, il n'y en a plus pour distinguer le beau du laid dans l'ordre artistique. Le système dont nous venons de parler, il faut lui en savoir gré, accepte toutes ses conséquences. L'ancienne théorie de l'art en donnait la définition et en prescrivait les règles. La méthode nouvelle exclut toute définition et tout *criterium* de l'art. Elle consiste à considérer l'œuvre d'art comme un produit dont il faut marquer les caractères et rechercher les causes. Rien de plus. Qu'est-ce que l'art ? Il n'y a pas de définition à donner, mais seulement des faits à toucher, c'est-à-dire les productions et les œuvres d'art rangées par familles, comme les plantes et les animaux dans un musée.

Après ces citations rigoureusement textuelles, je le demande, est-il possible de dire plus clairement qu'il n'y a plus dans l'art ni beauté ni

laideur intrinsèque ? que tout *criterium* esthétique est une chimère, et tout jugement sur la valeur artistique des œuvres du génie, une illusion..?

.....

II

Mais, Messieurs, si le courant de nos *perversions intellectuelles* doit exercer et exerce en effet sur la décadence de l'art une influence lointaine, mais réelle, le courant de nos *dépravations morales* en exerce une autre plus visiblement et plus immédiatement efficace. L'art tient aux mœurs par des rapports si intimes que, sauf quelques exceptions amenées par des causes accidentelles, le thermomètre de la moralité publique marque le niveau du progrès artistique.

Lorsque dans la Grèce antique, le règne des sophistes, des matérialistes et des cyniques, ayant succédé à la philosophie de Socrate, de Platon et d'Aristote, eut exterminé avec ses croyances les derniers restes de ses vertus, alors cet art qui fut dans ses beaux jours la brillante couronne de la Grèce, tomba avec les mœurs d'une chute précipitée. Aux types artistiques relativement élevés de Minerve et de Jupiter on substitua bientôt des types que je ne puis pas même nommer. Aux chefs-d'œuvre de Phidias, qui même en plein paganisme laissaient voir la matière elle-même brillant d'une beauté immatérielle, on vit succéder rapidement et se multiplier effroyablement, comme aujourd'hui, les œuvres écloses sous un souffle impur, et venant demander le succès à la satisfaction des curiosités sensuelles et des grossières convoitises. Ce que l'on a vu à Athènes se vit bientôt à Rome. Quand les doctrines sensuelles et les philosophies sybaritiques eurent amené dans Rome ces mœurs monstrueuses qu'on ne peut pas décrire, l'art frappé à mort, dit un auteur peu suspect, pencha rapidement vers sa fin : abruti par la corruption, il n'enfanta désormais que des ébauches informes et des êtres avortés.

Ce phénomène historique est d'une généralité frappante. Il est la manifestation éclatante du fond des choses à leurs surfaces visibles ; il est le résultat d'une loi qui gouverne le monde moral aussi sûrement que la loi d'attraction gouverne le monde physique : vérité tellement élémentaire qu'il paraîtrait superflu d'insister pour la graver dans vos âmes, si elle n'était tout à fait fondamentale et absolument décisive.

Veillez vous le rappeler, Messieurs, l'art est avant tout une expression du beau ; non-seulement du beau tel qu'il apparaît à la surface de la nature, mais du beau tel qu'il se réfléchit du visage de Dieu au fond de l'âme humaine. Si l'artiste ne peut ni ne doit dédaigner de peindre et de reproduire la beauté qui resplendit dans la nature, il doit tendre bien plus à peindre la beauté qui resplendit dans l'homme. La beauté morale, la beauté de l'âme, doit faire surtout la noble séduction

du génie de l'art ; c'est elle qui doit primer, dans ses contemplations, ses amours et ses œuvres, toutes les autres beautés, parce que la beauté d'une âme est le plus grand reflet de la beauté de Dieu.

Il résulte de là que la plus grande cause d'élévation pour le génie artistique, c'est de contempler de grandes et belles âmes ; et réciproquement la cause la plus active de ses abaissements, c'est de voir et de contempler souvent des âmes en laides par l'excès de leur corruption. Ah ! Messieurs, lorsque à force de dépravation, les âmes, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, apparaissent aux regards du génie qui veut les peindre, difformes et laides, comment voulez-vous que cette laideur, partout rencontrée face à face, n'arrive pas à s'emprendre dans l'imagination des artistes, et de là à marquer leurs œuvres au signe de son ignoble effigie ? Comment avec une vertu et une énergie vulgaires, l'artiste, toujours en face de la laideur vivante, apprendrait-il à reproduire la beauté ?

Ah ! Quand le génie se sent en face d'une société qui regarde en haut et aspire en toute chose le grand, le beau, le pur, le sublime, je comprends qu'alors un souffle divin l'emporte vers ces régions élevées où il se plaît à respirer lui-même. Le vent du siècle le pousse de bas en haut, et ses aspirations vont encore plus haut !... Il sait que dans ces pures régions où brille la beauté sans tache, la gloire viendra couronner son front virginal et ses œuvres demeurées immaculées. Mais, quand le génie qui a l'ambition de resplendir aux regards de son siècle et de le remplir des échos de son nom, sent autour de lui je ne sais quoi de pesant qui fait pencher les âmes vers tout ce qu'il y a de plus ravalé, vers la matière, le plaisir, la chair, la luxure ; quand il se dit : Pour voir la foule m'applaudir et saluer avec enthousiasme l'apparition de mes œuvres, il faut répondre à des aspirations descendantes et basses ; quand il entend un peuple corrompu lui crier par toutes ses lois : " Montrez-moi ce que j'aime, ce que je poursuis, ce que j'idolâtre ;" grand Dieu, quelle tentation de descendre avec son siècle dans les bas-fonds de la dépravation, et de tomber jusqu'à ces abîmes où le beau disparaît avec le bien, où le goût s'émousse avec la conscience, où l'art enfin périt avec la vertu !

Mais il n'y a pas seulement sur le génie des artistes, dans la dépravation des mœurs, une influence indirecte de décadence artistique ; la dépravation en se généralisant les atteint eux-mêmes, et directement corrompt en eux les vraies sources de l'art. Car ce que l'artiste met en ses œuvres, ce n'est pas seulement ce qu'il voit dans son siècle, c'est surtout ce que sa vie réelle met en lui-même. Je l'ai dit déjà, son art, c'est sa parole ; et sa parole, c'est la manifestation de lui-même. L'art, la parole, le style, tout cela veut dire la même chose, la révélation de l'homme. L'art dans les hommes dépravés est donc forcément plus ou moins, la manifestation de la vie dépravée, c'est-à-dire de la laideur morale, la pire de toutes les

laideurs. La première condition de l'art comme de la parole, c'est la sincérité ; mettre au dehors par un signe authentique ce qui est au dedans, voilà la première loi de la parole et de l'art. Otez de la parole, du style et de l'art cette signature brillante de la vie qui s'atteste, il n'y a plus de parole, plus de style, plus d'art ; il n'y a plus que la forme menteuse, contrefaite et souvent grimaçante, s'efforçant de donner à une vie qui essaye de se déguiser un masque ridicule, d'autant plus ridicule que, comme à travers le masque carnavalesque, quelque chose du menteur perce toujours plus ou moins à travers son mensonge. De là, dans les artistes aux mœurs dégradées, cette situation fautive, équivoque, désastreuse au point de vue de l'art : ou bien, contenir en soi, à force de contrainte et de calcul, l'explosion de la vie intérieure, et alors ôter à ses propres œuvres la première condition de leur beauté, le souffle de la spontanéité et le caractère de la personnalité ; ordonner à l'œuvre de voiler l'ouvrier, au style de mentir à l'homme, à l'art de déguiser l'artiste ; demander à l'artifice de se substituer à l'art et de remplacer l'expression de la vie par la contrefaçon de la vie : ou bien laisser les contraintes hypocrites et les déguisements calculés ; garder au moins dans l'art le vulgaire honneur de la sincérité ; abandonner à sa spontanéité propre, dans l'œuvre de l'artiste, l'expression sincère de l'homme ; en un mot, se produire dans son œuvre tel qu'on se sent dans sa vie, se montrer tel qu'on est, laid de la laideur morale, laid de toutes ses souillures et de toutes ses impuretés ; et alors forcer les œuvres de l'art, appelées à manifester le beau, à n'être que la manifestation plus ou moins éclatante du laid, et proposer à nos admirations, grâce au génie et à la dépravation de l'artiste, de magnifiques laideurs : voilà l'alternative où s'enferme, comme dans une impasse, l'art séparé de la vertu, l'expression de la beauté voulant faire divorce avec la moralité.

Un écrivain tristement célèbre du dernier siècle signale ainsi dans un artiste de son temps la dégradation de ses mœurs : " Je ne sais que dire de cet homme. La dégradation du goût, de la couleur, de la composition, des caractères, de l'expression, du dessein, a suivi pas à pas la dépravation de ses mœurs. Que voulez-vous que cet artiste jette sur la toile si ce n'est ce qu'il a dans l'imagination ? Et que peut avoir dans l'imagination un homme qui passe sa vie avec les prostituées du plus bas étage ?... J'ose dire que cet homme ne sait plus ce que c'est que la grâce ; j'ose dire que les idées de délicatesse, d'honnêteté, d'innocence, de simplicité lui sont devenues absolument étrangères *."

Tel est le résultat ordinaire des perversions morales dans les artistes eux-mêmes.

* Diderot, *Salon* de 1865.

Pourquoi s'en étonner ? La pratique de certains désordres allume dans des vies encore jeunes ce feu dont parle l'Écriture, qui dévore jusqu'à extinction, *ignis devorans usque ad internecionem*, rongéant jusqu'aux racines et jusqu'aux germes du génie, *eradicans usque ad genimina*, ne laissant dans ces âmes ravagées que le désert, l'aridité, l'impuissance, la stérilité, et montrant par ces ruines vivantes tout ce que peut le vice pour dévaster le génie et anéantir ses œuvres !

III

Il y a une troisième chose qui tient à la fois à la science et aux mœurs ; et qui exerce sur les progrès ou les décadences de l'art une influence décisive, c'est la littérature, la littérature qui prélude à tous les progrès et à toutes les décadences de l'art ; la littérature, c'est-à-dire l'art supérieur de la parole, l'art magistral qui juge et régenté tous les autres, qui condamne ou absout, qui approuve ou désapprouve, qui encourage ou décourage, qui applaudit ou persécute, qui élève ou renverse, couronne ou découronne les royautés artistiques. Cette puissance qui réfléchit, souvent même en les aggravant, les perversions intellectuelles et morales de la société contemporaine, a particulièrement, de nos jours, sur le monde de l'art un empire prépondérant.

Et d'abord, dans la littérature contemporaine, pour préparer les perversions et les humiliations du génie de l'art, il y a ce que je ne crains pas de nommer la débauche littéraire. Et ce qui dénonce aujourd'hui devant vous comme un attentat à la dignité de l'art ces orgies de la littérature vivante, ce n'est pas seulement l'austère de la parole de la prédication chrétienne, c'est la voix de toutes les âmes honnêtes prises d'une tristesse indignée au spectacle de ces publiques débauches. Ecoutez quelques-uns des témoignages que la loyauté et l'honnêteté élevaient naguère des divers points du monde profane contre les déportements de notre littérature corruptrice, et en particulier du drame et du roman corrupteurs. "Qu'avez-vous fait de la scène française ? s'écriait naguère un orateur dans l'assemblée même de nos législateurs : vous en avez fait un foyer de libertinage et d'impudicités. Vous y étalez des nudités qui font rougir toute pudeur. Vous souillez l'enfance sur vos théâtres en lui faisant représenter le type de la dépravation et du cynisme, au scandale de tous les honnêtes gens." "Qu'a-t-on fait, demande un écrivain peu suspect de pruderie philosophique et de scrupule religieux, qu'a-t-on fait de cette forme privilégiée de la littérature, le roman ? On en a tiré le roman bohème, le roman sans feu ni lieu ; le roman qui traîne la jeunesse à l'égoût, qui raconte la vie décousue, qui poétise le vice pour le vice, le vice naïf d'abord, expérimenté ensuite, et puis le roman scandaleux, où le scandale explique tout le succès et tient lieu de talent." "Et sur la scène,

vous dirai-je avec le même auteur, est-ce que vous n'avez pas tout épuisé en fait de luxure ? Non, sous ce rapport, il ne vous reste plus de curiosités à vendre : la page de l'impossible est tournée. Pour peu que l'on continue, on ne mettra bientôt plus sur les planches que des exhibitions babyloniennes de tableaux vivants." Chose qu'on croirait à peine, il a fallu que la jeunesse elle-même, la jeunesse, d'ordinaire si ardente aux curiosités lubriques, élevât contre ces exhibitions scandaleuses sa protestation indignée : Nous pensions, disaient ces jeunes gens au noble cœur, nous pensions qu'il était toujours temps de protester même par nos sifflets, contre ce genre malsain qui envahit nos théâtres, et nous demandions quels attraits pouvaient avoir non-seulement pour des esprits cultivés, mais pour des esprits sensés, ces contorsions ridicules, ces hurlements qui n'ont rien d'humain, et surtout ces représentations obscènes. Grâce à de telles pièces, les exhibitions les plus scandaleuses se sont emparées de la scène. Hier elle nous montrait ses nudités savantes : aujourd'hui elle nous parle son argot : encore un peu et nous n'aurons rien à envier à la corruption des grandes époques de décadence." Ainsi parlaient des jeunes gens en mars 1866 ; et un journal peu suspect d'exagération ascétique, le moins clérical des journaux, ajoutait : " Cette lettre fait justice d'un système qui tend à déshonorer la scène française et à en faire la risée de l'étranger. On dit qu'il faut servir le public selon son goût. Allons donc ! ce sont vos spectacles obscènes qui font la dépravation du goût public."

Telle apparaît cette orgie littéraire dénoncée par les profanes et les libres penseurs eux-mêmes. Or vous essayeriez en vain de vous le dissimuler, les dégradations de l'art tout entier suivent inévitablement et dans toutes les sphères ces dégradations de la littérature. Une sorte d'impulsion irrésistible entraîne la masse des artistes vers ces hardiesses, ces audaces, ces licences, ces débauches applaudies dans les drames et les romans du jour. Et lorsque pour comb'e de scandale et de malheur, la fortune vient à couronner au sein de ses triomphes cette littérature échevelée, pareille à une courtisane enrichie par ses débauches, oh ! c'est alors que la contagion devient inévitable et le fléau universel. Le scandale fortuné et l'immoralité enrichie passe du roman sur la scène, de la scène dans l'atelier de l'artiste ; et de là, si vous ne savez les arrêter, ils viendront jusqu'à ces expositions qui ont la légitime prétention de nous élever au spectacle des grandes choses, montrer à tous, comme une immense tentation comment on fait sa fortune en outrageant la pudeur, comment on monte à la gloire en abdiquant la vertu, comment le scandale peut tenir lieu de génie, et comment la médiocrité, grâce aux complicités de la luxure, emporte sa royale couronne !

Après cela, que les hommes de lettres intéressés aux triomphes de la littérature immorale osent encore nier l'influence dégradante de leurs

œuvres sur nos mœurs et nos arts ; qu'il viennent accuser de sévérité injuste la critique impartiale ; qu'ils viennent dans des apologies de leurs livres plus immorales encore que leurs livres eux-mêmes, dire et redire que " l'œuvre de littérature et d'art est toujours innocente et qu'elle n'a d'autre résultat que d'exprimer devant le public le *tempérament* de l'auteur." Est-ce que de telles apologies peuvent rien contre le témoignage universel de la conscience honnête ? O démolisseurs publics de nos innocences et de nos vertus, quoi ! vous osez nous dire, en vous lavant les mains des souillures infligées aux âmes par vos impuretés littéraires : " Changez vos mœurs, et nous changerons nos œuvres !" Et moi je vous dis : Changez vos œuvres, et vous changerez nos mœurs ; mettez la pureté dans vos livres et vous la ferez passer peu à peu dans les âmes ; et cette pureté dans les âmes produira peu à peu dans les arts la véritable beauté.

Savez-vous, Messieurs, ce qui dans ces dépravations de la littérature contemporaine porte aux mœurs et aux arts une atteinte encore plus profonde ? C'est qu'en outrageant directement les mœurs par les triomphes de l'immoralité, elle tend à pervertir par les erreurs qu'elle popularise la conscience elle-même ; c'est qu'elle anéantit la dernière majesté qui reste aux peuples comme aux individus, au sein même de leurs plus grandes chutes, le sens moral ; c'est enfin qu'à l'orgie littéraire se joint, pour nous mieux ravaler, le cynisme littéraire. Quand on embrasse d'un regard attentif l'ensemble de notre monde littéraire, on dirait une conspiration universelle contre la conscience humaine. C'est ici, il faut bien l'avouer le trait saillant de notre littérature antichrétienne ou extrachrétienne, et c'est l'un des plus tristes symptômes de notre temps. Chaque siècle produit, hélas ! pour le malheur des hommes, son contingent d'œuvres immorales. Les époques même les moins dépravées voient croître, dans une mesure relative aux rayons de leur soleil, cette triste moisson. Il semble qu'il y a toujours une certaine somme de dépravation qui couve au fond de l'humanité, et qui a besoin de trouver une issue pour éclater à la surface ; et vous ne parcourrez pas une seule littérature sans y respirer çà et là ce je ne sais quoi de fétide qui s'exhale, même à travers les fleurs, de cet éternel fond de la corruption humaine.

.....

Pour achever avec ses propres perversions la décadence artistique, il ne manquait plus qu'une chose à notre littérature déjà deux fois pervertie ; c'était de tomber et de faire tomber l'art avec elle-même dans la honte de la spéculation et dans l'opprobre du métier.

Nous disions naguère que l'oubli de soi est dans les œuvres la condition des inspirations sincères et des exécutions splendides. La préoccupation du moi tend à tuer l'art en essence ; elle en dévore les germes les plus divins, elle en ferme les sources les plus fécondes, et cela alors même que l'artiste

ne se recherche que dans ce qui est réputé le plus noble dans l'homme, l'ambition, la renommée, la gloire même. Qu'est-ce donc, lorsque l'artiste se cherche dans ce qu'il y a de plus essentiellement inférieur : l'argent, l'or, la richesse, le bien-être ; alors que l'art, c'est-à-dire l'expression du beau par le génie, n'a plus d'autre ambition que d'aboutir à l'utile, et d'y aboutir, le plus souvent, par le sacrifice de ce qu'il y a de plus beau ?

Eh bien ! Messieurs, nous voudrions en vain voiler devant l'étranger ce déshonneur national : la pensée au milieu de nous est exploitée comme un vil métal. Le vrai, le beau et le bien valent comme le chiffre et se pèsent au poids de l'or. J'entends autour de moi retentir une langue que nos pères ne connaissaient pas. J'entends parler d'entreprises littéraires, de mercantilisme littéraire, d'agiotage littéraire. Que cherchent et cette prose et cette poésie ? Où vont ces romans et ces feuilletons, ces drames et ces chroniques, ces impressions et ces histoires ? A la Californie de la littérature moderne. Ils disent qu'ils poursuivent le beau sous des formes nouvelles. Le beau ! allons donc ! ils se soucient de cela : pour eux, le beau c'est l'utile, c'est-à-dire ce qui rapporte. Vous croyez que ces hommes suivent l'impulsion de l'idée, l'inspiration du génie, le souffle du cœur, l'entraînement de la verve ? Point du tout. Regardez bien : le financier est derrière eux ; voilà le dieu qui les inspire et gouverne leur parole. Il dit : Ecrivez ceci, et ils l'écrivent ; Démolissez cet homme, et il le démolissent ; Propagez ce mensonge, et ils le propagent. Sous le règne de la cupidité, la littérature tombe là, dans le trafic. Dans l'homme de lettres je ne vois plus que l'homme d'affaires ; dans l'homme de l'art, l'homme du commerce. Le talent se produit, non plus par la puissance de réaliser le beau, mais par l'habileté à spéculer le profit, et le génie lui-même tombe jusqu'au plus ravalé de tous les métiers, le métier de faire de l'or !

Et pour accroître avec le mercantilisme de la littérature la décadence de l'art il y a ce que des auteurs ont justement nommé d'un nom que vous me pardonneriez de redire dans cette chaire : il y a la *coterie*, la coterie vénale et despotique de la littérature régnante. Des coteries littéraires ! il en est pour écraser le talent honnête, humble, chaste et chrétien ; il en est pour désespérer le génie lui-même impuissant à vaincre la coalition de ces vénalités complices. Des coteries littéraires ! Il en est pour pousser à la gloire ou à la fortune les médiocrités audacieuses, insolantes, libertines ; il en est surtout pour faire autour des pauvretés littéraires et artistiques enfantées par l'antichristianisme un fracas immense, et pour ourdir autour des grandes œuvres la conspiration du silence.

O dégradation, ô dégradation de la littérature entraînant fatalement comme la ruine entraîne la ruine, la dégradation de l'art ! Oh ! qui viendra le fouet à la main, chasser du sanctuaire des lettres ces vendeurs et ces acheteurs de l'humaine pensée ? qui viendra balayer le temple de l'art de

ces immondices accumulées par l'immoralité, le cynisme et l'agiotage de la littérature vivante ? qui saura flageller d'une indignation intrépide toutes ces laideurs et toutes ces perversions littéraires qui, en abaissant et déshonorant la dignité de l'art, abaissent et déshonnorent l'humanité elle-même ? O vous qui portez avec dignité et indépendance votre nom de critiques, ah ! que Dieu vous donne de comprendre ici la grandeur de votre rôle et la puissance de votre ministère ! Soyez devant les vrais chefs-d'œuvres, du moins devant les choses vraiment belles, soyez comme les artistes eux-mêmes, saintement passionnés pour l'éternelle beauté. Montez par l'amour de cette beauté infinie jusqu'à l'impartialité absolue de la justice et de la sainteté. Que dans la création de l'art votre regard découvre et pénètre tout ce qui est vrai ; qu'il sache distinguer jusque dans son obscurité le génie qui demain, grâce à vous, resplendira au soleil de la publicité ; que votre cœur aime et embrasse tout ce qui est beau, et que votre voix, fidèle interprète du génie créateur, redise et chante avec ses œuvres tout ce qui est harmonieux ; et à force d'enthousiasme sincère en face de la vraie beauté, vous arriverez jusqu'à l'impartialité souveraine.

Artistes, littérateurs, prince de l'art ou de la littérature contemporaine, ah ! ne dites pas pour excuser les abus de l'art et les prévarications de votre génie, ne dites pas que le torrent du siècle vous emporte, que ses aspirations vous dominent, que ses dépravations vous commandent, et que force vous est de je er à des goûts dépravés l'aliment qu'il vous demande. Mais pourquoi donc existez-vous ? pourquoi portez-vous ce beau nom qui vous oblige devant les hommes, si c'est uniquement pour suivre les courants de dépravation qui emportent l'humanité ? Ah ! si vous n'avez d'autre but que de précipiter notre chute, laissez-nous ; nous n'avons que faire de vos œuvres pour nous pousser à l'abîme ; le poids de nos erreurs et de nos mœurs, hélas ! nous y entraîne assez par lui-même.

LES MOINES D'OCCIDENT.

Nous nous hâtons de payer notre dette au tome troisième des *Moines d'Occident*, car—c'est une bonne nouvelle que nous donnons à nos lecteurs—les tomes quatrième et cinquième de ce grand ouvrage paraîtront dans quelques jours. On sait dans quelles circonstances celui-ci fut publié. Une cruelle maladie était venue saisir l'auteur au milieu

de cet immense travail, qui depuis plusieurs années occupe tout son temps et toutes les forces de son esprit ; au mois de décembre dernier, les éditeurs obtinrent de l'auteur étendu sur son lit de souffrance la permission de détacher ce troisième volume, et les nombreux amis de M. de Montalembert se demandèrent, avec une anxiété facile à comprendre, si c'était un espoir ou bien si c'était un adieu. Dieu merci, c'était un espoir, et cette vaste composition qui, à en juger par ce que nous connaissons, sera le principal titre littéraire de M. de Montalembert devant la postérité, pourra être conduite par l'illustre écrivain jusqu'à son achèvement.

Le tome auquel nous consacrons cette étude et les deux qui vont bientôt suivre, sont, par l'unité du sujet qui y est traité, un des grands tableaux qui décoreront cette galerie des ordres monastiques où l'auteur, à l'aide d'un travail d'érudition qui n'a en rien diminué la verve de son pinceau, nous fait cheminer avec lui. Il a indiqué l'unité de son sujet par un titre qui résume sa pensée : *Conversion de l'Angleterre par les moines*. Ainsi M. de Montalembert, en remontant dans le passé, retrouve encore cette Angleterre qu'il a tant admirée, et j'ajouterai tant enviée, dans le présent.

C'est par un éloge enthousiasme de l'Angleterre que s'ouvre cette partie de son ouvrage. Mais dans cet enthousiasme, qui, au premier abord, nous a attristé, on sent percer un accent douloureux. Les vertus politiques qu'il reconnaît à l'Angleterre, cet amour intelligent de la liberté, cette résolution invincible de garder la direction de ses destinées, cette puissance de volonté, cette initiative dans l'action, cette fière indépendance qui lui permet de se servir de ses grands hommes sans devenir jamais leur instrument, toutes ces qualités M. de Montalembert les souhaite au fond de son cœur à notre chère France, qui, malgré les dons que Dieu lui a prodigués, ses qualités aimables et ses qualités héroïques, n'a pas eu l'esprit de conduite, de suite, de ferme prudence qui fait la force et la grandeur de l'Angleterre. Chose remarquable ! Le sentiment de tristesse qui nous frappait dernièrement dans les deux éloquents discours de M. Thiers, se retrouve dans les premières pages du troisième volume de M. de Montalembert. Il y a là comme la confiance de brillantes espérances trompées, de nobles illusions déçues ; c'est comme un gémissement involontaire qui échappe à tous les cœurs dévoués à la France. Ce gémissement répond mieux que toutes les paroles à cette ovation inopportune que se décernent à eux-mêmes des politiques désemparés, auxquels les événements de chaque jour viennent donner de nouveaux démentis, sans comprendre que leur optimisme de profession n'abuse personne, et que leur assurance est un motif d'inquiétude de plus pour la France.

Le troisième volume des *Moines d'Occident* se compose de trois parties. Dans la première partie, l'auteur traite des origines chrétiennes des Iles Britanniques, sujet plein d'intérêt et de poésie ; dans la seconde l'une des plus dramatiques, il met en scène saint Columba, l'apôtre de la Calédonie ; dans la troisième, saint Augustin de Cantorbéry, envoyé de Rome pour être l'apôtre de l'Angleterre.

S'il fallait résumer l'impression d'ensemble que nous a laissée la lecture de ce troisième volume, où la poésie des souvenirs légendaires orne la réalité historique sans la cacher, comme ces lierres qui, s'enroulant autour du tronc noir d'un vieux chêne, parent de leur verdure le géant des forêts, et attestent ainsi la vigueur des rameaux qui portent leurs fraîches guirlandes, je dirai que cette impression est à la fois charmante et salutaire. Comment ne pas admirer cette merveilleuse diversité d'hommes et d'événements reproduite par ce magique pinceau ? On ne peut se lasser de suivre cet épanouissement de caractères et d'intelligence sur cette scène mobile où se déroulent des mœurs, des vertus, des vices qui diffèrent si profondément des nôtres.

Il semble que ces natures primitives étaient capables d'un effort plus puissant que celui des hommes de notre temps, dans le bien comme dans le mal. Sous la plume sincère de M. de Montalembert, les saints ne cessent pas d'être des hommes. Il les prend sur le champ de bataille de la vie, et non sous le nimbe de la victoire. Souvent leur sainteté n'est que le prodigieux élan d'un repentir qui les rapproche du ciel.

C'est là ce qui donne en particulier un caractère si attrayant à la figure de saint Columba, l'apôtre de la Calédonie. Ce saint était un homme, il était poète ; avant d'avoir été complètement transfiguré par la grâce, il était violent, querelleur, vindicatif. Il excitait, par ses chants, les siens à la bataille, et ce fut pour avoir suscité la guerre civile et fait couler le sang par torrent à la bataille de Cul-Dreihme, qu'il fut excommunié au synode de Teltown, et condamné par son confesseur à quitter l'Irlande, sa bien-aimée patrie, et à aller catéchiser la sauvage Ecosse, encore païenne, afin de rendre à Dieu autant d'âmes par sa parole et ses exemples qu'il avait fait trancher de vies par le glaive.

J'ai dit que l'impression qui restait à la fin de la lecture de ce volume était aussi salutaire qu'agréable. En effet, l'aspect de cette époque si troublée, tant de malheurs, tant de périls, tant de luttes vaillamment supportées par ces générations lointaines, nous consolent des épreuves que nous traversons, et nous font, en quelque sorte, rougir de notre découragement en face des obstacles et des pierres d'achoppement que nous rencontrons sur notre chemin. Il semble qu'à la manière du ministre de ce cacique indien, ces hommes du temps passé nous disent avec un sourire mélancolique : " Et nous, étions-nous donc sur des roses ? "

Ils ont traversé des misères inouïes, des persécutions atroces, des invasions sans cesse renaissantes, et ils ne se sont pas laissé décourager. Ils ont compris que la vie était une lutte, et ils ont lutté. Ces situations si difficiles si critiques enfantaient de grands caractères qui, formés par la rude discipline des cloîtres, venaient en aide aux nécessités de ces sociétés primitives assiégées par tant de maux, et à chaque instant sur le point de périr.

C'est ainsi que la mémoire de saint Kadoc, encore aujourd'hui vénérée dans notre Bretagne, a été longtemps célèbre et respectée au pays de Galles. Il était le fils d'un de ces petits roitelets pillards qui désolaient le pays ; le roi nommé Guenliou avait enlevé à main armée la fille d'un de ses voisins, la belle Gwladys, et l'avait épousée. Comme M. de Montalembert en fait la remarque, un assez grand nombre des saints des Iles Britanniques sont le fruit de mariages de ce genre, où la violence tient plus de place que le consentement. La nuit même de la naissance de Kadoc, les voleurs du roi (*latrones regis*) le mot seul indique quel était le genre d'autorité exercé par ces roitelets de la Cambrie, les voleurs du roi avait enlevé la vache laitière d'un saint religieux irlandais qui, avec ses douze compagnons, se nourrissaient du lait de ce pauvre animal. Le religieux se rendit la nuit même chez le roi, et réclama sa vache, qui lui fut rendue. Le roi en retour, lui demanda de baptiser son fils nouveau-né, et plus tard de le recevoir dans sa cellule, pour faire son éducation. Ce fut ainsi que Kadoc grandit en vertu.

Il convertit son père et sa mère. Sa mère Gwladys, cette belle jeune fille autrefois enlevée par Guen-liou, fut la première touchée. Elle dit à son mari : " Croyons à notre fils, et qu'il devienne notre père dans le " ciel." Le roi déféra à ce vœu. Ce pillard avait été touché de la grâce. Il transmit tous ses biens à l'ordre monastique fondé par Kadoc, en disant : " Que toute ma race obéisse à Kadoc avec une vraie piété, et, " qu'après leur mort, les rois, les comtes et tous les serviteurs de rois, " se fassent enterrer dans son cimetière." Ce fut ainsi que le saint abbé devint le prince et le protecteur du pays. Le respect qu'il inspirait couvrait comme d'un bouclier toutes les populations d'alentours, et l'on disait sous forme de proverbe : " Pour reconnaître le domaine de Kadoc, " il n'y a qu'à voir où les bestiaux paissent en toute liberté, où les " hommes n'ont rien à craindre et où tout respire la paix."

Quand ses prières et ses recommandations ne suffisaient pas, Kadoc, qui, contre l'exemple donné par plusieurs religieux de son temps, ne tira jamais l'épée, protégeait les opprimés par des miracles. On répétait l'histoire des ravageurs engloutis à sa voix dans une fondrière, de ravisseurs de femmes frappés tout à coup de cécité. Comme le dit l'auteur,

c'est par ses immenses services que l'ordre monastique conquit une si grande influence en Angleterre, la plus légitime des influences, celle qui est le prix des services rendus.

L'illustre abbé Kadoc, ou, comme on l'appelait, Kadoc le Sage, était resté poète comme tous les Gallois, et il chantait sur sa harpe des airs où palpaient les émotions religieuses et patriotiques de son grand cœur. C'est ainsi qu'on a conservé une pièce intitulée la *Haine de Kadoc*, qui se termine ainsi : " Je hais le juge qui aime l'argent, et le barde qui aime la guerre, les maisons sans habitants, les terres sans culture et les champs sans moissons. Je hais le manque de respect envers le père et la mère, les divisions entre parents, le pays dans l'anarchie, et les frontières incertaines."

Il haïssait, ce grand saint, tout ce qui faisait le malheur de son temps, il haïssait donc surtout, avec un cœur de patriote, l'invasion saxonne, qui, portant partout le fer et le feu, finit par gagner de proche en proche, les limites du territoire de son monastère. Ce fut alors qu'abandonnant sa chère Cambrie, il fit route pour l'Armorique, où son nom bénit encore. Il fonda un monastère dans une petite île déserte de l'archipel du Morbihan, non loin de la presqu'île de Rhuy. Là il enseignait le latin aux enfants du canton ; il leur apprenait à étudier et à réciter les vers de Virgile, pour qui il professait une affectueuse admiration.

Kadoc avait un esprit élevé, une âme tendre et remplie d'une ineffable charité. Un jour qu'il se promenait sur le rivage de la mer avec son compatriote et ami, le fameux historien Gildas, il se mit à pleurer, en songeant que ce Virgile, dont il portait sous son bras les œuvres si souvent lues et relues, était peut-être en enfer ! Gildas, plus dur que son ami, le réprimanda sévèrement sur son doute charitable et lui répondit que sans aucun doute le poète païen était damné.

Pendant qu'il parlait, un de ces violents coups de vent de l'ouest qui soufflent si fréquemment sur cette côte, emporta dans la mer le livre que tenait Kadoc ; celui-ci rentra désolé dans sa cellule, se disant à lui-même : " Je ne mangerai pas une bouchée de pain et je ne boirai pas une goutte d'eau avant de savoir au juste quelle part Dieu fait à ceux qui ont chanté sur la terre, comme les anges chantent au ciel." Là-dessus Kadoc s'endormit. Il eut un songe où une douce voix, celle du cygne de Mantoue, se fit entendre : " Prie pour moi ! disait la voix ; ne te lasse pas de prier ; je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur."

" Le lendemain, continue M. de Montalembert, un pêcheur de Belz apporta à Kadoc un saumon, et le saint retrouva dans le poisson le Virgile que le vent avait emporté."

Parmi les légendes, gracieuses petites paquerettes dont le récit de l'historien des *Moines d'Occident* est émaillé, je n'en connais pas de plus touchante. Saint Kadoc retourna dans son pays natal afin d'y soutenir la foi des siens qui fléchissait sous le joug de leurs envahisseurs, les Saxons idolâtres, et reçut de la main de ces sauvages conquérants la palme du martyr.

Sa mémoire demeura en si grand honneur chez les Bretons de l'Armorique, que huit siècles après la mort de ce grand saint, qui vivait au sixième siècle, les trente Bretons qui se rendaient sur la lande de Mi-Voie pour y livrer ce terrible combat où Beaumanoir but son sang, entrèrent dans la chapelle de saint Kadoc pour se recommander à ses prières. Après leur victoire, ils revinrent en chantant une chanson bretonne, dont le texte a été publié par M. de la Villemarqué, et qui se termine ainsi :

“ Il n'est pas l'ami des Bretons celui qui ne pousse pas des cris de joie en voyant revenir nos guerriers avec des fleurs de genêt à leurs casques ;

“ Il n'est l'ami ni des Bretons ni des saints de Bretagne, celui qui ne bénit pas saint Kadoc, patron des guerriers du pays,

“ Celui qui ne l'a point applaudi, admiré, et béni, et chanté : au Paradis comme sur terre, Kadoc n'a point de pareil.”

Je m'aperçois à regret que l'espace me manque pour parler avec quelques détails de l'admirable livre que M. de Montalembert a consacré à raconter la mission de saint Augustin de Cantorbéry et de ses compagnons, envoyés par le Pape Grégoire le Grand pour évangéliser l'Angleterre proprement dite.

Les beautés graves et sévères de ce tableau d'histoire reçoivent un nouvel et puissant attrait du voisinage et du contraste des grâces légendaires qui s'épanouissent dans le livre consacré à saint Columba, apôtre de la Colédonie. L'éminent historien n'a jamais rendu un plus bel hommage à cette grande institution de la Papauté, que des mains stupides, autant qu'impies, cherchent à ébranler, sans songer qu'elle est à la fois la bienfaitrice du passé et la ressource de l'avenir. Il y avait, à la fin du sixième siècle, un immense obstacle à la conversion des Saxons, conquérants de l'Angleterre : l'antagonisme des races, les rancunes inexorables des vaincus contre les vainqueurs.

Chez les saints même de la Bretagne, on eût dit que le patriotisme était plus fort que la charité, et que le ciel leur eût paru moins beau, s'ils en avaient ouvert la porte aux oppresseurs de leurs pays. Il fallait donc que ce grand cœur de la catholicité, qui bat à Rome pour tous les peuples, s'émut en faveur des Saxons idolâtres. Le Père commun des fidèles, qui aime d'un amour impartial tous les hommes que le Christ,

mort pour l'humanité tout entière, lui a légués comme à son Vicaire, s'attendrit à la vue de quelques esclaves anglais que l'on avait conduits à Rome. Il envoya Augustin, abbé du monastère du mont Coelius, avec quarante de ses moines pour porter la lumière de l'Évangile dans ces contrées couvertes des ténèbres de l'idolâtrie.

Ce souvenir, qui est une des dates solennelles de la religion, et en même temps un des événements les plus importants de l'histoire, a inspiré à M. de Montalembert, une des plus belles pages qu'il ait écrites. Après avoir décrit le monastère d'où sont sortis les apôtres de l'Angleterre et qui subsiste encore aujourd'hui, sous le nom de St.-Grégoire, à Rome, dans cette ville où tout dure, il termine ainsi : "Où est donc l'Anglais digne de ce nom qui, en portant son regard du Paladin au Colisée, pourrait contempler sans émotion et sans remords ce coin de terre d'où lui sont venus la foi et le nom de chrétien, la Bible dont il est si fier, l'Église même dont il a gardé le fantôme ?

"Voilà donc où des enfants esclaves de ses aïeux étaient recueillis et sauvés ! Sur ces pierres s'agenouillaient ceux qui ont fait sa patrie chrétienne ! Sous ces voûtes a été conçu par une âme sainte, confié à Dieu, béni par Dieu, accepté et accompli par d'humbles et généreux chrétiens, le grand dessein ! Par ces degrés sont descendus les quarante moines qui ont porté à l'Angleterre la parole de Dieu, la lumière de l'Évangile avec l'unité catholique, la succession apostolique et la règle de saint Benoît ! Aucun pays n'a reçu le don du salut plus directement des Papes et des moines, et aucun, hélas ! ne les a si tôt et si cruellement trahis ?"

L'Angleterre, travaillée en ce moment par le grand mouvement du ritualisme, qui, sans qu'elle s'en doute, est une aspiration vers l'unité perdue, ne finira-t-elle point par s'émouvoir et par consoler l'Église, qui prie pour elle depuis tant de siècles, et qui l'attend ?

Le protestantisme s'en va, démoli d'un côté par l'affirmation catholique et de l'autre par la négation audacieuse et athée des libres penseurs, ces héritiers présomptifs des sociniens. L'Angleterre est placée entre un gouffre et un port. Que chosira-t-elle ?

ALFRED NETTEMENT.

. Toutes les joies de la terre n'assouviennent pas notre soif de bonheur, et une seule douleur suffit pour envelopper la vie d'un sombre voile, pour la frapper de néant sur tous les points !

. Ne désirons d'esprit que ce qu'il en faut pour être parfaitement bon, et c'est en désirer beaucoup, car la bonté se compose avant tout de l'intelligence de tous les besoins hors de nous et de tous les moyens d'y pourvoir qui sont en nous-mêmes.

LE CAREME DE 1867

LE PÈRE DE MONSABRÉ

De même que le père Minjard, le père de Monsabré appartient à cet ordre illustre des dominicains, restauré par Lacordaire, qui s'appelaient eux-mêmes modestement les *chiens du Seigneur* (domini-canes), parce qu'ils s'étaient donné pour mission de faire rentrer dans le droit chemin—même à coup de dents—les brebis tentées de s'éloigner du troupeau.

Le père de Monsabré est une physionomie aimable et sympathique. La chaire lui va bien et il va bien à la chaire. C'est un orateur à son aise.

L'œil est à fleur de tête, souriant et lumineux; sa carnation, que les austérités n'ont point pâlie, a les tons bruns et vigoureux du Midi. Le geste possède une certaine ampleur, et la voix une sonorité puissante; ajoutez une élocution d'une abondance facile, et vous conviendrez que le père de Monsabré a beaucoup des qualités extérieures et physiques de l'orateur.

Il ne faut pas lui demander la dialectique serrée du père Félix; ce n'est pas son genre. Autant vaudrait aller cueillir des pommes sur un rosier. Mais il excelle dans l'exposé des systèmes philosophiques et des doctrines religieuses, qu'il fait à larges traits; dans les grands aperçus historiques, qu'il traite avec de beaux développements et d'une façon magistrale et tout à fait oratoire. La pensée du père Hyacinthe est parfois de plus haut vol; mais chez aucun des prédicateurs contemporains la forme n'est plus littéraire ni plus pure que chez le père de Monsabré. On peut apprendre à écrire en l'écoutant parler. Les voûtes de Saint-Sulpice ont rarement entendu de plus belle parole.

LE PÈRE BAUER

C'est aux *Tuileries* que prêche le père Bauer, qui n'est plus le père Bauer, mais simplement abbé, et chanoine honoraire du chapitre de Saint-Brieuc. L'abbé Bauer a traversé le couvent des Carmes, où le père Hyacinthe est resté, et quittant la robe pour la soutane, il est sorti de l'ordre monacal pour prendre place dans le clergé séculier. Je ne m'en étonne pas; il y a en lui de l'évêque plus que du moine, et s'il porte un jour à u doigt l'améthyste de l'anneau pastoral, on pourra le citer comme un des plus curieux exemples de ces destinées orageuses qui mêlent à tout les hommes de notre siècle, leur font toucher les deux pôles de la fortune,

les prennent dans les cachots pour les asseoir sur le trône, et les conduisent à travers un corps de garde jusqu'à la chaire de vérité.

Né à Pesth, d'une famille israélite et portant un nom allemand, Marie Bauer se fit de juif catholique : ce fut sa première évolution. On le vit tour à tour étudiant, engagé volontaire, je ne jurerais point que ce ne fut dans la garde mobile, peintre et même photographe. Il cherchait partout et ne trouvait nulle part. Le couvent, ce grand refuge des âmes agitées, ne calma point ses inquiétudes, et il ne sut pas trouver sous la robe de bure la paix que ne lui avait point donnée l'uniforme. Il se contenta à présent des trois *aunes de drap noir* dont parlait M. Duruy l'autre jour, et, en attendant autre chose, il n'est qu'abbé.

Né dans une famille riche, ayant vécu dans le monde, homme d'habitudes élégantes, le père Bauer eût été ce que nos aïeux appelaient un *joli cavalier*.

Sa tête, qu'il porte bien, est d'un galbe fin, nettement arrêté ; le front d'un modelé ferme, dessiné largement, la bouche correcte, aux lèvres arquées ; l'œil franc, cherchant le vôtre—comme il arrive toujours aux prêtres qui ont connu la vie, qui ont frayé avec les hommes, et dont la jeunesse n'a pas été abritée dans l'ombre des séminaires. Affectée d'un léger accent étranger, qui est plutôt un charme qu'une disgrâce, la voix du père Bauer est mordante et bien timbré : c'est une Allemande qui parle provençal ; on ne peut lui reprocher qu'un peu de sécheresse dans les cordes hautes : l'élocution est pure et remarquablement facile ; le développement du discours bien proportionné ; la phrase pleine de tact, disant ce qu'il faut dire, mais le disant avec des précautions et dans cette juste mesure indispensable à celui qui parle à la cour, où il faut indiquer tout—mais ne souligner rien.

Le père Bauer prêche à

LA MESSE DES TUILERIES

La messe des Tuileries est dite à midi, tous les dimanches, devant l'Empereur et l'Impératrice.

Le prêtre célèbre les saints mystères à voix basse, pendant que la maîtresse, qui compte de fort jolies voix, chante les plus beaux morceaux de la musique religieuse. Les invitations à la messe des Tuileries sont fort recherchées, et beaucoup de gens arrivent longtemps à l'avance pour avoir les meilleures places. Les hommes sont en habit et en cravate blanche ; les femmes en toilette de ville.

À la porte de la chapelle, deux Cent-gardes, en petite tenue, bottes à l'écuyère, culotte blanche, tunique bleue,—mais sans la cuirasse—le casque en tête, le mousqueton au pied, font sentinelle ; les valets de pied, en livrée vert et or, prennent vos billets ; un huissier à cheveux blancs, l'œil intelli-

gent, ferré sur l'étiquette, vérifie le costume, renvoie impitoyablement les réfractaires, et met chacun à son rang.

Un peu après midi on entend un certain murmure dans les antichambres. Les Cent-gardes portent les armes, et un huissier annonce du dehors :

—L'Empereur !

L'aumônerie, au grand complet, est déjà aux portes de la chapelle pour recevoir Leurs Majestés, auxquelles on présente l'eau bénite au bout d'un goupillon d'argent.

Le cortège défile, les chambellans de l'Empereur en habit rouge ; ceux de l'Impératrice en habit bleu pâle ; les maîtres de cérémonie en habit violet, deux écuyers en habit vert, puis le maréchal commandant la garde impériale, le général commandant le palais des Tuileries, et les aides-de-camp de service.

Au moment où l'Empereur entre dans la chapelle, on l'annonce encore, mais cette fois de l'intérieur.

Tout le monde se lève.

L'Empereur est en uniforme, avec le grand cordon.

L'Impératrice marche à sa gauche, saluant avec la grâce qu'on lui connaît.

En face de l'autel, à l'entrée du sanctuaire, deux fauteuils et deux prie-Dieu en velour rouge et à crépines d'or, attendent Leurs Majestés. Sur l'appui des prie-Dieu deux gros missels sont ouverts au *propre du jour*, comme on dirait à la sacristie.

La messe commence.

L'Empereur l'écoute avec une gravité recueillie ; l'Impératrice avec une intensité de foi et des ardeurs mystiques d'amour divin qui, par instants, transfigurent son visage. Un incrédule deviendrait croyant en la voyant prier.

La chapelle est très simple et n'a guère d'autre ornement que deux ordres de colonnes, stuc et pierre, formant galerie au rez-de-chaussée et tribune au premier étage ; — ça et là quelques tableaux, qui ne font pas parler d'eux. Un plafond assez décoratif, représentant l'entrée d'Henri IV à Paris.

C'est tout.

L'ABBÉ JACQUET

Il y a des noms euphoniques qui semblent faits pour remplir la bouche de la renommée. Il y en a d'autres dont les syllabes ingrates ne s'imposent qu'à force de talent et qui doivent vous contraindre à les prononcer. L'abbé Jacquet sonne moins que le père de Ravignan. L'abbé Jacquet, cependant, ne devrait pas être seulement connu : il devrait être célèbre.

L'abbé Jacquet possède une des plus agréables paroles qui puissent frapper l'oreille et ravir l'âme d'un auditoire d'élite. Ce n'est pas l'homme

des foules : il a trop de distinction pour leur plaire. Ne le placez pas dans une cathédrale, vous ne le verriez plus à son point, et vous y perdriez les plus fins détails ; mais dans une chapelle, je le déclare incomparable. La première fois que je l'entendis, c'était à Versailles, dans la petite église de Saint-Symphorien ; il prêchait en faveur des crèches, avec la voix de Jésus disant : Laissez venir à moi les petits enfants. Tout le monde fut séduit par la grâce aimable de cette physionomie attrayante, par la douceur de cette tête blanchie avant l'âge, par l'expression de ce visage qui ne respire que des sentiments élevés et nobles.

Il est difficile vraiment, d'avoir l'émotion plus sympathique.

Aumônier de l'institution Favart, l'abbé Jacquet aime la jeunesse, console la femme, et parfois convertit l'homme. Pour l'élégance et la diction, la correction de la parole, la pureté irréprochable de la forme, c'est un Jules Favre religieux.

L'ABBÉ LOYSON

Celui-ci est ubiquiste : il voit tout, est partout, et parle sur tout.

Vicaire de Sainte-Clotilde, il prêche à Saint-Roch la station du carême ; prédicateur à Saint-Roch, il trouve encore le temps d'aller faire une instruction dans les faubourgs ouvriers, ou une conférence dans le quartier des Ecoles.

Vrai Protée de la parole, il sait le langage qui convient à chacun, il se diversifie merveilleusement selon les milieux. Ce frère du P. Hyacinthe a aussi porté la robe de moine, et il a quitté les dominicains comme l'abbé Bauer a quitté les carmes. Sa tête rappelle beaucoup celle du père Hyacinthe ; la parenté est évidente ; c'est le même air de famille, la même énergie, la même passion. S'il est vrai, ce que je n'affirme pas, que l'abbé le cède au carme en éloquence ; s'il a moins de profondeur dans la pensée, il a peut-être plus de superficie d'intelligence et des connaissances plus variées. L'un se concentre ; l'autre se répand. Théologien de premier ordre, orateur émouvant, l'abbé Loyson peut s'adresser également au cœur et à l'esprit, éclairer l'un et toucher l'autre. Economie politique, questions sociales, finance, industrie, rien n'est étranger à cet esprit puissant, largement compréhensif, qui écrit une brochure avec la même aisance qu'il prononce un discours. Nous doutons que le clergé parisien ait beaucoup d'hommes à placer près de lui ; nous ne voyons pas ceux qu'il pourrait mettre au-dessus.

—Maintenant, laissez-moi finir comme j'ai commencé—par un moine.

LE PÈRE DIDON

Je disais l'autre jour, en parlant du père Minjard :

—C'est une étoile qui file !

Aujourd'hui je peux dire avec non moins de vérité du père Didon :

—C'est une étoile qui se lève !

Le père Didon est aussi un dominicain, et, comme tant d'autres membres de son ordre, il nous semble destiné à porter haut la réputation d'éloquence des frères *prêcheurs*. Son début a pris les proportions d'un événement. Il prêche dans le quartier des Ecoles, à *Saint-Jacques-du-Haut-Pas*, et peu d'hommes savent mieux que lui comment il faut parler à la jeunesse. Je n'en connais point qui rappelle davantage la manière de Lacordaire, qui fut son maître ; il en possède, à un degré moindre sans doute, mais déjà remarquable, la diction élégante, la parole originale, l'art suprême du débit, l'instinct du geste, perfectionné par l'art, et la portée philosophique de l'idée. Ajoutez la chaleur communicative du sentiment. Le chérubin d'Isaïe a pris un charbon ardent sur l'autel, et il a touché la lèvre vibrante et inspirée du jeune orateur — le père Didon est un jeune père.

Adressée aux hommes de l'avenir, la première conférence du dominicain avait choisi un heureux sujet : *Ce qui fait l'homme !*

Nous souhaitons au nouveau prédicateur une bienvenue sympathique, et nous saluons en lui une des plus brillantes espérances de la chaire moderne, en disant à ce disciple de Lacordaire :

Tu Marcellus eris !

RAVIGNAN ET LACORDAIRE

Plus d'une fois les deux grands noms de Lacordaire et de Ravignan se sont trouvés sous la plume qui écrit ces lignes. C'est qu'il n'est pas possible de parler aujourd'hui de l'éloquence sacrée sans se rappeler ces deux gloires de la chaire française, ces deux lumières du dix-neuvième siècle ; météores disparus, mais non pas éteints, et qui maintenant, au-dessous de l'horizon, projettent encore leurs rayons, et nous éclairent.

Lacordaire et Ravignan, l'un jésuite, l'autre dominicain, personnifièrent tous deux les genres de prédication les plus opposés, et les portèrent jusqu'à leur plus grande perfection.

Lacordaire était l'éclat même de la parole humaine, dans ce qu'elle a de plus vif et de plus audacieux. Je le vois encore, penché sur le bord de sa chaire, les bras tendus sur son auditoire, le soulevant et l'apaisant du geste, comme d'en haut les astres sereins apaisent ou soulèvent les mers. Orateur de race, il s'abandonnait à tous les entraînements d'une improvisation à la fois contenue et fougueuse, et se jouait avec une souveraine aisance, au milieu des dangers de la pensée et des périls de l'expression, comme un feu follet au bord des abîmes, sans jamais s'engloutir. Comme il nous dominait tous ! comme il nous prenait, nous qui étions jeunes alors !... il nous eût emportés au bout du monde dans un pan de sa robe de laine. Il n'y avait pas en lui seulement de l'orateur, il y avait aussi du poète : il

s'avançait par élans comme un faiseur d'odes ; la lyre vibrait près de lui dans la chaire, et la poitrine de Pindare palpait sous ce froc de moine.

Ravignan entrait à Notre-Dame quand Lacordaire en sortait. Ils se succédaient l'un à l'autre, de station en station.

Ravignan ! c'était la suavité évangélique dans ce qu'elle a de plus exquis, de plus intime et de plus tendre. Il parlait comme écrivait Fénelon, avec une onction pénétrante ; il n'imposait pas la conviction, il l'insinuait. C'était un divin charmeur d'âme : une auréole lumineuse, et je ne sais quel rayonnement de sainteté extatique couronnait ce grand front pur et faisait resplendir ce noble visage. J'ai vu de plus belles figures, jamais de plus belles physionomies : la sienne était comme un reflet de la face de Dieu.

Aussi grands que leurs devanciers, plus grands que leurs successeurs, Lacordaire et Ravignan vivront à jamais dans le souvenir de la génération qui les connut. Tout à la fois égaux et différents, ils habitent des cimes jumelles sur les Alpes sublimes de la pensée—séparés par des abîmes—mais à la même hauteur dans l'azur.

LOUIS ENAULT.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

LE DROIT D'ENTRÉE.

Avant tout, surtout, et partout, il faut payer !

Eh ! quoi ? quand on s'est décidé à quitter son pays, ses affaires, son foyer, pour répondre à l'invitation séduisante que la capitale de notre France a lancée dans les deux mondes et qu'elle a accompagnée de ses plus gracieuses instances ; quand on a fait quelques centaines de lieues pour assister à ce grand spectacle et jouir de cette hospitalité internationale ; quand on s'est résolu à affronter les inévitables dépenses sur lesquelles, naturellement, nos hôteliers, nos marchands, nos traiteurs, etc., etc., prélèvent une rançon de roi ; quand on veut, enfin, contempler, étudier, comparer, nouer certaines relations d'affaires sans négliger les plaisirs permis, et qu'on n'est ni un nabab ni un millionnaire ; n'est-ce pas le plus amer des désagréments de trouver de tous côtés portes closes et d'errer autour de l'immense gazomètre du Champ-de-Mars sans autre moyen de pénétrer que la fameuse pluie d'or qui ouvrait à Jupiter la tour de Danaë ?

Disons-le tout haut et tout de suite : il y a là quelque chose qui nous humilie, nous autres, vieux Français, à l'égard des étrangers, nous autres, les derniers des Parisiens, à l'égard de nos excellents compatriotes de province.

De bon compte, est-ce que notre Paris, notre splendide et opulent Paris, ne met pas déjà un prix assez élevé à l'hospitalité, très peu écossaise, qu'il offre à la province et à l'Europe? Ne va-t-il pas — il paraît même y compter sans assez de vergogne, — ne va-t-il pas réaliser des bénéfices prodigieux sur tous ces visiteurs qui arrivent la bourse garnie, et qui s'en retourneront nécessairement les mains vides? Tout augmente, rien que sur l'annonce de ces caravanes qui ne sont encore qu'en perspective. Les futurs trains de plaisir ont tourné la tête des propriétaires et des aubergistes; le premier voyage du *Great Eastern* va rendre la marée inabordable; les glaces quadrupleront de valeur au sifflet des convois de Vienne et de St-Pétersbourg; le paquebot de Constantinople ou la malle des Indes mettront le feu aux asperges et aux petits pois.

D'ailleurs, ne voilà-t-il pas déjà les industries et les entreprises, les magasins, les clubs, les théâtres, les cafés, les concerts qui semblent guetter leurs proies, et qui les enlacent à peine débarquées, de leurs plus délicats réseaux d'argent et de soie? Viendront bientôt les irrésistibles appâts des nouveautés, du luxe, du goût, et de cet incomparable "article-Paris" à qui, un peu mieux qu'au drapeau de la liberté, nous savons si bien faire accomplir le tour du monde.

Soyons raisonnables: Paris a là, sous sa coule et au bas mot, une récolte assurée de plusieurs milliards. N'est-ce pas un joli denier à enlever en souriant à l'Europe sous forme de contribution volontaire?

Pourquoi donc y ajouter ce lourd et discourtois impôt forcé du "droit d'entrée"?

Est-ce digne d'un grand peuple comme le nôtre?

Si notre caractère national, — ou ce qui nous en reste, — a encore un trait distinctif, élevé, auquel on le reconnaît sur la surface entière du globe, c'est la générosité. Le Français est le gentilhomme des peuples; il tient surtout à faire largesse de ce qu'il a, à donner sans compter, à offrir sans espoir de retour; il aime à avoir des obligés et à ne l'être de personne, non par fierté, mais par noblesse de cœur et d'âme. Il a l'horreur de paraître calculateur, intéressé, sordide; il est magnifique de sa nature, magnifique jusqu'à la prodigalité. Il ne s'épargne jamais, il dépense son talent, son génie, son sang, comme son or. S'il a trop de vanité, comme il prend sa revanche par le dévouement, par l'héroïsme, par la charité! Le gain, c'est le moindre de ses soucis; ce qu'il veut et ce qu'il conquiert, c'est l'honneur, c'est la gloire.

Eh bien! quand il invite les cinq parties du monde, il les entend traiter comme un grand seigneur qu'il est; et s'il laisse les particuliers bénéficier sur les accessoires, il estime que le principal doit être présenté avec la munificence qui convient à une monarchie de quinze siècles.

L'Etat, — puisque l'Etat est tout — l'Etat ne saurait descendre aux

fiscalités mesquines, et après avoir dressé un palais à force de millions, tendre des "tourniquets" à la porte pour recevoir des oboles !

Nous avons de cette "quémanderie" une répulsion héréditaire, et, par là, si nous nous distinguons de toute l'Europe, nous en sommes fiers à bon droit. Nos musées, nos bibliothèques, nos collections, nos monuments, nous les livrons, portes battantes, à la curiosité de tous. Nous y recevons le public comme un ami, nous l'y comblons de prévenances, et nous lui rendons le séjour facile et agréable, jusqu'à rappeler partout qu'il est interdit aux gens de service d'accepter la moindre gratification. C'est bien, c'est noble, c'est français !

Et ces traditions, nous les renions aujourd'hui pour le "Palais" de l'Industrie !

Pourquoi ?

C'est légal, dira-t-on.—Oui ; mais, comme nous avons combattu la loi quand elle était en discussion, nous gardons le droit de dire qu'elle ne nous a pas convertis.

On est parti d'une idée fausse à savoir que l'exposition était une entreprise, et on tend à en faire une spéculation. Dès lors, et à titre de spéculation, on cherche à ce qu'elle rende le plus possible à ses actionnaires.

Erreur, erreur capitale ! Quand on demande à l'État une douzaine de millions pour une œuvre de cette nature, il n'est plus question d'une "affaire". C'est une dépense nationale et sans recouvrements directs.

L'État n'est point un actionnaire qui compte sur des dividendes et encore moins sur des bénéfices. Ce qu'il emprunte au Trésor, c'est-à-dire à la contribution commune est une semence qu'il répand et qui lèvera au centuple pour le profit de la communauté. Il n'a pas d'autre manière de rentrer dans ses frais ; mais cette manière est la bonne. Toute autre est mesquine, stérile et injuste.

Il est mesquin de voir la livrée de l'État encaisser de la monnaie aux portes d'un établissement public. Il est stérile d'imposer des droits d'entrée qui diminuent l'affluence des visiteurs et par conséquent paralysent les transactions pour lesquelles l'exhibition de tant de richesses est un stimulant. Il est injuste de faire payer, parce que la classe moyenne, la classe ouvrière surtout, qui aurait besoin de voir, tandis que, pour les autres ce besoin n'est qu'une fantaisie ou un superflu, sont nécessairement écartées ou découragées.

Chose étrange ! on parle beaucoup de la démocratie, et elle commence bien haut, cette démocratie, qu'on le sache. C'est elle précisément qu'on met à la gêne et que l'on consigne à la porte ! Si bien que pour compenser cette injustice, on invente des souscriptions, on crée des privilèges ou on sollicite des aumônes ; aumônes pour les instituteurs, pour les ouvriers ; pourquoi pas pour les paysans ? Eh bien ! ces réductions, ces secours, ces

aumônes, elles sont sans équité et sans mérite. Sans équité, parce qu'elles n'ont pas raison d'être accordées plutôt à celui-ci qu'à celui-là, et qu'elles seront une pure question de faveur ou de premier venu ; sans mérite, parce que satisfaire la curiosité n'est pas une œuvre de charité ni de bienfaisance.

Non ; il n'y a qu'un remède, un remède héroïque, un remède nécessaire, un remède digne de la France : la gratuité !

Réservez, si vous le voulez, un ou deux jours pour la *fashion* des deux hémisphères. Ces jours-là, mettez l'entrée à un louis, à une guinée, à une livre sterling, ou davantage. Ce sera, comme l'impôt de la poudre des laquais en Angleterre, un prélèvement sur la vanité et sur la mode. Et ces deux créancières-là payent bien !

Mais, au moins, pour tout le monde, pour les gens d'étude comme pour les gens de rien, pour les petits bourgeois comme pour les ouvriers, en un mot pour " Sa Majesté le public", faites les honneurs, royalement et gratis, quatre ou cinq fois par semaine.

Sans quoi nous nous exposons à laisser dire, d'un pôle à l'autre, que Paris, sous prétexte d'Exposition universelle en 1867, a réalisé " l'exploitation universelle" !

Ce serait dommage pour notre renommée !

HENRY DE RIANCEY.

ILIAS HOMERI

LATINO CARMINE REDDITA, ETC.

Le titre est long ; il se réduit à deux mots : *L'Iliade en vers latins*, et ces mots disent l'immensité de l'œuvre.

Quellenouveauté en ce temps ci ! Un prêtre, un chanoine, un clérical, n'est-ce pas ? traduisant Homère dans la langue de Virgile ! et cela en regard d'une littérature futile, et plus méprisante encore que futile, qui ne sait rien des choses qui ont ému et enthousiasmé les siècles savants, qui sait seulement accommoder la médiocrité des œuvres à l'intelligence du plus frivole de tous les siècles.

Ce n'est pas sans une certaine émotion, mêlée de joie et de respect, que j'ai ouvert et que j'ai lu cette traduction. Il me semblait voir paraître devant moi un survivant des heureuses époques où avaient brillé les génies d'un Sannazar, d'un Sadolet, d'un Vida, d'un Rapin,

d'un Porée, d'un Polignac, génies qui avaient fait des langues et des études antiques un ornement de la vie, et un perfectionnement de l'intelligence chrétienne.

Le nom du chanoine Lallier se montre à nous comme un nom nouveau. Son œuvre n'avait guère fait de bruit; il semble avoir voulu passer parmi les hommes sans souci de la célébrité. Vainement j'ai cherché une notice qui me donnât quelque nouvelle de ce contemporain des Muses grecques et latines; il y a seulement en tête du livre une *Dédicace* en latin, où l'excellent chanoine a désigné avec tendresse les premiers amis et les premiers compagnons de sa vie; elle a la date du 21 novembre 1849; puis une *Préface au lecteur*, admirablement écrite, aussi en latin, où se trouvent quelques souvenirs modestes et pleins d'intérêt. " Enfin, disait le traducteur d'Homère dans cette préface, le voilà livré au public et venu au grand jour, cet ouvrage commencé il y a trente ans environ, ouvrage souvent interrompu des mois entiers et plus longtemps encore, repris ensuite par intervalle, suivant que le temps, la disposition d'esprit, ou la santé le voulait, et enfin conduit à son terme parmi tant de sollicitudes, et tant de variations d'emplois, d'affaires et de fortune."

Et M. Lallier ajoutait;

" Si quelqu'un s'étonne ou s'indigne que, consacré comme je le suis aux choses saintes, j'aie traité un sujet si profane, qu'il sache que c'est tardivement que je suis entré dans le sanctuaire, et qu'auparavant j'avais été assez longtemps, comme professeur ou principal de collège, appliqué dans l'université royale à former l'esprit de la jeunesse, et qu'alors avaient commencé ces travaux divers inspirés par le zèle et par l'amour de mes disciples et par la nature obligatoire de mes fonctions et de mes devoirs. Et lorsque je passai à des devoirs plus graves et plus saints, je n'appliquai à l'achèvement de mes travaux commencés que les moments qui auraient pu se perdre autrement en futilités, soit que seul par les champs et par les prés verts, le long des eaux courantes, je me prome-nasse libre de soins; soit que, dans les ténèbres de la nuit, appelant en vain le sommeil, je trompasse les heures silencieuses en pensant à mon œuvre; soit que, fatigué par les affaires et par les préoccupations sérieuses, mon esprit cherchât un doux repos *dans le sein des muses.*"

Passons le *sein des muses* au chanoine demi-grec; on voit qu'il s'excuse avec une candeur qui appellerait l'indulgence des plus austères; le reste de la préface est une apologie des lettres profanes, étudiées au point de vue de la culture chrétienne, et la thèse est pure ainsi de tout contact avec celle qui ferait des études profanes une idolâtrie.

" Qui donc, ajoute le docte et naïf chanoine, aura droit de se plaindre que le temps que d'autres donnent aux jeux, aux entretiens futiles, au

misérable plaisir de médire ou, si vous voulez, au repos innocent et nécessaire de l'esprit, je l'ai donné à l'étude des écrits des anciens, aux jouissances de la poésie, c'est-à-dire, au plus innocent-repos ou au plus noble de tous les exercices ?”

Et toutefois il a jeté, dit-il, un voile sur ce qui est impur, et il a réservé l'enthousiasme pour ce qui est noble, délicat et sublime; et quant à ces beautés merveilleuses, “que les barbares, s'écrie-t-il, les négligent ! que les barbares les dédaignent !”

“ L'Eglise elle-même, dit-il encore, les a conservées et fait servir avec admiration à son usage; et lorsque les tyrans sévissaient contre elle, rien ne lui fut plus douloureux que de voir les sources fécondes de la poésie antique et des lettres humaines interdites à ses fils par l'édit de l'apostat Julien. Ces trésors des poètes, si brillants, si riches et si séduisants, le prince des Pères latins, Augustin, n'hésita pas à les assimiler aux vases d'or des Egyptiens, qu'il fut permis et qu'il convint de faire servir et de consacrer à l'utilité d'Israël et à la gloire du Dieu vivant. Et un génie non moins illustre par les dons de l'esprit que par la sainteté des mœurs, le Père qui, entre tous les autres, a été décoré du nom spécial de *théologien*, Grégoire de Nazianze, aima et cultiva la poésie, de telle sorte que, pasteur et docteur, il a mis en vers la moitié de ses œuvres, et qu'il nous a laissé une longue suite de poèmes; cet exercice, pensait-il, était une sorte de pénitence, par la gêne perpétuelle du rythme et de la mesure, et par la difficulté de se mouvoir dans ces liens et sous le poids de ces chaînes.”

Qu'ajouter ? Le traducteur d'Homère ne se croit pas absous s'il n'a pas cité tous les exemples qu'offre l'histoire des lettres chrétiennes. “ Les exemples ne me manquent pas, dit-il enfin; mais, devant ces grands personnages, que suis-je, moi, chétif ? Volontiers j'applique à moi-même et à bon droit le mot de Silius ou de Stace, et je dis à ma muse :

Adore et suis de loin ces vestiges sacrés !

“ Je ne mérite ni n'ambitionne de prix semblables; quel rapport de l'humble fourmi à l'aigle sublime ? Et qu'y a-t-il en moi, je parle en toute sincérité, qui me permette d'aspirer aux palmes du génie et au prix de la gloire ?

“ Un vœu unique me reste; c'est que mon œuvre apporte quelque douceur et quelque utilité aux maîtres et aux instituteurs, autrefois mes collègues, et aussi aux disciples, à la jeunesse studieuse que j'aime toujours, et que je voudrais voir nourrie et imbue des plus saintes choses; et aussi ce sera assez, ce sera trop pour moi, si de rares amis de la poésie latine, après avoir, dans leurs loisirs, parcouru ça et là cette Iliade

romaine, trouve qu'elle mérite qu'ils ramènent quelquefois leurs regards sur elle."

J'ai traduit une grande partie de la préface, celle où le docte chanoine se peint lui-même avec une si intéressante naïveté. Il veut qu'on lui pardonne d'avoir traduit Homère, et véritablement le pardon est facile, pour peu qu'on soit sensible au charme des vers antiques.

Cette traduction est, d'un bout à l'autre, une illusion qui charme l'esprit. Lallier, car il faut parler de lui maintenant comme d'un ancien, Lallier semble avoir retrouvé la langue de Virgile pour raconter des choses que Virgile a souvent fait revivre par l'imitation, et qui d'ailleurs servent de liens entre les deux grands poètes par la communauté des souvenirs et des images qui brillent dans leurs œuvres.

Aussi que nul ne s'étonne que le traducteur ait plus d'une fois pris à Virgile jusqu'à des vers entiers; ce n'est pas un de ces placages d'imitation connus des écoliers; c'est l'effet naturel d'un long travail, par où le moderne s'est assimilé la langue du vieux poète; et c'est là justement ce qui donne un si grand charme à la lecture de cette traduction, devenue de la sorte une création originale.

Maintenant, vais-je ici faire connaître cette œuvre par un examen de détail? Je laisse ce soin aux maîtres, et me borne à l'admiration. Quiconque voudra se donner une idée des difficultés qui s'offraient au traducteur, n'aura qu'à ouvrir le 2e chant, où se trouve la fameuse revue de l'armée des Grecs; quelle énumération savante! quelle variété! quelle rapidité! quelle richesse! Le traducteur a fait effort pour lutter avec Homère, et aussi Virgile semble lui avoir livré tous les trésors de sa poésie.

Homère ouvre le récit par cette comparaison :

"Ainsi que le feu rongeur brûle la forêt immense au haut des montagnes; la lueur éclate au loin, etc."

Le traducteur dit :

Quùm sylvam immensam comburit flamma coruscans
 Montibus in summis, et latè incendia lucent;
 Sic, dum procedunt acies, dant cœra nitorem,
 Sole repercusso, etc.

Il y a là quarante vers latins d'une facture antique et d'un charme virgilien.

Et je ne voudrais pas assurer que tout soit aussi pur. Ça et là se rencontrent des formules qui rappellent le génie des langues modernes.

"Oh! que Jupiter et avec Pallas Phœbus ne m'ont ils donné dix hommes comme toi!" dit Agamemnon au sage Nestor :

Quam cito sub manibus nostris direpta jacerent
 Pergama!

Sub mimbis nostris est dans le texte grec ; mais, en latin, *sub* est de trop ; et aussi les anciennes traductions latines littérales l'avaient supprimé. [Amstel. 1607.]

Au vers suivant ce *sub* revient. " Jupiter m'a envoyé des douleurs", dit Agamemnon ; et le traducteur latin dit :

" Me pressit *sub* mole laborum—Jupiter."

Sous le poids des douleurs est une formule française.

Mais je n'ai garde d'éplucher un si beau travail ; ne pourrais-je pas aussi me méprendre ? Soyons humble devant une œuvre qui sort à ce point des habitudes de notre littérature paresseuse et demi-morte.

Qu'il me suffise d'avoir salué ce vaillant inconnu, ce prêtre homérique, qui a voué trente ans à la poursuite de son œuvre, et a pu l'achever en lui donnant seulement ses insomnies et ses loisirs. Grâce aussi soient rendues au magistrat qui nous fait jouir de l'œuvre de son frère ! double exemple, qui nous fait croire à des vertus survivantes dans une société si peu fertile en vertus.

Je n'ai qu'une citation à faire ; on voudra l'excuser ; c'est l'*Epilogue* latin de M. Lallier à la fin de sa traduction : seul, ce petit fragment montre comment le vieux professeur maniait la vieille langue. Et quelle date ! 1848 !

EPILOGUS.

Sic ego, dum subitis Europa tumultibus horret,
 Nostraque tot populis signum dat Gallia ; et amens,
 Eifera, civiles agitans discordia turbas
 Infremuit, cives et iniqui, publica pestis,
 Jus calcant, vertunt leges, miscentque ruinas,
 Et patriæ validas promunt in viscera vires :
 Sic ego, bella canens Danaûm Trojæque labores,
 Et cœci tam blanda senis mandacia mirans,
 Obscurus, patriæque impar conferre medelam.
 Nil et habens sterilem nisi fletum et vota vocabam
 Nutrices musas, gremioque effusus amico,
 Præsentem antiqua solabar imagine luctum ;
 Prospectansque dies nebula fugiente serenas,
 Abstergens lacrymas, ventura pace fruebar.

Nous connaissons le sage antique contemplant les tempêtes ; ici c'est le sage chrétien attendant le retour des jours sercins.

Ne suis-je pas tenté de traduire ces beaux vers ? Qu'on m'en permette la libre imitation :

Ainsi, lorsque frémit l'Europe épouvantée
 Au bruit des factions qui l'ont ensanglantée
 Lorsqu'à notre signal chaque peuple obéit,
 Que dans chaque cité la discorde mugit,

Ardente, respirant le meurtre et les rapines,
Déchirant la patrie et semant les ruines ;
Moi, je chantais les Grecs et les Troyens rivaux ;
De l'aveugle divin admirant les travaux,
Inégal à guérir les fureurs meurtrières,
Et n'ayant rien sinon des pleurs et des prières,
Des Muses j'appelais le nom inspirateur,
Et doucement bercé dans le sein protecteur,
Charmant les maux présents par d'antiques images,
Suivant dans le lointain la fuite des nuages,
Et voyant dans le ciel des jours purs revenir,
Consolé, je goûtais la paix de l'avenir.

L'espérance ! c'est le charme de tous les maux, et même de ceux qui ne finissent pas. Heureux l'auteur de l'Iliade latine à qui a suffi ce doux prix d'une vie laborieuse, cachée et digne d'envie !

LAURENTIE.

UN SOUVENIR DE GLUCK.

Quand saint Dominique institua le Rosaire, toute son ambition était de donner aux enfants pauvres et ignorants du bon Dieu un moyen facile de suppléer à la récitation du psautier. Mais son humilité fut trompée. Bien des hommes illustres ne crurent pas indigne d'eux de s'unir de cœur et de bouche aux brebis ignorées du troupeau de Jésus-Christ. Dans la liste des dévots du Rosaire, on rencontre des noms de papes, de cardinaux, d'évêques, d'empereurs, de rois, de savants, d'artistes, et aussi celui du compositeur Gluck. C'était un homme richement doué, qui dut sa gloire à son talent ; et, il faut bien l'avouer, cette gloire d'un des grands réformateurs de la musique fut une gloire presque toute mondaine.

Les biographes du grand homme se sont complus dans l'énumération des grâces faites à son génie. Fils d'une noble famille du Haut-Palatinat, Christophe Gluck ne dut pas avoir à lutter contre ces difficultés de l'éducation première, si pénibles pour les enfants dans le cerveau desquels l'intelligence bouillonne, et qui, avides de savoir, ne trouvent qu'à grand-peine des aliments à leur faim. Ces souffrances sont-elles un obstacle au développement du génie ? Nous ne le croyons pas : par cela seul que ce sont des souffrances, elles ont leur effet

salutaire ; mais la nature ne peut s'empêcher de mettre au nombre des faveurs l'exemption de la lutte et de la douleur.

Plus tard, disent encore les biographes, le talent du jeune musicien alla s'inspirer des beautés de l'harmonieuse Italie, et se perfectionner sous la direction de celui qu'on appelait alors le grand maître : San-Martini.

Nous n'accompagnerons pas les historiens dans le récit de ses triomphes. Nous ne suivrons pas, au bruit des applaudissements, les représentations de ses ouvrages. Disons seulement encore qu'un jour, devenu maître à son tour, Gluck eut pour élève la reine de France.

Mais, parmi toutes ces faveurs, une faveur lui fut accordée, sur laquelle beaucoup ont pris moins de soin de s'arrêter, parce que sans doute ils l'ont moins comprise. Pour nous, c'est celle-là que nous apprécierons entre toutes, parce que nous savons ce qu'elle vaut : deux fois dans sa vie, Gluck rencontra la parole et l'influence bénie d'un moine.

Il était encore enfant. Un moine lut dans ses yeux son génie et lui prédit sa future gloire. Quelques-uns ont ironiquement nié cette divination. Mais elle ne me surprend pas : il n'est tel que ceux qui s'oublient et qui s'immolent, pour s'occuper de la vie des autres et voir clair dans leur destinée. Leur vie, à eux, les occupe si peu ! et le sacrifice de soi-même laisse tant de place libre dans l'esprit et dans le cœur !

Une autre fois, — c'était également dans son enfance, — Gluck eut encore le même bonheur ; et même le bonheur fut plus grand, car celui qui avait deviné son génie n'avait fait que lui révéler ce qu'il serait un jour, sans influencer sur son développement, tandis que celui-ci allait introduire dans sa vie un élément nouveau et immortel. — Sans doute, héritier, au XVIII^e siècle, de ses ancêtres du moyen âge, ce moine artiste lui révéla quelque grand secret, resté enseveli dans quelque vieux cloître ? — Point du tout : il lui apprit simplement..... à réciter son Rosaire.

Un jour, le petit Gluck avait chanté. Sa voix fraîche et pure avait tremblé sur les saintes paroles, comme tremblent les perles de la rosée sur la feuille des arbres ; son âme innocente avait passé tout entière dans la mélodie sacrée, et le bon moine, qui s'y connaissait, avait été ému jusqu'aux larmes. Au sortir de l'office, il s'approche du petit virtuose, et, passant ses doigts vénérables dans les boucles de sa blonde chevelure : " Mon fils, lui dit-il, je me sens pris d'amitié pour toi. D'ordinaire, lorsqu'on aime un enfant, on se plaît à lui faire quelque petit présent, par lequel on soit rappelé à son souvenir : moi, je n'ai rien au monde, grâces en soit rendues à mon Dieu ! Dans ma pauvreté, je puis te faire un don pourtant, à la condition que tu consentiras à

l'accepter pour toujours..." Le petit Gluck tendit la main, et son nouvel ami y déposa un Rosaire. Il apprit à l'enfant l'art de joindre à la prière du Seigneur et à celle de l'ange, la méditation qui rend le Rosaire vraiment fécond.

Qu'était ce moine ? Comment s'appelait-il ? Nous ne saurions le dire. Mais ce que nous savons, c'est que, à lui aussi, Dieu avait donné la pénétration qui naît du sacrifice, pénétration qui peut être s'ignorait elle-même, mais qu'on eût pu croire prophétique.

Pressentait-il que l'enfant serait un jour artiste ? que les joies de l'artiste ne sont pas toujours pures ? et voulait-il les sanctifier au contact journalier des joies immaculées ?

Avait-il entrevu ces jours de désillusionnement, rendus encore plus amers par le contraste des triomphes passés ; ces jours où l'attrait de la nouveauté porterait les applaudissements ailleurs, et où la royale élève du vieux maître, alors que la continuation de sa sympathie eût suffi à arrêter la désertion des louanges, serait des premières à l'oublier ? Ou du moins avait-il compris combien les enfantements du génie déchirent l'âme, et voulait-il la fortifier par la contemplation des divines douleurs ?

Avait-il songé, enfin, que celui qui vit au milieu de plantes embaumées ne sent pas tourner sa tête au parfum d'une pauvre petite fleur, — et que, pour celui qui s'est accoutumé à respirer les gloires célestes, les gloires humaines n'ont plus de quoi enivrer ?

Joies, douleurs, gloires ! mystères du Rosaire ! mystères de la vie ! en vous donnant à l'enfant qu'il aimait, le pauvre moine lui avait tout donné !

Et l'enfant promit, et il fut fidèle. Le jeune homme eut l'âme assez grande pour ne pas renier les engagements de l'enfant. On dit qu'aux jours de ses plus beaux triomphes, il trouvait moyen de quitter un instant les royales soirées de Versailles, et qu'appuyé sur le socle d'une de ces statues plus que profanes qui décorent les avenues du parc, il aimait à répéter, dans l'ombre et le silence, les chastes paroles que l'ange adressait jadis à la Reine des vierges. Lorsque ces jours de la jeunesse qui rendent trop d'hommes ingrats envers les pieux souvenirs de l'enfance furent écoulés, il n'y eut plus à craindre que l'artiste devint infidèle à la mémoire de son saint ami : il connaissait trop la vie de ce monde pour ne pas être heureux de se retremper aux pensées d'un monde meilleur.

Un jour il donnait un concert à Vienne. Il avait quitté la salle depuis quelques temps. On ne s'en étonnait pas : on supposait que les émotions du triomphe l'avaient obligé de respirer un instant. Cependant l'absence se prolongeait outre mesure ; les exécutants ne pouvaient plus se passer du maître. On se mit à sa recherche, et, dans le parc, on le

trouva sans connaissance, étendu au pied d'un arbre, tenant dans sa main un Rosaire...

Gluck ne se releva pas de ce coup terrible ; et le dernier acte qui honora sa vie fut l'acte d'une piété fidèle, l'acte d'un serviteur de Marie.

Et beaucoup disent :—Heureux Gluck, d'être mort après avoir revu sa patrie ! Heureux d'être mort dans les enivrements de l'art qui fut sa gloire ! Heureux d'être mort, après tant de triomphes, au milieu d'un triomphe encore !...

Et nous, nous dirons simplement :—Heureux Gluck, d'avoir eu dans sa vie l'amitié d'un moine ! Heureux d'être resté fidèle à cette amitié sacrée ! Heureux d'être mort en priant !

PIERRE, ROSENKRANZ.

FIOR D'ALIZA.

(Voir page 11.)

CHAPITRE PREMIER.

L'ambassade française à Naples était alors dirigée par le duc de Narbonne, émigré rentré d'Angleterre avec le roi Louis XVIII, mais émigré formé à Londres aux usages du régime constitutionnel, complètement rallié à la Charte française, cette transaction habile et loyale entre 89 et 1815, qui affermissait les rois et qui coïntéressait les peuples libres à la monarchie populaire. C'était un homme modeste, timide ayant peur du son de sa propre voix, mais plein de bon sens et d'aperçus justes, un des hommes qui n'aiment pas à paraître en scène, mais qui ont, comme spectateurs, le sens le plus parfait des situations. Il soignait à ces dons renfermés de son âme une bonté exquise qui le faisait adorer de ses subordonnés. Il m'accueillit dans son ambassade comme dans une famille ; il eut pour ma femme et pour moi, pendant les quelques mois de notre séjour, des égards et des bontés qui nous rendront son souvenir éternellement respectable et cher.

Particulièrement attaché au roi Louis XVIII et tenant de lui sa place beaucoup plus que du ministère, il dépendait moins de M. Pasquier que de M. de Blacas. M. de Blacas, favori du roi, déplacé en 1815 et relégué à Rome où il représentait la France comme ambassadeur, avait sur les légations de France en Italie une direction presque absolue,

avouée par le roi et complètement opposée à celle du ministère. Il était l'oracle secret de la monarchie absolue, oracle que nous avons l'ordre d'interroger dans tous les cas soudains et difficiles. Cet oracle contre-révolutionnaire, en passant par l'âme absolue de M. de Blacas, ne pouvait pas être favorable au tempérament que la politique exigeait de nous. Le duc de Narbonne était forcé de le consulter, mais il n'approuvait pas ses réponses. Il remit les affaires à M. de Fontenay, premier secrétaire d'ambassade, comme cela se fait ordinairement dans les circonstances équivoques, afin de pouvoir désavouer des hommes secondaires, et il resta de sa personne à Naples encore quelque temps, pour recevoir des instructions de Paris.

M. de Fontenay était de mon pays, gentilhomme des environs d'Autun, ami de mes amis, beaucoup plus âgé et plus mûr que moi ; il était entré dans la carrière diplomatique par l'influence de M. Courtais de Persigny, envoyé de France à Rome, immédiatement après la Restauration. C'était un des hommes les plus solides, les plus aimables et les plus capables sous l'apparence de l'ancienne légèreté française. Mais sa légèreté n'était qu'une qualité et nullement un défaut de son esprit. Son sourire bienveillant donnait de la grâce au sérieux de ses pensées, et ses mots fins et à deux sens portaient d'eux-mêmes et touchaient avec justesse à leur double but, comme deux traits partis à la fois d'un même arc : l'un pour faire sourire, l'autre pour faire penser. Il avait par-dessus tout un cœur d'or, pur, solide et franc comme le caractère de la Bourgogne, un peu railleur, mais jamais mordant. La jalousie n'avait jamais approché de ce cœur. Il jouissait du bonheur de faire valoir ses inférieurs et ses égaux. Tel était l'homme avec lequel j'avais à faire mon noviciat diplomatique dans une circonstance où l'on apprend beaucoup en peu de temps. Les révolutions suppléent au temps en concentrant beaucoup d'événements dans quelques mois. Les campagnes comptent double quand on se bat, elles comptent triple quand on négocie : il faut manœuvrer aussi vite que les passions d'un peuple en ébullition.

Nous n'eûmes pas deux pensées, M. de Fontenay et moi ; il m'associa à tout, nous agîmes en commun sous l'inspiration de son grand sens et de son expérience. La situation complexe de la cour de Naples, les conseils secrets où nous fûmes appelés et les négociations confidentielles avec les chefs de partis et avec les membres les plus influents du parlement, rendaient notre action très-intéressante, quelquefois périlleuse et dramatique. J'en ai rendu compte dans la partie politique de mes œuvres complètes intitulée : *Mémoires politiques*. Je ne traite dans ces confidences que de cette partie intime qui touche seulement au cœur et qui n'intéresse que la famille et les amis. Glissons donc.

Pour soustraire ma femme et sa mère aux convulsions de la capitale en révolution, j'avais loué, dans l'île d'Ischia, à quelques lieues en mer, une charmante habitation, appelée la Sentinella, que l'on voit encore pyramider au sommet d'un cap avancé de l'île, quand on débouche du golfe de Gaète dans le golfe de Naples, non loin de la côte des champs Phlégréens et du promontoire merveilleusement désert de Misène. Cette maison, entourée de treilles, est dominée par l'Epoméo, montagne couvertes de bois de lauriers et de jeunes châtaigniers, qui divise l'île en deux zones. Elle domine elle-même la mer, qu'on voit luire à ses pieds, à travers la claire-voie de pampres. A cette hauteur, les voiles qui glissent sur cette surface d'un bleu vif, comme un second ciel, ressemblent à des ailes de colombes blanches qui volent en silence, d'arbre en arbre, parmi les oliviers.

Je m'embarquais à Pouzzoles une ou deux fois par semaine, dans une de ces petites barques à un ou deux rameurs, que j'avais si bien appris à manier moi-même dans ma première jeunesse. (Voyez *Graziella*, Œuvres complètes.) Nous déployions la voile quand le vent était favorable, et nous faisons cette traversée en deux ou trois heures de navigation. Je trouvais ma femme au bord de la mer et nous remonions par les vignes à la Sentinella, en causant des événements de Naples pendant la semaine. Le contraste du calme resplendissant de cette solitude, cernée par les flots de la mer, avec le bruit menaçant et tumultueux d'une grande ville en révolution, augmentait la sensation de bonheur, de calme et de sécurité qu'inspirait cette résidence enchantée entre le ciel et l'eau. Nous en jouissions jusqu'à l'ivresse. Toutefois cette ivresse avait, pour moi seulement, quelque arrière-goût de mélancolie, en songeant à Graziella, cette fleur précoce que j'avais cueillie dans la même île, et en revoyant de loin sur Procida les ruines de la cabane de son père, abandonnée aux ronces depuis la mort de la jeune fille, et marquant l'horizon d'une borne funèbre dans le passé, comme il devait l'être si souvent dans mon avenir. Mais la jeunesse à des végétations qui recouvrent tout, même les tombes.

Nous passions la matinée sous les longues et hautes treilles chargées de raisins mûrs, comme d'autant de lustres d'ambre qui laissaient les rayons de l'aurore transluire, à travers leurs grains jaunis, sur nos têtes. Nous y portions des livres italiens de la grande époque lyrique ou épique, tels que Dante, Pétrarque, Tasse, ces hommes qui ont doté l'Italie de chefs-d'œuvre. Quelquefois, j'y portais mon album et des crayons; moi-même, Pétrarque inférieur pour une autre terre et un autre temps, j'écrivais quelque harmonie ou quelque méditation.

A midi, nous rentrions pour déjeuner à l'ombre plus fraîche des terrasses de la Sentinella, puis la sieste napolitaine, la musique, la

peinture, abrégeaient les heures du milieu du jour ; quand le soleil baissait et que les grandes ombres dentelées de l'Époméo se déroulaient sur les flancs de la montagne, nous parcourions, tantôt à pied, tantôt sur des mules aux pieds agiles, les sentiers escarpés de l'île, en contemplant les feux souterrains du Vésuve briller à l'horizon comme un phare tournant, tantôt visible, tantôt flamboyant sur les bords des mers aux yeux des matelots.

Ainsi se passa l'été. Je ne retrouvais la politique que les jours de la semaine où mes fonctions me ramenaient à l'ambassade. Je prenais une part très-vive et très-confidentielle aux différentes phases et aux différents orages que cette révolution suscitait dans le peuple, dans le parlement et dans le palais. Ce fut là que j'eus l'occasion de voir et d'admirer, suspendue aux bras de sa mère, cette ravissante princesse Christine, dans toute la fleur de beauté et d'intelligence, que son sort destinait pour épouse au roi d'Espagne, Ferdinand VII, et qui a su, au milieu des tempêtes, plaire, gouverner, transmettre un trône à sa fille, régner, tomber, ou plutôt se retirer du trône, plus heureuse et plus habile que Christine de Suède, dans le demi-jour d'une existence à l'abri des coups de vent. On distinguait déjà dans sa gracieuse et spirituelle physionomie les signes d'une femme courageuse qui saurait faire de la jeunesse, de la beauté et de l'attrait trois pouvoirs politiques aussi irrésistibles que la nature. Elle flottait sur les ondulations des plus graves et des plus tragiques événements comme une rose de Pæstum arrachée de sa tige sur les flots bouillants du golfe. Nous en étions tous respectueusement enivrés.

L'automne venu, le vieux roi partit avec le consentement de son peuple, difficilement arraché, pour aller, disait-il, plaider lui-même la cause de la révolution auprès des souverains réunis au congrès de Troppau. On sait ce qui en arriva. L'armée napolitaine, commandée à Entrodocco, par un général mandataire des carbonari, se dispersa au premier coup de canon, hors de portée, d'un faible corps autrichien, dans les vignes. Il n'y avait rien à en conclure contre la bravoure individuelle de ce peuple souvent héroïque quand une généreuse passion l'anime ; mais les carbonari ne lui présentaient pour rois que des tribuns militaires, et pour causes, que des théories qu'il ne pouvait ni comprendre, ni aimer. Les sociétés secrètes, excellentes pour soulever, sont incapables de combattre. La fumée du coup de canon d'Entrodocco fit rentrer les carbonari dans l'ombre. Le général Foy, qui venait de prophétiser à la tribune de Paris que l'armée de la Sainte-Alliance ne sortirait pas des défilés d'Entrodocco, retira sa prophétie. Le brave et téméraire général Pepe n'osa pas reparaitre à Naples ; il se réfugia en Angleterre, puis en France. Il y réfléchit.

sur le danger d'être le général d'une société secrète. C'était un bon soldat et un honnête homme, incapable d'un crime, mais très-capable de rêver un rôle héroïque à la tête de bataillons qu'il trouvait évanouis en se retournant. Je lui restai toujours attaché de cœur jnsqu'à sa mort.

L'état de ma femme, avancée dans sa première grossesse, et la convenue de la soustraire, au moment de ses couches, au tumulte d'une ville en révolution, m'e firent partir pour Rome. J'y arrivai au moment où un détachement de l'armée autrichienne campait de l'autre côté du Tibre, prêt à entrer dans la ville, si une révolution analogue à la révolution d'Espagne, de Naples et de Turin, venait à éclater, comme on l'annonçait à toute heure. L'ombre de ce détachement suffit pour arrêter les révolutionnaires carbonari de Rome et des Etats du Pape. Tout resta dans le calme habituel de cette capitale de la religion, de la science et des arts. La société était nombreuse, cosmopolite, brillante. Le gouvernement du doux et pieux Pie VII, souvent persécuté, jamais persécuteur, y était insensible et aimé. L'ami de ce Pape, le cardinal Consalvi, y régnait par la séduction bienveillante de son caractère. Rome, sous son gouvernement, ressemblait à une république où chacun pense et dit ce qu'il veut, sans que personne inquiète ou tyrannise personne. C'était la ville hanséatique des consciences et des opinions. Aucun gouvernement ne pouvait offrir une liberté aussi complète, malgré les vices inhérents à cette nature de gouvernement, composé d'une monarchie sans hérédité, d'une démocratie sans représentation, d'une aristocratie étrangère sans patriotisme, et d'un sacerdoce sans responsabilité. Mais tous ces vices théoriques disparaissaient dans la pratique par le caractère que Pie VII et Consalvi imprimaient à son régime. J'étais particulièrement recommandé au cardinal-ministre que je voyais presque tous les jours chez la célèbre duchesse de Devonshire, patronne de tous les hommes de lettres et de tous les artistes romains. Veuve d'un des plus opulents seigneurs des trois royaumes, elle employait son immense fortune à faire fleurir l'Italie d'une seconde Renaissance. Le cardinal Consalvi la visitait deux fois par jour, une fois dans la matinée pour les intérêts politiques de son gouvernement avec l'Angleterre, dont elle passait pour l'ambassadeur anonyme ; une fois dans la soirée, pour s'y délasser dans un petit cercle d'hommes d'esprit des soucis du ministère.

Le chevalier de Médici, premier ministre du roi de Naples avant l'explosion des carbonari, réfugié momentanément à Rome par crainte de l'assassinat dont il avait été menacé, nous y charmait, tous les soirs, par l'agrément de sa conversation napolitaine, la plus spirituelle et la plus voltairienne des conversations. L'abbé Galiani, le plus sensé et le

plus amusant des économistes, ne causait pas avec plus d'originalité, contre l'honnête et pesant Turgot dans ses entretiens sur la liberté du commerce des blés. Il donnait le ton à l'auteur de *Candide*. J'ai toujours soupçonné Voltaire d'avoir dans les veines du sang napolitain, et, en remontant un peu plus loin, j'ai reconnu que je n'avais pas tout à fait tort. Il y a des verves de race qu'on n'invente pas ; Médici était de la famille.

Le vieux roi de Naples Ferdinand, quoiqu'il passât pour un lazzarone sur le trône parmi les libéraux de Paris, avait lui-même autant de cet esprit napolitain, fin et railleur, que tout son royaume. Il revenait en ce moment du congrès de Troppau avec la jolie duchesse de Florida, sa favorite, dont il avait fait sa femme, comme Louis XIV de madame de Maintenon. Mais c'était une Maintenon sicilienne, avec le pédantisme de moins, la jeunesse et la beauté de plus. Il écrivait à son fils, le régent de Naples, pour être communiquées au parlement, des dépêches pleines de l'éloge des chiens de chasse qu'il ramenait pour chasser le sanglier en Calabre.

Il s'arrêta quelques mois à Rome avant de rentrer dans son royaume, pour laisser aux Autrichiens et à son fils, son lieutenant général, l'odieux et les embarras de sa restauration. Elle ne fut, du reste, que plaisante et non sanglante. Tout fut liquidé et soldé par quelques exils promptement révoqués. Il y avait eu peu d'excès, il n'y eut pas de vengeance. Le pape, selon l'usage, lui donna à dîner en grande cérémonie au Vatican le jeudi saint. Par une faveur tout inusitée, le cardinal Consalvi m'invita à cette table de pape, de rois et d'ambassadeurs. C'était contre l'étiquette, mais les rois passent par-dessus et les poètes par-dessous.

Peu de jours après, j'eus un fils qui fut baptisé à Saint-Pierre de Rome, et tenu sur les fonts du baptême par une belle Vénitienne, devenue une grande dame polonaise, la comtesse Oginska. Cet enfant, né sous les plus heureux auspices, échappa comme ma fille, en mourant jeune, à sa triste destinée. L'un ne vit que mon aurore, et l'autre que mes jours de fêtes. Je les pleurai sincèrement tous les deux, mais quand je me regarde maintenant, je suis tenté de ne pas les plaindre. Les malheurs d'un père obligé à travailler jusqu'à satiété pour vivre et pour faire vivre ceux qui se sont compromis pour lui et pour leur patrie, sont un triste héritage à recueillir. Mieux vaut la paix du ciel, où nous nous retrouverons tous, consolés, les uns d'être morts, les autres d'avoir vécu !

Les nouvelles circonstances politiques où se trouvait le royaume de Naples après le retour du roi ne permettant guère au ministère français d'y employer avec convenance les mêmes agents qui avaient eu à traiter

avec la révolution, je reçus un congé indéfini pour rentrer en France. J'en profitai au printemps, et je revins lentement à petites journées par cette belle route de Terni et de Narni, toute ondoiyante de forêts et toute ruisselante de cascates, qui conduit en Etrurie comme dans un jardin du monde planté, taillé et arrosé pour le peuple-roi.

Nous nous arrêtâmes quelques jours à Florence. Le prince de Carignan, devenu depuis le roi Charles-Albert, repentant de son apparente complicité dans la révolution militaire de Turin, était venu y cacher sa faute chez son beau-frère, le grand-duc de Toscane, dans une retraite du palais Pitti ; son écuyer, Sylvain de Costa, un de mes amis les plus intimes et les plus loyaux, me découvrit dans mon hôtel ; il annonça à son prince mon arrivée, et revint de sa part me demander une entrevue secrète chez moi.

Je ne le permis pas par respect pour ce jeune proscrit d'un trône, et j'allai au palais Pitti lui présenter mes hommages et des espérances de réconciliation avec la cause des rois, qu'il ne tarda pas à aller servir en Espagne. Se doutait-il alors qu'il régnerait vingt ans en Piémont sous la tutelle de l'Autriche et sous l'influence absolue des jésuites, et qu'il reprendrait, vingt ans après, les ordres des carbonari, les armes contre l'Autriche, les conspirations contre le pape, le patronage de la France révolutionnaire, et qu'il laisserait l'Italie conquise et tous les princes, ses collègues et ses parents, chassés par son fils de ces mêmes palais où lui-même avait reçu l'hospitalité de famille ?

Ce que l'esprit n'ose prévoir, les événements et les caractères l'amènent. L'inattendu est le nom des choses humaines. Nos neveux en verront bien d'autres avant que l'Italie en revienne à la seule unité honnête et forte qui lui convienne et qui convienne à la France : la confédération-république d'États.

Je passai l'été dans une belle vallée des Alpes, auprès de ma sœur, non loin de Chambéry. Ma femme, fière de son bel enfant, et trop frère pour pouvoir le nourrir longtemps, fut remplacée par une paysanne de la Maurienne, au teint de rose, aux dents d'ivoire ; mais, hélas ! l'enfant dépérissait sur ce sein de neige : on n'achète pas la vie, Dieu la donne ou la refuse.

Entretiens de LAMARTINE.

(*A continuer.*)

* * L'humilité est une cuirasse qui amortit les coups portés par l'hostile volonté humaine, mais cette cuirasse fait défaut au cœur.

* * Il y a des paroles qui valent les meilleures actions, parce que, en germes, elles les contiennent toutes.

PARIS, CAPITALE DU MONDE.

Quoique ce livre porte au frontispice les noms de deux hommes d'esprit, je l'ai ouvert avec quelque inquiétude. Le titre m'importunait : *Paris capitale du Monde*, cela sent l'emphase, l'admiration et presque l'enthousiasme. Trouve-t-on dans ces pages, me demandai-je, l'apologie de M. Haussmann, ce destructeur et ce reconstructeur de villes, et le panégyrique de la ligne droite que j'aimerais mieux rencontrer dans la conduite de certaines gens que de la voir prévaloir dans toutes nos rues ? C'est peut-être le même motif qui porta les Athéniens à prononcer l'ostracisme contre l'Aristide, surnommé le Juste ; mais j'avoue que l'éloge de M. Haussmann commence à m'agacer singulièrement les nerfs. C'est bien assez qu'il se charge de le faire lui-même dans les journaux, assaillis deux ou trois fois par semaine de ses interminables *Commudiqués*. A force d'avoir raison contre tout le monde, il finit par avoir tort à mes yeux, Paris capitale du monde, disais-je intérieurement, j'en suis ravi pour le monde, si cela lui convient, mais non pas pour moi, infortuné pari-ien, que le monde met à la porte de Paris.

Je ne me reconnais plus dans ce Paris troué, effondré, éventré, où les maisons sont mises en coupe réglée comme des bois de haute futaie, où, par un singulier esprit de contradiction, M. Haussmann remplace les rues par des promenades et les promenades par des rues, bâtit le Luxembourg, plante le faubourg Saint-Germain, applatit les collines, exhausse les vallées, mêle tout, change tout, et bouleverse tout pour tout arranger. Que cela dure encore quelque temps, et moi, Parisien pur sang, né presque en face de Saint-Roch, à l'ancien hôtel de Boulogne, élevé à Paris où j'ai passé ma vie, je serai obligé pour trouver mon chemin dans le Paris de M. Haussmann, d'acheter le *Guide des Etrangers*. C'est bien bon à Son Excellence, sans doute (comme sénateur, M. Haussmann a droit au titre d'Excellence), de se mettre l'esprit à l'envers pour mettre Paris sans-dessus-dessous ; mais j'avoue que si quelqu'un se présentait chez moi pour me rendre malgré moi un service du même genre, bien entendu à mes dépens et non aux siens, s'il faisait décrocher les rideaux, renouveler les papiers, déplacer les glaces ; si, non content de cela, il abattait les cloisons, mettait la chambre à coucher dans le salon et le salon dans la chambre à coucher,

le garde-manger dans la bibliothèque, la bibliothèque dans le garde-manger, et, comme on dit, le grenier à la cave et la cave au grenier, je lui ouvrirais bien vite la porte, de peur d'être tenté de lui ouvrir les croisées.

Voilà le sentiment avec lequel j'ai ouvert le livre de MM. Edmond Texier et A. Kampfen. Eh bien ! à mesure que les pages tournaient, j'ai été agréablement surpris. Je ne sais pas si j'ai beaucoup d'idées communes avec les auteurs, mais du moins nous pensons absolument de même sur Paris capitale du monde. J'ai connu un temps où Paris n'était que la capitale de la France, charmante capitale d'un noble pays, mais où la société polie du monde entier se plaisait à s'y faire présenter. Il y avait des salons où l'on causait un peu de tout, de la politique, de la littérature, du théâtre, des arts, de l'événement du jour, d'un grand succès de tribune, d'une séance comme celle d'hier, où l'on a appris, par une révélation de M. Vandal, jusqu'à quel point le sens du toucher est développé chez messieurs les postiers qui peuvent deviner dans une enveloppe cachetée une lettre de Monsieur le Comte de Chambord, de Talma terminant sa carrière, de Rachel qui commençait la sienne, de la grande querelle de la ligne contre la couleur, d'Ingres contre Eugène Delacroix.

Nous faisons les honneurs de ce Paris-là aux étrangers de distinction qui le visitaient ; nous étions chez nous. Ce Paris-là n'existe plus. M. Haussmann et son armée de maçons l'ont tué. Notre Paris athénien a été remplacé par Paris capitale du monde, c'est-à-dire par un immense caravansérail, par une auberge gigantesque où tout le monde est chez soi, excepté nous autres pauvres enfants de Paris, qui serons bientôt trop pauvres pour loger dans la ville où nous sommes nés ! Tout y est changé, le ton, les manières, les modes, les mœurs, la langue, les habitudes, la cuisine, le théâtre, les ameublements. On ne parle plus, on ne marche plus, on ne s'habille plus, on ne se loge plus, on ne mange plus comme dans l'ancien Paris, comme dans le vrai Paris ; le Parisien s'en va, et la Parisienne est morte. La plupart de nos auteurs dramatiques écrivent comme nos cuisiniers assaisonnent pour ce consommateur peu délicat que les chemins de fer nous amènent, et l'on ne sert plus sur la scène comme sur les tables des restaurateurs que des viandes faisandées et fortement épicées.

Voilà ce qu'ont vu, voilà ce qu'ont déploré MM. Edmond Texier et A. Kampfen : " En quelques années, s'écrient-ils, la vieille ville fut jetée par terre. Ne me demandez plus où est le Temple, où est l'hôtel Barbette, où est cette vieille maison en briques rouges, où la femme de Scarron, la future reine de France, remplaçait par une anecdote le rôti absent. Quelle anecdote tiendrait lieu aujourd'hui de rôti ? Mais que

de boulevards, que de monuments, et surtout que de casernes ! Et tout cela propre, reluisant, aligné comme un régiment sous les armes. Quand Paris n'était pas encore la ville des nomades, il avait des quartiers qui différaient les uns des autres et qui constituaient autant de petites villes dans la grande. Sur chaque boulevard, le spectacle changeait. Le promeneur, parti de la Madeleine, marchait jusqu'à la Bastille, au milieu d'un panorama sans cesse renouvelé... Prenez aujourd'hui le premier nomade venu, conduisez-le les yeux bandés sur le boulevard de Sébastopol ; le bandeau baissé, il se croira sur le boulevard Malesherbes. Plus de jalousie entre les quartiers. Celui-ci est la copie de celui-là."

N'était-ce pas ce que j'avais l'honneur de vous dire ? Les souvenirs historiques s'en vont, la ligne droite l'exige, et que peut-on refuser à la ligne droite ? Si la symétrie le demandait, on mettrait le Champ-de-Mars à Notre-Dame et Notre-Dame au Champ-de-Mars. Mais ce n'est pas seulement l'aspect extérieur de la ville qui change : " En quelques années, continuent les auteurs, les habitants se sont transformés comme la ville, tout est neuf, les maisons et les mœurs. En un an on arrive à la fortune ou à la police correctionnelle. Les courtisanes tiennent le haut du pavé, et les grandes dames marchent dans les pantoufles des lorettes."

MM. Texier et Kampfen ne s'arrêtent point en si beau chemin. Une fois entrés sur la route de la vérité et de la grande satire, ils mènent leurs lecteurs bride abattue : fouette, postillon ! ce n'est pas moi qui les arrêterai. Arrière le sage et égoïste Fontenelle, qui disait : " Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas." Il faut l'ouvrir, au contraire, et aussi large que possible, car il n'y a que la vérité qui serve. La vérité, comme les médicaments salutaires, est quelquefois amère à la bouche, mais elle guérit, et le mensonge emmiellé empoisonne. Écoutons donc les deux écrivains jusqu'au bout : " Paris, s'écrient-ils, est devenu l'amuseur de l'Europe. C'est depuis cette date que l'altération s'est faite dans les mœurs et jusque dans la langue. Dans la colonie étrangère, le français et le néologisme vivent dans la plus aimable familiarité.

— " Je ne me laisserai plus *entortiller*, disait un soir la femme d'un ambassadeur.

" Qui donc avait tenté d'*entortiller* cette grande dame ?

" On cite ce joli mot d'une princesse impatientée des louanges données à une rivale : " Si elle a plus de *chic* que moi, j'ai plus de *chien* " qu'elle."

" Que va-t-il arriver si cette immigration continue ? Que Paris sera un ramas inouï de toutes les races, de tous les chercheurs d'aventures,

une ville de courses, de jeux, de danses, de fêtes perpétuelles, de bacchanales. Plus de peuple, mais une foule anonyme sans patrie, sans mœurs, sans nationalité, une foule prête à tous les jugs, semblable à cette multitude qui à Rome et à Byzance, battait de ses flots pressés, mais dociles, le Palais des Césars."

Enfin, vient cette épitaphe de la Parisienne dont je déplorais il y a un moment la disparition : " Dans ce tohu-bohu universel, la Parisienne a disparu."

" Comme les autres, elle s'est enrôlée sous la bannière de l'extravagance ; elle ne sait plus se mettre, elle se costume. Des pelisses hongroises, des vestes de Palicares, des épauettes, des brandebourgs, tous les travestissements, et des bottes ! Un vêtement qui n'est ni féminin, ni masculin, l'uniforme d'un troisième sexe. Allez donc reconnaître la Parisienne sous ce harnachement ! Ah ! l'invasion ! "

Oui, l'invasion, c'est le mot. On parle de lever douze cent mille hommes contre les envahisseurs possibles et de nous faire tous soldats, pour mieux assurer la paix. Mais qui lèvera la landwehr du bon sens et du bon goût contre cette irruption des ridicules et des vices du monde entier ? Voilà ce qu'on se demande en lisant ce livre. N'est-ce pas bien pensé, n'est-ce pas bien dit ? Ne sont-ce pas les tristes vérités que nous échangeons quand nous nous rencontrons trois ou quatre pauvres Parisiens dans notre Paris, transformé par M. Haussmann en une grande forêt, aux allées longues, droites et uniformes, forêt où, pour achever l'illusion, les voleurs ne manquent pas, et où les étrangers nous arrivent, dit-on, de l'Inde comme une avant-garde des visiteurs de l'Exposition ?

Maintenant, lisez le livre. Il est court, il marche, car les auteurs savent qu'on ne lit plus guère, à Paris, que les livres qui arrivent au but presque en partant. Je vous recommande particulièrement deux ou trois chapitres ; l'*Expropriée* d'abord, qui m'a rappelé la mélancolique histoire de notre pauvre faubourg Saint Germain qu'on est en train de sacrifier au dieu du jour, le boulevard, sous prétexte de nous donner la lumière qui ne nous manque pas et l'air qui circule librement dans nos rues. L'hôtel de Vogué, cette maison hospitalière et charmante où l'honneur, l'intelligence et la grâce avaient leurs grands jours, n'est-il pas en effet renversé ? Ne se prépare-t-on pas à mettre la pioche dans les murailles de l'hôtel de Noailles, et la marée de la démolition ne va-t-elle pas atteindre bientôt l'hôtel de Broglie ? Vous pensez, j'en suis sûr, comme Mme Solesmes, l'*Expropriée* de *Paris capitale du monde*, lorsqu'elle demande à celui qui lui représente que la destruction de son hôtel abrégera de quelques minutes le trajet d'une gare à l'autre, si ces minutes gagnées valent tout ce qu'elles font perdre, en

habituant les hommes à se détacher de leurs affections, de leurs souvenirs, de tous les sentiments qui élèvent l'esprit et ennoblissent le cœur.

Je vous signalerai encore deux chapitres, l'un sur *Les Jeunes filles*, qui m'a rappelé quelques passages des conférences faites par le Père Hyacinthe à Notre-Dame, à propos de la manière dont les mariages parisiens se concluent, et le chapitre sur *Les Femmes honnêtes*, peinture, hélas ! trop exacte de ce monde de l'élégance et de la fashion suprême où les femmes honnêtes travaillent à effacer, par leurs toilettes, par l'extravagance de leur luxe, par les témérités tapageuses de leurs costumes et celles de leur langage frelaté des emprunts faits à l'argot des salons, les limites déjà bien vagues et bien incertaines qui séparent le grand monde du demi-monde, menacés de se confondre à force de s'être rapprochés.

Dira-t-on à cela que j'exagère, que je cède à une humeur pessimiste, et que je diffame mon temps au lieu de le juger ? Ma réponse sera bien simple. Voilà un religieux sorti du cloître pour monter à la chaire de Notre-Dame, le père Hyacinthe ; voilà un écrivain, à la plume sinon respectueuse au moins respectée, qui, depuis vingt-cinq ans, emploie son talent à la défense de l'Eglise, M. Louis Veuillot ; voici maintenant deux écrivains qui appartiennent à une école tout à fait opposée, puisque l'un est rédacteur du *Siècle*, M. Edmond Texier et Kampfen, et le pieux religieux, dans les sermons qu'il prononce du haut de la chaire de Notre-Dame, l'écrivain catholique dans les *Odeurs de Paris*, MM. Edmond Texier et Campfen dans *Paris capitale du monde*, arrivent à la même conclusion.

Qui oserait dire que dans l'accord d'esprits si divers, placés à des points de vue opposés, et différant entre eux par la position, par les études, par le caractère, par les idées, il n'y a pas une autorité importante dont l'impartialité ne saurait être récusée ? Au lieu de nous révolter contre ces voix sincères qui nous avertissent de l'une et l'autre rive que notre barque, emportée par le courant, va tout à l'heure se briser contre un écueil, ne vaudrait-il pas mieux les écouter ? Hélas ! j'oublie que, dans Paris capitale du monde, nous sommes arrivés comme autour de la Babel antique à la confusion des langues : tout le monde parle à la fois, peu de personnes écoutent et personne n'entend.

—L'Union.

. Le sourire sur les lèvres du vieillard, ainsi que les rayons du soleil couchant, pénètre l'âme d'une émotion douce et triste : c'est encore un rayon, c'est encore un sourire, mais ils peuvent être les derniers.

CAUSERIE.

M. Daniel Bernard a fait si bonne guerre au projet de sculpture conçu dans les bureaux de la rue de Croissant, que j'aurai peut-être mauvaise grâce à marcher sur ses brisées, et à venir à mon tour aborder la question Voltaire-Havin. Bien des gens trouvent qu'on a déjà fait trop de bruit à l'occasion d'une idée qui semble toute propre à nous distraire de choses bien autrement sérieuses et actuelles. Ils prétendent que nous avons "d'autres chats à fouetter". C'est possible. Mais la question a son prix. Elle est de celles qui reviennent périodiquement sur le tapis, et qu'il faut vider à fond toutes les fois qu'elles se présentent, au risque de beaucoup de lieux communs et de redites, et sous peine de laisser nos ennemis triompher de notre silence et de notre inaction. On sait qu'il y a des points stratégiques où les chocs militaires se renouvellent pour ainsi dire fatalement, et parfois à des siècles d'intervalle. Fleurus a donné son nom à quatre batailles mémorables. Voltaire a déjà donné le sien à une foule de rencontres célèbres dans le champ clos de la polémique. Les ennemis de l'Eglise jugent à propos de se réunir encore une fois et de masser leurs forces autour du vieux drapeau voltairien. Ils nous adressent d'insolents défis et poussent des cris de guerre. Nous est-il permis de reculer quand on nous offre ainsi le combat ?

L'idée d'élever une statue à Voltaire est assurément une idée lumineuse, mais elle n'est pas aussi nouvelle que peuvent le croire les lecteurs de M. Havin. Ce lampion a été allumé, pour la première fois, dans le salon de Mme Necker, une Gènevoise, qui avait une passion malheureuse pour les gens de lettres et l'esprit français. Le projet parut d'abord bouffon à Voltaire lui-même, qui en plaisante beaucoup dans ses correspondances. Puis il finit par se laisser faire en avouant avec modestie que ce serait là "un beau soufflet donné au fanatisme". C'est tout juste ce que prétend M. Havin. Pigalle fut chargé de l'exécution, et il s'en tira comme s'il avait été toute sa vie au service du grand Châtelet. Il partit pour Ferney, où il trouva Voltaire cassé en deux, le regard éteint et radotant entre une tasse de café et Mme Denis. Comment tirer une statue de cet amas d'os renfermé dans un sac de parchemin ? Pigalle a l'idée de réciter un des chants les plus égrillards de la *Pucelle*. Tout à coup le vieux de Ferney se réveille,

applaudit ; se jette au cou de l'artiste ; son regard pétille et lance des flammes.—“ Je tiens ma statue”, s'écrie Pigalle, et il repart pour Paris.

Le célèbre sculpteur se trompait : il ne tenait rien du tout. M. Arsène Houssaye lui-même appelle son œuvre “ un barbarisme de marbre”. On sait que Pigalle représenta l'auteur de *Candide* dans le costume que notre siècle a connu au mari de la reine Pomaré, mais sans les épaulettes. Ce beau chef-d'œuvre, qui déshonore à cette heure la bibliothèque de l'Institut, était fait pour la Clinique, où il pouvait du moins servir à des démonstrations d'ostéologie. C'est un squelette hideux et repoussant ; c'est Voltaire.

Quand cette nudité fut mise sous les yeux de Mme Necker, elle se voila les regards, poussa des cris de puritaine effarouchée, et jura, mais un peu tard, qu'on ne la prendrait plus à patroner des statues de gens de lettres. Pigalle fut assailli de quolibets ; “—Comment, lui dit-on un jour, avez-vous le cœur de vous habiller si bien quand votre Voltaire est tout nu ? — Fréron se chargera bien de le draper”, répondit l'artiste.

Cette statue de Pigalle donna donc lieu à un feu roulant d'épigrammes et à toute une polémique, où ceux qui se battent en ce moment sur le même sujet, pourraient bien trouver tout un arsenal d'arguments. *Nil novi sub sole.*

Quelques années plus tard, M. de Maistre reprit pour son compte ce projet d'une statue à Voltaire et l'on sait de quelle façon : “ Comment, s'écriait-il, vous peindrai-je ce qu'il me fait éprouver ! Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a plus de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui élever une statue..... par la main du bourreau.” Le *Siècle* est plus modeste : il se contente de la main de M. Havin. Il a raison, et j'avoue que j'ai peine à m'expliquer l'exaltation du grand de Maistre ; il semble ici dépasser la mesure, et on aurait mieux aimé le voir faire usage en pareil sujet de cette ironie de grand seigneur, dont il savait jouer avec un merveilleux talent. A quoi bon une trique quand une simple houssine suffit ?

Il est bien difficile, il est vrai, de garder son sang-froid en présence du dieu de l'impiété. Voltaire est l'expression vivante du mal. En lui s'incarne la haine de toute religion, de toute foi positive, la haine du Christ, de son Eglise, de ses ministres et de ses commandements ; et, ce qu'il y a de plus odieux, c'est que cet homme n'est point sincère, c'est que cette irréligion manque de conviction et n'est qu'une grande hypocrisie.

Un homme qui a bien connu Voltaire, qui, pendant plusieurs séjours

à Ferney a pu le surprendre dans son intimité et l'étudier à tout instant sur le vif, le Prince de Ligne, a dit que le principe de l'irréligion chez le roi des philosophes résidait entièrement dans son "désir d'être neuf, piquant et cité, de rire et de faire rire, d'être ce qu'on appelait alors un écrivain hardi." Il suffit de connaître un peu la vie de Voltaire et d'avoir parcouru ses œuvres, d'être au courant de ses contradictions et de ses variations pour souscrire au jugement du Prince de Ligne. Oui, Voltaire ne croyait pas..... à son incrédulité ; il ne croyait qu'en lui-même ; son impiété n'était que l'incarnation suprême d'une vanité colossale. S'il voulait en finir avec les dogmes, renverser les églises, dénicher les saints, fondre les cloches et briser les croix, c'était pour qu'on érigeât avec leurs débris sa propre statue.

Voilà tout le secret de l'impiété de Voltaire, de cette rage insensée qui lui aurait fait, comme l'a dit Joubert, lire trente ou quarante volumes in folio pour y trouver une petite plaisanterie irréligieuse. Qu'on examine avec conscience et bonne foi ses écrits et ses actes, et l'on arrivera forcément à conclure que cet esprit si ouvert et si délié, si entreprenant et si actif, qui a parlé de tout, touché à tout, n'avait sur rien aucune conviction, aucune opinion positive, sauf une excellente opinion de lui-même et de ses œuvres. Il avait foi en Voltaire, et voilà tout.

Je me trompe, il croyait aussi en Dieu. Cette croyance est visible dans ses traités et écrits officiels comme dans sa correspondance privée. A tout instant, il revient sur cette idée d'un Dieu créateur, personnel, distinct de la matière. Il en soutient l'existence envers et contre tous. Les philosophes athées de son temps et particulièrement Diderot et Lamétrie, lui semblent de véritable "fous". Mais chose étrange et qui suffit à démontrer l'infirmité originelle de ce singulier esprit, cette croyance demeure pour lui lettre morte, et il n'en tire aucune déduction philosophique. Voltaire n'est point athée ; mais, par une contradiction bizarre, il n'en est pas moins matérialiste. Ses opinions sur l'âme ne diffèrent en rien de celles de Locke et de Condillac. Il croit que la matière peut penser : "Comment, écrit-il à d'Alembert, comment vont les organes pensants de M. Rousseau ? A-t-il toujours mal à la glande pinéale ? S'il y a une preuve contre l'immatérialité de l'âme, c'est cette maladie du cerveau. On a une fluxion sur l'âme comme sur les dents". Y a-t-il une autre vie ? Voltaire n'en sait rien, et il résume sa croyance sur ce point par un mot significatif : "Le néant a du bon."

Voilà sa philosophie. Que dire de sa morale ? Elle se ressent tout naturellement d'une semblable liberté de pensée, et elle aboutit au pur sensualisme : "Il faut jouir ; tout le reste est folie," écrivait-il à Frédéric le 22 décembre 1772. Au risque de scandaliser les dévots du

voltairianisme, je suis bien forcé d'avouer que rien, dans la vie du "patriarche", n'est en désaccord avec cette maxime. L'homme moral ne vaut pas grand'chose chez le roi Voltaire. M. Louis Veuillot a dit, dans un moment de modération, que c'était une "franche canaille". Ce jugement n'est pas tout à fait exact, car l'auteur de *Candide* était une canaille sans aucune franchise; personne au monde n'a cultivé avec plus de succès l'art de feindre et d'exprimer le contraire de la vérité. Le mensonge et la fourberie, ces vices honteux, si opposés au caractère français, sont les péchés mignons de celui qu'on veut représenter comme le type de l'esprit français, et ils font en quelque sorte partie de son tempérament. Il y aurait toute une théorie et toute une casuistique du mensonge à extraire de ses œuvres: "Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal," écrivait-il à Thiériot; "c'est une très grande vertu quand il fait du bien." Et d'ailleurs: "Si vous avez mis Sauveau du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion."

On sait qu'il ne s'en fit guère faute: dans ses traités il mentait à ses éditeurs, dans ses contrats à ses vendeurs, acquéreurs ou emprunteurs; il mentait à ses amis dans ses lettres intimes, au public dans ses livres, à son curé et à Dieu dans ses communions. Sa vie a été comme un tissu de mensonges, de feintes, de ruses, de fourberies et de friponneries de toute nature. Si l'on veut des preuves, qu'on aille les chercher dans le curieux ouvrage de M. Foisset sur le président de Brosses, dans celui du pasteur Gaberel sur *Voltaire et les Gênois*, dans les *Lettres de Mme de Graffigny*, dans les œuvres du grand Frédéric, et surtout dans la correspondance de Voltaire lui-même, où l'on trouvera une multitude de faits caractéristiques, d'anecdotes et de pages illustrées de l'homme auquel M. Havin prétend élever une statue.

J'ai nommé le grand Frédéric. On connaît généralement l'histoire des rapports de Voltaire avec le philosophe couronné, depuis sa triomphante entrée à Potsdam, en 1750, jusqu'à la douloureuse aventure de Francfort, qui le laissa meurtri et contusionné dans tous ses membres. Ce que l'on connaît moins, ce sont les jugements exprimés par le roi de Prusse sur le roi Voltaire. Le public, il est vrai, n'est en possession de ces jugements que depuis un petit nombre d'années. Il faut les aller chercher dans l'édition monumentale des *Œuvres complètes* de Frédéric le Grand, publiées à Berlin en 1852. Mais on est bien récompensé de ses peines, je vous assure. On y voit comment M. de Voltaire était parvenu à inspirer à son royal ami, après trois années de tête-à-tête et d'intimité, un mépris incommensurable, immense et sans bornes, un mépris vivace et tenace, incurable et parfaitement motivé. Ecoutez plutôt!

“ Voltaire s'est conduit ici en faquin et en fourbe consommé ”, écrit Frédéric à Darget (tome XX des *Œuvres*) : “ Je lui ai dit son fait comme il le mérite. C'est un misérable, et j'ai honte pour l'esprit humain qu'un homme *qui en a tant* (sic) soit si plein de malveillance...”

“ Voltaire est le plus méchant fou que j'ai connu de ma vie : il n'est bon qu'à lire. Vous ne sauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies et les infamies qu'il a faites ici ; je suis indigné que tant d'esprit et tant de connaissances ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de Maupertuis, parce que c'est un fort honnête homme, et que l'autre avait pris à tâche de le perdre... Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop sensible aux manœuvres d'un singe qu'il devrait mépriser, après qu'on l'avait fouetté...”

“ Vous rirez, malgré votre hypochondrie, en apprenant qu'au même jour je reçois des lettres de Maupertuis et de Voltaire, remplies d'injures qu'ils se disent. Ils me prennent pour un égout dans lequel ils font écouler leurs immondices...”

Que dites-vous de semblables appréciations ? Ils me semblent qu'elles ne sont pas dépourvues d'un certain sel. Ce qui suit, extrait des lettres de Frédéric au comte Algarotti, n'est pas moins piquant :

“ Voltaire vient de faire un tour qui est indigne. Il mériterait d'être fusillé au Parnasse. C'est bien dommage qu'une âme aussi lâche soit unie à un si beau génie. Il a les gentilleses et les malices d'un singe. Je vous conterai ce que c'est, quand je vous reverrai...”

“ On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat ; je veux savoir son français, que m'importe sa morale ?...”

“ Croiriez-vous bien que Voltaire, après tous les tours qu'il m'a joués, a fait des démarches pour revenir ? Mais le ciel m'en préserve ! il n'est bon qu'à lire et dangereux à fréquenter, etc., etc.”

Voilà des jugements qui expliquent et justifient entièrement la célèbre bastonnade de Francfort.— “ Mais, nous dit-on, ce sont là jeux de princes, et M. Pelletant assurait, hier encore, qu'entre Voltaire et Frédéric, il y avait jalousie de métier. Nous vous abandonnons le flatteur de Mme de Pompadour, le courtisan du grand Frédéric et de la grande Catherine, celui qui disait, en parlant de la Sémiramis du Nord : *Je suis Catherin et je mourrai Catherin*. Le Voltaire que nous voulons honorer et tailler en statue, c'est le bienfaiteur de l'humanité, le précurseur de la révolution, l'apôtre de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ; le père des pauvres de Ferney ; c'est celui qui eût faim et soif de la justice, c'est le défenseur de Calas et de Sirvien.”

Fort bien. Mais ce Voltaire là n'existe pas, ne vous en déplaise. Il faut l'avouer, pour celui qui a étudié le soi-disant philosophe, qui a fait le tour de sa personne et de ses écrits, qui s'est efforcé de pénétrer

le secret mobile de ses actions et de sa pensée, il y a quelque chose de bien impatientant à le voir représenter sous la forme d'un thaumaturge de la liberté ou de la démocratie, à l'entendre dépeindre comme un ami du peuple, comme un héros de désintéressement et de vertu. Voltaire, ami du peuple ! Mais lisez donc sa correspondance ! Comme l'a dit M. Louis Blanc, "l'aristocratie de ses dédains y éclate à chaque page". Le haut et puissant seigneur de Ferney n'a qu'une expression pour qualifier la classe laborieuse, les hommes voués aux plus durs travaux de la vie, c'est celle que M. Louis Veuillot lui expliquait naguère à lui-même, c'est celle de "canaille", et cette expression revient à tout instant sous sa plume. "A Paris, écrit-il à d'Argental, la *canaille* est composée de quatre cent mille âmes, ou soi-disant telles." Et au roi Frédéric : "Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux arts dans la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne. *Je n'aime pas le gouvernement de la canaille.* Il était d'avis qu'en politique il ne faut tenir aucun compte des masses populaires "La *canaille*, écrivait-il à Saurin, ne doit jamais être comptée pour rien." Et à d'Argental : "Le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain, c'est de séparer le sot peuple des honnêtes gens pour jamais. On ne saurait souffrir l'absurde insolence de ceux qui vous disent : Je veux que vous pensiez comme votre tailleur ou votre blanchisseuse." A ses yeux, c'était une sorte de flétrissure d'avoir un cordonnier dans sa famille : "Je vous prie, écrit-il à l'abbé Moussinot, de faire passer rue de la Harpe et de vous informer s'il n'y a pas un cordonnier, parent du scélérat (J.-B. Rousseau) qui est à Bruxelles, et qui veut me déshonorer.

Bien loin d'être partisan de la diffusion des lumières et de l'instruction gratuite et obligatoire, ce précurseur de la démocratie pensait qu'il fallait constamment tenir le peuple en lisière et le parquer dans son ignorance : "Il me paraît essentiel, disait-il (lettre à Damilaville, du 1er avril 1766), qu'il y ait des *gueux ignorants*. Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des Charmes, vous seriez de mon avis.... *Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu....* Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit ; *il n'est pas digne de l'être.*"—"La France, écrivait-il à un de ses correspondants de Lyon, M. Tabareau, serait un bien joli pays sans les impôts et les pédants. A l'égard du peuple, il sera toujours sot et barbare... *ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin.*"

Voilà la démocratie de Voltaire. Au fond, il tenait pour le gouvernement absolu, et M. Villemain, qui pourtant l'admire et l'exalte outre mesure, puisqu'il va jusqu'à vanter la *Henriade*, a eu raison de dire,

après avoir fait une étude attentive de ses doctrines politiques, que "la liberté le touchait peu". Nous venons de voir ce qu'il pensait de l'égalité. Jetons un coup d'œil sur ce qu'on a nommé son humanité et sa bienfaisance.

Pendant que Voltaire demeurait à Ferney, le curé de Moëns, paroisse voisine de la magnifique résidence du philosophe eut à soutenir contre les habitants de Ferney un procès relatif à une certaine dîme que ceux-ci revendiquaient malgré l'ancien droit qui déclarait toute communauté incapable de posséder une redevance de cette nature. Excellente aubaine pour Voltaire, qui s'enflamme aussitôt et écrit à Dijon au président de Brosses: "Ayez compassion des malheureux, vous n'êtes pas prêtre. Voyez au nom de l'humanité, ce qu'on peut faire pour les *idiots de Ferney*. Instruisez-moi, je vous en conjure." Les "idiots de Ferney", c'est-à-dire les pauvres, les paroissiens, le peuple de Ferney, "Notez, dit M. Sainte-Beuve après avoir cité ce passage, notez cette perpétuelle et cruelle méthode de mépriser ceux qu'on prétend servir, et de substituer l'opulente satisfaction de l'orgueil en lieu et place de l'humaine charité."

C'est que la "charité" de Voltaire n'était pas précisément de la même nature que celle de saint Vincent de Paul. Dans l'affaire Sirvien, on le voit de même écrire à ceux qui le pressaient de la poursuivre afin de trouver un pendant à l'affaire Calas: "MALHEUREUSEMENT ici il n'y a eu personne de roué." Voilà de ces mots qui éclairent le cœur d'un homme jusque dans ses dernières profondeurs, et qui donnent la clef d'un caractère. Il me semble que nous avons maintenant le secret de la bienfaisance de M. de Voltaire. Il était merveilleusement habile à couvrir d'un vernis humanitaire et d'une couleur de charité l'égoïsme le mieux conditionné et le plus puissant, l'amour-propre le plus implacable, le plus fortement enraciné, la personnalité la plus persistante, la plus absorbante, la plus absolue, la plus tyrannique qui fût jamais.

Oh! nous savons bien que les avocats du "patriarche" pourraient trouver dans l'immense collection de ses œuvres plus d'un passage qui semblerait, à première vue, contredire les citations que nous venons de faire. Il y a de tout chez ce diable d'homme, même des pages pieuses et chrétiennes. Véritable Protée, il vous échappe souvent au moment où vous croyez le tenir. Il a tour à tour insulté l'Eglise et pratiqué la Religion, poursuivi les prêtres d'une main féroce et réclamé des confesseurs et des aumôniers, prodigué aux jésuites des témoignages de vénération et d'attachement, et vomi contre eux de grossières invectives, adulé et vilipendé presque à la même heure Catherine et Frédéric, etc. Qu'est-ce à dire, sinon que Voltaire n'a été qu'un grand mystificateur et qu'un moqueur sempiternel; qu'il a passé sa vie à invectiver toute chose, à rire de Dieu, de la Création, de la Bible, du Christ, des rois

et des peuples, des riches et surtout des pauvres, de tout le monde enfin et de lui-même par-dessus le marché ? S'il vivait aujourd'hui, il se pourrait, l'ingrat ! qu'il prit la liberté grande de rire du projet de M. Havin, de la prose de ses collaborateurs, et qu'il allât jusqu'à se permettre d'appeler le *Siècle* le journal de la "canaille".

Eriger une statue à Voltaire, c'est imposer aux respects de la foule l'image d'un homme qui n'a rien su ni voulu respecter ; c'est faire une idole de celui qui n'a été toute sa vie qu'un furieux iconoclaste, c'est couler en bronze le dieu de l'Irrévérence et de la Moquerie.

G. DE CADOU DAL.

LES PIONNIERS SAINTONGEOIS

ET LA

NOUVELLE CONFEDERATION DE L'AMERIQUE DU NORD.

(Voir page 70.)

Dans notre article sur les rapports de l'Aunis et de la Saintonge avec l'ancienne Nouvelle-France, deux faits ont particulièrement frappé—on s'est intéressé d'abord, nous a-t-on dit, en regrettant de ne pas avoir plus de détails sur leurs actes, au rôle d'initiative de Pierre Dugua, sieur de Mons, à celui d'Antoinette de Pons, et particulièrement à celui de Samuel de Champlain qui ouvrit définitivement à l'activité française ces vastes régions du Canada.—Puis l'on s'est demandé, sur quelques mots mis en avant par nous, la part qu'avait pu prendre le département de la Charente-Inférieure à l'expansion de notre nationalité dans l'Amérique du Nord.

Exposer le mouvement de ce seul département dans toute l'ancienne Nouvelle-France, exigerait de nous plus d'espace que n'en comportent naturellement les proportions d'un journal. Mais nous avons pensé satisfaire en partie la juste curiosité de la Charente-Inférieure par le tableau de son émigration dans la province où Champlain jeta les fondements de Québec.

Nous avons pu refaire une liste de cette émigration au moyen des paroisses dans lesquelles les deux époux indiquent leur origine. Les

dates que nous donnerons sont donc celles auxquelles ont commencé des familles qui se sont depuis généralement étendues à l'infini et portées sur les divers points de l'Amérique du Nord.

Cette liste, incomplète assurément dans les notes que nous avons pu tirer du Canada, ne part que de la mort de Champlain.—Elle a toutefois une grande importance, puisque rien de semblable n'existe en France. Les premiers noms qui s'offrent à nous de la régence d'Anne d'Autriche jusqu'à la cessation de la compagnie des Cent-Associés, sont ceux-ci :

(Nous donnons l'arrondissement, la date du mariage et le nom de l'émigrant.)

Marennes, 1644, César Léger, de Mornac.

St.-Jean-d'Angély, 1645, Estienne Delafond, de St. Laurent de la Barrière.

La Rochelle, 1647, Anne Archambault, de Dompierre.

La Rochelle, 1647, François Morin, de St. Jean, à la Rochelle.

La Rochelle, 1648, Paul Chauffour, de Sparme (?) en Aunis, épouse Jacqueline Archambault, de Dompierre.

La Rochelle, 1649, Nicolas Plante, de Laleu.

Jonzac, 1651, Jean Chesnier, de Celles en Saintonge.

La Rochelle, 1653, Anne Leydet, d'Angoulins.

Marennes, 1656, Nicolas Gendron, du château d'Oleron.

La Rochelle, Marie Chatigny de Bournevaux.

La Rochelle, 1657, Pierre Chapeau, de Saint-Soulle.

Marennes, — Jeanne Garnier, île d'Oleron, épouse René Maheust, de Mortagne.

La Rochelle, — Hélène Quartier, de La Rochelle.

La Rochelle, — Antoine Le Boesme, Bougneuf, île de Rhé.

La Rochelle, — Ozanne Achon, de Pierre-Avant, pays d'Aunis.

La Rochelle, — Marie Parenteau, de St-Nicolas, La Rochelle.

La Rochelle, 1658, Marie Godeau, de St-Barthelemy, de La Rochelle.

La Rochelle, — Marie Valade, St-Nicolas, de La Rochelle.

Saintes, — Françoise Meunier, Saintonge.

La Rochelle, — Jeanne Finallon, de La Rochelle.

La Rochelle, 1659, Jeanne Gresnier, de l'évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1659, Isabelle Targé, de St-Nicolas, La Rochelle.

La Rochelle, 1659, Pierre Clément, St-Pierre de La Rochelle, épouse Louise Gale, de St-Nicolas de La Rochelle.

La Rochelle, 1661, Jacques de Singré, de La Rochelle.

La Rochelle, 1661, Anne Delaunay, de La Rochelle.

Jonzac, 1662, Jean Martineau, de St-Aubin-de-Cubillac ou de Coubillac.

Saintes, 1662, Jean Durand, de Dubil (Douhet), évêché de Saintes

La Rochelle, 1662, Catherine de Meliot, de Bourda, île de Rhé.

La Rochelle, 1662, Marie-Susanne Benet, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1662, Perrine Terrienne, La Rochelle.

La Rochelle, 1662, Fleurance Canteau, de Saint-Sauveur, La Rochelle.

La Rochelle, 1663, Pierre Aignon, de Lamotte de Saint-Etienne-Destrée, épouse Marie-Madelaine Doucet, de St-Sauveur de La Rochelle.

La Rochelle, 1663, François Dusceau, de Notre-Dame de Cogne.

La Rochelle, 1663, Marie Mazoué, de Notre-Dame de Cogne; épouse Louis Garnault, évêché de Poitiers.

Saintes, 1663, René Emond, St-Martin de Rhé, épouse Marie Lafage, de St-Pierre de Saintes.

La Rochelle, 1663, Jean Rabouin, de St-Nicolas, de La Rochelle.

St-Jean-d'Angély, 1663, Jean Chau-

veau, St-Pierre d'Oleron, et Marie Albert, du même lieu.

La Rochelle, 1663, Jean Grignon, de St-Jean-du-Perrot, La Rochelle.

La Rochelle, 1663, Vincent Verdon, de St-Martin de Rhé.

En 1664, l'établissement de la compagnie des Indes occidentales qui succède à celle des Cent-Associés ouvre une ère nouvelle pour sa colonisation française, et donne une vive impulsion à l'émigration. Ce mouvement dure jusqu'à la mort de Colbert, en 1683. Durant cette période nous voyons dans la Nouvelle-France se marier les émigrants de l'Aunis et de la Saintonge, dont les noms suivent :

La Rochelle, 1664, Jeanne Repoche, de Sainte-Marguerite, évêché de La Rochelle

La Rochelle, 1664, Jean Jouineau, de Coigné;—épouse Anne Videau, de Saint-Sorlin de Marennes.

La Rochelle, 1664, Anne Lépine, de Cretsé à Cousaille.

La Rochelle, 1664, Jacques Cailloteau, de Notre-Dame de Cogné.

Marennes, 1664, Guillaume Albert, de St. Pierre d'Oleron.

Marennes, 1664, Anne Gentreau, de Saint-Nicolas-en-Olone, évêché de Saintes.

La Rochelle, 1665, Catherine Baré, de La Rochelle.

Cognac, 1665, Louis Blanchard, de Nersillac (Saintonge).

Rochefort, 1665, Henri Bereau, de Bellon (Aunis).

La Rochelle, 1665, Pierre Chamarre, de Saint-Hilaire.

La Rochelle, 1665, Jacques Galarneau, de Notre-Dame de Cogné.

La Rochelle, 1665, Jean-Gauvin, paroisse de Croix-Chapeaux.

La Rochelle, 1665, René Réaume, de Notre-Dame de Cogné.

La Rochelle, 1665, Pierre Corrier, de Saint-Hilaire, près La Rochelle.

La Rochelle, 1665, Esther Coindreau, de Saint-Etienne d'Ars (Ile de Rhé).

La Rochelle, 1665, Jean Soulard, Saint-Sauveur, évêché de La Rochelle.

Rochefort, 1666, Jacques Lebœuf, paroisse de Ciré, évêché de La Rochelle;—épouse Anne Javelot, de St-Nicolas de La Rochelle.

La Rochelle, 1666, Marie Guérin, paroisse Saint-Maurice d'Esnaut.

St-Jean-d'Angély, 1667, Louise Landré, de Loiré, diocèse de Saintes.

La Rochelle, 1667, Pierre Guilbault, de Saint-Barthélemy de La Rochelle.

La Rochelle, 1668, Anne Poitraude, de Notre-Dame-de-Cogné.

Marennes, 1668, Marie Dalloux, Saint-Pierre d'Oleron.

La Rochelle, 1668, François Couillard, paroisse de Courçon.

Rochefort, 1669, Jean Morisset, fils de Paul et de Marguerite Guillois, de Saint-Gilles de Surgères.

La Rochelle, 1669, Joachim Martin, de la paroisse d'Estré.

Marennes, 1669, Jean Grondin, paroisse Ste-Marie de Brouage.

Saintes, 1669, Jean Poitevin, de Dompierre;—épouse Madelaine Guillaudeau, de Notre-Dame-de-la-Flotte.

La Rochelle, 1669, Pierre Bodin, de Sainte-Radegonde-la-Vineuse.

La Rochelle, 1669, François Maschaud, de Saint-Martin de Rhé; —épouse Madelaine Grosleau, de St-Eloi de La Rochelle.

Saintes, 1669, Antoine Bordoleau de Dompierre-sur-Boutonne.

La Rochelle, 1669, Jacques Damian, natif de Ste-Catherine de la Flotte.

Saintes, 1669, Jean Charron, de St-Eutrope de Saintes.

La Rochelle, 1669, Mathurin, de Villeneuve Ste-Marie (île de Ré).

La Rochelle, 1670, Marie Marchand, de Martin de Ré (île de Ré).

La Rochelle, 1670, Jean Munier, de Saint-Denis-de-Cogne.

La Rochelle, 1670, Nicolas Fournier, de Saint-Etienne de Marans.

Saintes, 1670, Jean Carrier, de St-Georges, évêché de Saintes.

La Rochelle, 1670, Jacques Masson, de Saint-Lézéré, près La Rochelle.

La Rochelle, 1671, Jean Drouart, de Saint-Georges-du-Bois, épouse Marguerite Pilote, de Saint-Nicolas, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1671, François Bibault, natif de Notre-Dame de Cogne.

La Rochelle, 1671, Guillaume Bertrand, de Ste-Marie, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1671, Jacques Nolin, de Saint-Jean-du-Perrot, La Rochelle.

La Rochelle, 1671, Jacques Dion, Marans.

La Rochelle, 1672, Renée Birette, de La Rochelle.

Saintes, 1672, Guillaume Chaillé, de Saintes.

La Rochelle, 1672, Michel Gautron, de La Rochelle.

Jonzac, 1673, Etienne Moreau, de Jonzac.

La Rochelle, 1674, Renée de Laporte, St-Etienne-d'Ars.

Marennes, 1674, Jean Gautier-la-Rouche, d'Echillais.

La Rochelle, 1676, Pierre Grenon-Marsais, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1677, André Bernard, évêché de La Rochelle, épouse Marie Gilton, de Saint-Nicolas, La Rochelle.

St-Jean-d'Angély, 1677, Pierre Moreau, Massac, évêché de Saintes.

La Rochelle, 1677, Jeanne Cousin, paroisse de La Flotte.

La Rochelle, 1678, Jean Gottreau, Ste-Catherine de La Flotte, île de Rhé.

Saintes, 1680, Philippe Poitiers, de Saint-Suresme-de-Mortagne.

Saintes, 1680, Marie-Madelaine Bertelot, de St-Michel-de-Montagne.

La Rochelle, 1680, Marie Jallais, Saint-Martin, île de Rhé.

La Rochelle, 1681, André Auclerc, paroisse de Saint-Vicq, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1681, Jean Maschaud, de St-Sauveur, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1681, Antoine Renaud, Notre-Dame de Cogne.

La Rochelle, 1681, Jean Chauvet, Saint-Sauveur, La Rochelle.

Marennes, 1681, Léonard Hazeur Desonol, de Brouage.

La Rochelle, 1681, Pierre Doret, Saint-Nicolas, de La Rochelle.

Après Colbert, l'émigration n'est plus aussi fortement poussée; mais, tout en étant abandonnée à elle-même, il reste un élément constant de peuplement de nos colonies, c'est la condition imposée aux navires marchands de porter un certain nombre d'engagés en raison de leur tonnage.—Les troupes fournissent aussi leur contingent. A côté des raisons particulières qui peuvent exciter les hommes à quitter leur pays, c'est sous cette double influence que dès lors l'émigration se fait. Le succès des premiers habitants qui ont ouvert la voie rend d'ailleurs moins pénible la position des émigrants dont nous allons lire les noms :

La Rochelle, 1684, Suzanne Métayer, de Saint-Barthélemy, diocèse de La Rochelle.

La Rochelle, 1686, Gabriel Duprat, Notre-Dame de Cogne.

Saintes, 1686, Jean Raymond Bellegarde, bourg d'Ecoyeux.

St-Jean-d'Angély, 1687, Jean Bouquet, de Coulonge les Royaux.

La Rochelle, 1689, Françoise Cail

Ieteau, de La Rochelle, épouse Richard Denis, seigneur en partie de l'Acadie, fils de Nicolas Denis, ci-devant gouverneur et propriétaire de l'Acadie.

St-Jean-d'Angély, 1690, Guillaume Gaillard, Villeneuve la Comtesse.

Marennes, 1690, Marie-Anne Hazeur, Brouage.

La Rochelle, 1695, François Renault, de Notre-Dame, évêché de La Rochelle.

La Rochelle, 1696, Jean Grignon, de Saint-Jean-du-Perrot, La Rochelle, épouse Marie Jollau d'Anticosty.

La Rochelle, 1608, Auguste Brunet, de La Rochelle.

Marennes, 1698, Simon Drouillard, Marennes.

Jonzac, 1699, Jacques Payan, de Sainte-Colombe, évêché de Saintes.

Saintes, 1699, Jean Loiseau, de Saintes.

La Rochelle, 1699, Jean Molay, Saint-Jean-du-Perrot, La Rochelle.

La Rochelle, 1699, Jean-Baptiste Champagne, La Rochelle.

Marennes, 1708, Daniel Pepie, dit la fleur de Notre-Dame, de Marennes.

Saintes, 1710, Jacques Coquet, St. Georges-d'Aude, île d'Oleron.

St-Jean-d'Angély, 1710, Sébastien Chancelier, de Taillebourg.

La Rochelle, 1711, Jean Maschesseau, paroisse de la Jarrie.

La Rochelle, 1713, Etienne Lainé, dit Saint Pierre, Notre-Dame, de La Rochelle.

Rochefort, 1713, Jean Loiseau, soldat, de Rochefort.

Saintes, 1715, François Pineau, capitaine de vaisseau, Saint-Pierre, de Saintes.

L'Indépendant.

(A Continuer.)

CHRONIQUE.

Paris, juin 1867.

Les regards de l'Europe, on peut même dire les regards du monde entier, sont en ce moment tournés vers Paris. La capitale de la France est devenue le grand rendez-vous des empereurs, des rois et des princes, et le lieu de pèlerinage des nations. Toutes les merveilles prédites s'accomplissent : les journaux étrangers eux-mêmes, et parmi eux le plus puissant, le roi des journaux, le *Times* de Londres, célèbre la splendeur et la gloire du Paris de l'Exposition universelle. Nous enregistrerons tout à l'heure ces hommages rendus à notre influence par une feuille qui a longtemps consacré sa grosse voix à médire de la France, et qui est plus habituée à pousser contre nous de véritables grognements britanniques qu'à composer des odes en notre honneur. Mais les temps changent, et notre antique ennemie intime, le farouche Anglais lui-même, se radoucit, nous salue, admire nos œuvres, et proclame Paris supérieur à Londres. Miracle ! Nous en verrons bien d'autres.

La semaine dernière s'est terminée par l'arrivée du prince Royal de

Prusse et de la Princesse Victoria, sa femme ; celle-ci se terminera par l'arrivée de l'Empereur de toutes les Russies, qui sera promptement suivie de celle du roi de Prusse et du roi d'Italie. Le sultan fait aussi ses préparatifs de départ, et, comme le dit le *Times*, "le successeur du Prophète sera bientôt l'hôte du représentant de Charlemagne." "Depuis les jours de Soliman le Magnifique ou de Mahomet IV, ajoute le journal anglais émerveillé, qui jamais, a-t-il entendu parler du grand-turc voyageant plus loin à l'occident que les faubourgs de Vienne ? Quand a-t-on jamais vu un grand chef mahométan fouler le sol français, si ce n'est en envahisseur comme Abd-er-Rahman, ou en captif comme Abd-el-Kader ?" A propos, disons tout de suite qu'Abd-el-Kader s'apprête aussi à venir à Paris, où nous possédons encore le frère de l'empereur du Japon et où se rencontrera cet été le shah de Perse, qui se met en route comme les autres.

Revenons au *Times*, dont l'enthousiasme est vraiment curieux et qui a su trouver, pour nous louer, des images et des expressions d'un *humour* tout à fait Anglais. C'est chose à la fois si étrange et si agréable que de se voir admirer à ce point par le principal organe de l'opinion publique d'Angleterre ! Voici donc comment s'exprime le *Times* :

" Il y a eu un temps où un grand monarque regardait comme un événement dans son règne qu'un simple doge vint se promener dans les salons fraîchement décorés de Versailles, et en contempler les merveilles en s'émerveillant surtout du simple fait de s'y voir lui-même. Aujourd'hui ce n'est plus un prince seulement qui va s'étonner de voir sa propre image réfléchie dans les glaces splendides des Tuileries.

Ce sera tout un concours de souverains ; têtes à couronne et têtes à turban vont défilier en ordre dans le panorama. Avant la fin de juin, ce sera par douzaines que l'on comptera les empereurs et les rois à Paris ; princes royaux et grands-ducs, tout le personnel enfin de l'*Almanach de Gotha*, chevauchent déjà à l'envi sur toutes les voies qui y conduisent. Les rois de l'ancien droit rivalisent dans leur empressement avec les rois du fait accompli.

C'est un rendez-vous de vainqueurs et de vaincus où les monarches en possession pourront coudoyer dans la foule leurs frères découronnés. Il n'y a pas de ville comme Paris pour un semblable concours. Il peut se faire que quelque autre cité prétende au titre de capitale du monde, mais aucune certainement ne peut contester à Paris le droit de se dire la capitale de l'Europe. Nous avons beau faire, Londres n'est point Paris.

Londres est fait pour les Anglais, et parmi eux encore en est-il bien peu qui viennent y vivre quand ils peuvent vivre ailleurs. Quand à ceux qui y sont fixés par leurs affaires, ils s'ingénient à vivre autant

que possible en dehors de ses murs. Paris, lui, se présente toujours à l'esprit comme un rendez-vous. C'est là seulement que le Français est chez lui ; c'est aussi dans son opinion, et dans celle de bien des gens, le foyer commun où l'humanité tout entière peut s'asseoir. C'est la ville à voir, le spectacle par excellence.

Tous ses monarques, depuis Catherine de Médicis jusqu'à Napoléon III, ont prodigué leurs trésors et ont mis à contribution leur propre génie, celui de la France et celui du monde entier, pour en faire la reine des cités. On se demande comment Paris a pu avoir la fantaisie de faire une autre Exposition que celle de sa beauté superbe. Cette grande foire du monde qui s'appelle l'Exposition universelle n'est guère après tout qu'un simple prétexte. Ce que l'on suppose avoir un si grand attrait disparaît à la vue des multitudes séduites, car il n'y a pas d'homme, encore moins de femme, pour qui Paris ne soit un séjour préféré."

Est-ce assez courtois, assez galant ? Et n'est-il pas tout aussi merueilleux de voir un journal anglais parler ainsi de nous que de voir le sultan à Paris ? Le *Times* recherche les causes de cette royauté de Paris sur les autres villes du monde. Il dit :

"Ce n'est pas seulement aux avantages de sa position géographique, ni à la beauté sans rivale de son site et de ses monuments, que Paris doit cette popularité qui fait que tout homme y trouve une seconde patrie. Francfort et Bruxelles sont aussi des centres géographiques ; Vienne et Berlin sont aussi les capitales de grands Etats ; mais Paris seul est à la tête d'une grande nation. C'est la rare homogénéité des Français, ce sont leurs facultés d'absorption et d'assimilation qui les placent à l'avant-garde de la civilisation européenne ; c'est leur instinct centralisateur qui donne à leur capitale un caractère à la fois profondément national et largement cosmopolite. C'est une phrase trop vulgaire pour la répéter que de dire : "La France, c'est Paris," mais il n'est pas moins exact de dire que Paris, c'est l'Europe."

- Il montre ensuite que le Français, s'il n'a pas toujours le mérite de l'invention et de l'initiative, sait du moins s'assimiler, choisir, corriger, ajuster ce que lui fournit le génie des autres peuples. "Tout ce que le Français touche, il le rend français. Il a suffi à la langue française de s'affirmer pour devenir la langue universelle, et c'est sur le boulevard que la mode a placé son trône." Les Français savent aussi attirer les autres à eux et se faire aimer. Ecoutez là-dessus le journal anglais, c'est peut-être le plus curieux passage de son article :

"Les Français s'emparent des lourds Alsaciens, des Corses sauvages, des Niçois et des Bédouins eux-mêmes ; ils en font leurs compatriotes, et tous se glorifient du nom de Français.

Pour nous, pendant une centaine d'années nous avons formé et discipliné des troupes de natifs dans l'Inde, et notre jaquette est jusqu'à ce jour en abomination aux yeux des plus dévoués d'entre eux. L'uniforme français, au contraire, trouve grâce aux yeux mêmes du taïcoun, et, avant la fin de l'année, cet uniforme sera le costume officiel de tout le Japon. Que dire de plus? C'est avec la tunique française et sous le képi français que le Yankee du Nord et le rebelle du Sud se sont livré de furieux combats.

New-York, oubliant son origine à la fois anglaise et hollandaise, ne veut devoir qu'à la France sa cuisine et ses modes. Le Luxembourg enfin, quels que soient les doutes qui puissent s'élever sur la question de race et de langue, montre des tendances irrésistibles pour devenir Français. Ses habitants ont Cologne et Francfort presque à leur porte; mais leur capitale c'est Paris; et quelles que soient leurs obligations à l'égard de l'Allemagne, ils sont prêts à voter pour la France comme un seul homme.

“ Il n'est pas facile de dire en quoi consiste le charme qui opère ainsi; mais ce que l'on peut dire, c'est que les Français donnent franchement ce qu'ils ont; il convient de bon cœur n'importe lequel de leurs voisins à prendre sa part de la somme de gloire dont ils jouissent eux-mêmes.”

Et, comme si ce n'était pas assez de toutes ces flatteuses appréciations, le *Times* tient à nous décerner un brevet de parfaits *gentlemen*, et il continue ainsi ses gracieux compliments:

“ Quelque grande que soit la nation française, elle ne dédaigne pas de se joindre aux petits et aux faibles. Les simples dehors de la courtoisie et de l'affabilité, le simple vernis d'une cordialité apparente, le simple brillant des belles manières et de la bonne éducation sont beaucoup pour la généralité des hommes. Or, les Français ont une réputation de longue date pour la manière dont ils excellent dans ces qualités sociales. On les cite comme la race civilisée par excellence.

“ Enfin, la France c'est Paris, et qui n'a pas rêvé de voir cette capitale si vantée?

“ Ce n'est pas dans le cœur du bon Luxembourgeois seul, mais bien aussi dans celui de l'Italien, de l'Allemand, du Russe, que la plus chère aspiration de toute une vie, c'est de voir Paris. L'exposition de 1867 fournira l'occasion de satisfaire un désir si longtemps caressé du cœur. Rien de mieux ni de plus immédiatement fait pour convaincre la France de l'étendue de sa puissance que la grande Exposition du Champ-de-Mars! Le culte des arts de la paix lui assure un triomphe plus complet qu'elle n'en eût pu avoir par une série non interrompue de victoires.

“ On a souvent parlé du cortège de rois du premier Napoléon; mais qu'est-ce que cela, demande le *Times* en finissant, auprès du nombre

des hôtes royaux de l'Empereur actuel, "à commencer par un sultan et à finir par un shah de Perse? Que sortira-t-il de la réunion de tant de monarques?... En attendant, czars, empereurs, shahs, padishas, et tout l'Olympe des potentats de la terre se groupent pour voir une Exposition; en voilà assez pour fournir matière à réflexion."

Assurément; et l'on vient de voir quelles sont les réflexions du journal anglais: elle méritaient bien d'être recueillies.

Le prince royal et la princesse royale de Prusse se sont rencontrés à Paris avec le duc d'Edimbourg, frère de la princesse, qui est, on le sait, la fille aînée de la reine d'Angleterre. Le lendemain matin de leur arrivée, le prince et la princesse visitaient déjà l'Exposition; le duc d'Edimbourg s'y trouvaient aussi; en apercevant son frère, la princesse s'est jetée à son cou et l'a vivement embrassé, sans aucun souci de l'étiquette et en dépit des regards d'un public nombreux.

Le prince de Galles nous avait quittés auparavant pour retourner en Angleterre, non sans avoir donné aux Français un remarquable exemple de son respect pour le jour consacré à Dieu. Il avait reçu du Jockey-Club une invitation d'assister aux courses. Tout d'abord il promit, puis il réfléchit que sa présence à cette fête profane un dimanche serait une offense pour les mœurs religieuses de son pays. Il télégraphia aussitôt à sa mère la reine Victoria pour lui demander la permission d'accepter l'invitation. "Non," fut la réponse laconique. Le prince se fit excuser au Jockey-Club; il ne parut pas à Chantilly. C'est un prince protestant qui nous a donné cette double leçon d'obéissance à l'autorité de la famille et d'observance de la loi divine. En France, nous ne sommes pas des puritains comme on l'est un peu trop peut-être en Angleterre, et nous ne sachions pas que les courses soient une distraction interdite par l'autorité ecclésiastique; mais n'est-il pas trop vrai que le commandement de Dieu qui nous ordonne de garder les dimanches et les fêtes est souvent violé par ceux-là même qui devraient donner l'exemple de la soumission?

CONGRÈS DE MALINES.

Nous nous empressons de faire part à nos lecteurs de la communication suivante que nous venons de recevoir de Bruxelles, (Belgique). Cette lettre ne demande pas d'autres commentaires :

BRUXELLES, le 20 juin 1867.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,—En vous priant d'insérer l'avis ci-joint dans l'un des plus prochains numéros de votre recueil périodique, nous n'hésitons pas à faire appel à la publicité dont vous disposez pour faire

connaître une œuvre qui intéresse tous les catholiques vraiment dignes de ce nom. L'invitation que vous adresseriez de votre côté à vos abonnés et à vos lecteurs déterminerait sans doute un certain nombre d'entre eux à se rendre à Malines pour assister à notre Assemblée et prendre part à ses travaux. Ils y seront reçus comme des amis et des frères, et contribueront, dans ces temps troublés, à affirmer avec nous les grandes vérités hors desquelles il ne peut y avoir de paix entre les hommes et de salut pour la société. Déjà de nombreuses adhésions de personnages éminents nous sont transmises de divers pays, et tout annonce que le Congrès de 1867 ne le cèdera en rien à ceux qui, en 1863 et 1864, ont eu tant de retentissement et de si remarquables résultats.

Nous saisissons cette occasion, Monsieur le Directeur, pour vous prier d'agréer l'assurance de notre entier dévouement.

POUR LE COMITÉ : *Le Secrétaire général* ED. DUCPETIAUX.

A V I S .

“ La troisième session de l'*Assemblée générale des catholiques en Belgique*, organisée avec l'approbation et sous les auspices de l'Épiscopat belge, et à laquelle le Saint-Père a daigné d'avance accorder sa bénédiction, s'ouvrira à Malines, le 2 septembre 1867, à 10 heures du matin, au local du *Petit séminaire diocésain, rue de la Blanchisserie*.

“ Le prix des cartes est, comme lors des réunions précédentes, fixé à 10 francs. Elles donnent droit au compte rendu des débats. Leur délivrance aura lieu, dès le 1er août, aux adresses qui précèdent. Elles seront accompagnées du programme des travaux de l'Assemblée, ainsi que des autres indications jugées utiles.

“ Des places spéciales seront, comme lors des sessions précédentes, réservées aux dames munies de cartes qu'elles pourront obtenir en se faisant inscrire en temps utile au *Secrétariat du comité d'organisation*, à l'adresse indiquée ci-dessus.

“ Le comité a aussi déposé au *Comptoir universel d'imprimerie et de librairie, 26, rue Saint-Jean*, à Bruxelles, et chez son correspondant, *M. Dillet, à Paris*, un certain nombre d'exemplaires des comptes rendus des assemblées de 1863 et 1864, qu'il recommande spécialement aux personnes qui n'y ont pas assisté.

“ Les communications particulières et toutes demandes de renseignements venant des pays étrangers peuvent continuer à être transmises directement au secrétaire général du Conseil central, *M. ED. DUCPETIAUX, 22, rue des Arts, à Bruxelles*.”